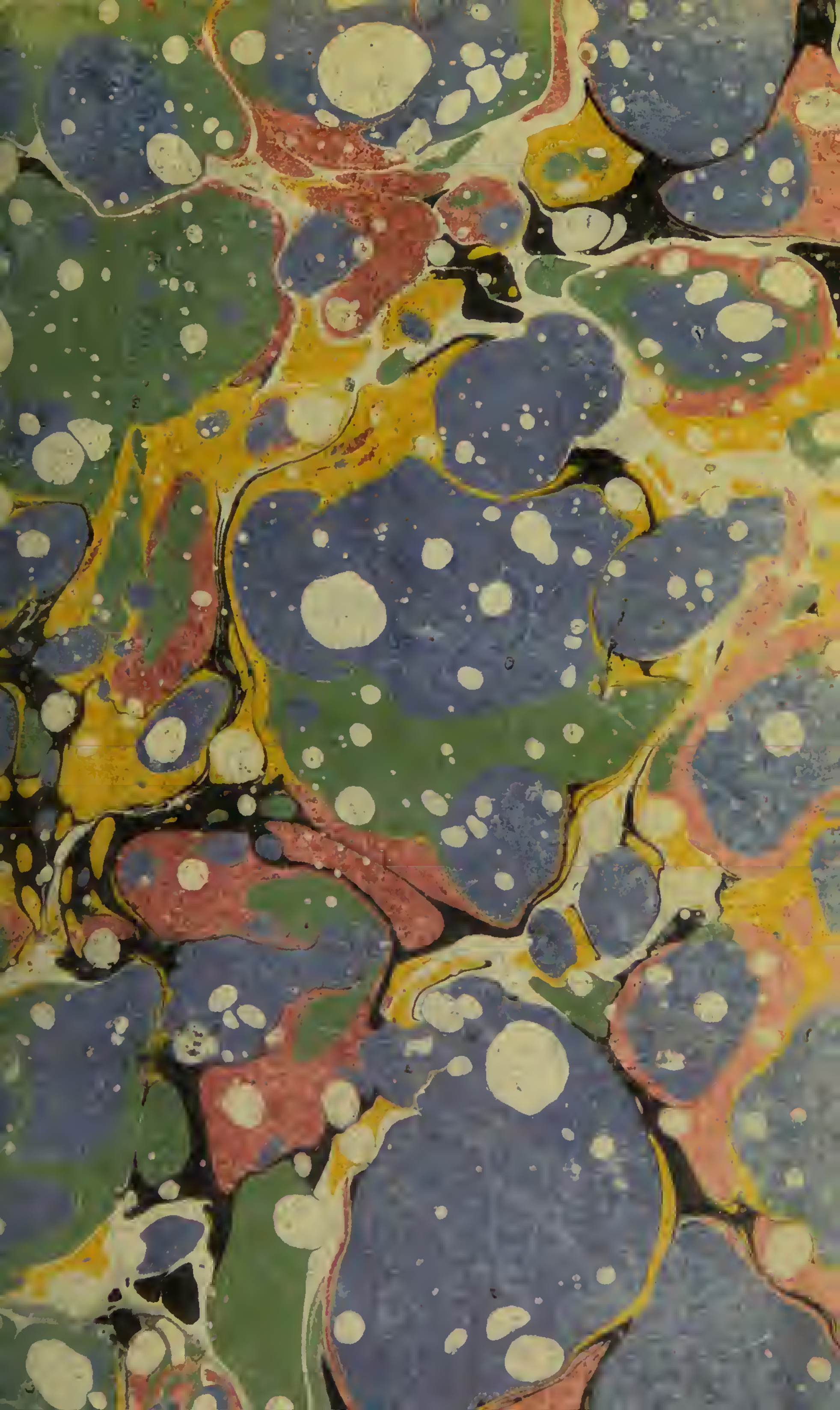






MILLOT, J. A

(Vol. 2)

L'ART

D'AMÉLIORER ET PERFECTIONNER

LES GÉNÉRATIONS HUMAINES.

LA SECONDE ÉDITION

DE L'ART D'AMÉLIORER ET DE PERFECTIONNER LES GÉNÉRATIONS HUMAINES,

Se trouve, ainsi que la troisième *de procréer les Sexes à volonté*,

Chez { Leur Auteur MILLOT, Méd.-Accouch., ancien Membre des ci-devant Collége et Académie de Chirurgie de Paris, Correspondant de la ci-dev. Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, rue du Four-S.-Honoré, N.º 455;
MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, N.º 28;
PERNIER, Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis celle Saint-Severin, N.º 187. }

A PARIS,

E L'IMPRIMERIE DE MIGNERET.

An XI, ou 1803.

L'ART

D'AMÉLIORER ET PERFECTIONNER

LES GÉNÉRATIONS HUMAINES.

SECONDE ÉDITION,

AUGMENTÉE

D'Articles si intéressans, que cet Ouvrage, originairement fait pour les jeunes Femmes, devient nécessaire à tous les âges et aux différens sexes.

Mens sana in sano corpore.
Juv. Sat. X, v. 356.

TOME SECOND.

A PARIS.

An XI, ou 1803.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

L'ART
D'AMÉLIORER
LES GENÉRATIONS HUMAINES,
AU MORAL COMME AU PHYSIQUE.

DEUXIEME PARTIE.

Education morale et physique.

AVANT-PROPOS.

La bonne éducation physique devant nous conduire à l'éducation morale, base des vertus sociales, il faut la commencer le plutôt possible, suivant l'intelligence de chaque enfant : disons donc un mot de cette science, qui peut, d'un homme, faire un être parfait.

Si nous étions en droit de faire un

reproche à la nature, je lui ferais celui d'avoir donné trop de force à l'affection maternelle, qui dégénère souvent en une passion dangereuse et coupable, puisque c'est d'elle que naît la difficulté de bien élever moralement ses enfans.

Pour le bon ordre de la société, il faut autant modérer l'amour des parens pour leurs enfans, qu'il faut stimuler la reconnaissance des enfans pour leurs pères et mères.

Les filles qui, par une sensibilité plus marquée, une amitié plus affectueuse, paraissent plus disposées à ces vertus, que les garçons, ne sentent cependant bien le prix d'une mère que quelque temps aprèsqu'elles le sont devenues.

Les Celtes *qui regardaient l'éducation, comme une affaire très-importante, prétendaient que les enfans devaient être élevés hors la présence des parens, depuis l'âge de deux ans jusqu'à quinze.*

Les Romains *ont pensé bien différemment. On voit dans la vie d'*Auguste*, par* Suétone*, combien chez eux les parens se croyaient obligés de prendre soin eux-mêmes de l'éducation de leurs enfans.*

Suétone (a) *nous dit que pour l'ordinaire* Auguste *enseignait lui-même à écrire à ses petits-fils ; qu'il leur apprenait à lire, à écrire en chiffres, et autres semblables choses ; qu'il les faisait souper avec lui ; et que lorsqu'il voyageait, il les faisait aller devant lui en litière, ou à cheval à ses côtés.*

Dans la vie de Caton *le censeur,*

(*a*) Suétone, l'historien, était fils d'un chevalier romain ; il fut fort estimé de l'empereur Adrien, qui en fit son secrétaire. Il perdit les bonnes graces de cet empereur, après quoi il vécut dans la retraite, et se consola de la disgrace de la cour, en cultivant les muses. Pline lejeune, avec qui il était fort lié, dit que c'était un homme d'une grande probité et d'un caractère fort doux. Plusieurs ouvrages de ce philosophe sont perdus ; il ne nous reste plus que la vie des douze premiers empereurs de *Rome.*

PLUTARQUE (a) *nous apprend que ce sage et illustre Romain ne dédaignait pas de prendre lui-même les plus petits soins pour les enfans au berceau, au point qu'il quittait toutes sortes d'affaires, excepté celles qui intéressaient le public, pour se rendre chez lui lorsque sa femme qui allaitait son enfant, devait le remuer et le laver.*

Quand cet enfant fut parvenu à

(*a*) PLUTARQUE, né à *Chéronée*, petite ville de la *Béotie*, quarante-huit ou cinquante ans avant J. C., descendait d'une des plus honnêtes familles de cette ville. Il reçut à *Delphes* les premières leçons de philosophie à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, sous le philosophe AMMONIUS, pendant le voyage que NÉRON fit en Grèce; ses talens éclatèrent de bonne heure. Après avoir voyagé en Grèce et en Egypte, pour y acquérir les connaissances propres à former un homme de lettres et un sage, il se rendit à *Rome*, où il enseigna la philosophie.

Après la mort de TRAJAN, son protecteur et son ami, il revint se fixer dans son pays, en disant: « Je suis né dans une ville fort petite, et pour l'empêcher de devenir encore plus petite, j'aime à l'habiter. » Ses concitoyens l'élevèrent aux plus hautes dignités de *Chéronée*; il y vécut heureux. Son meilleur ouvrage est la vie des hommes illustres.

l'âge de raison, et qu'il commença à être capable d'apprendre; Caton lui enseigna les lettres lui-même, quoiqu'il eût un esclave honnête homme et bon grammairien, qui les enseignait à beaucoup d'autres; il ne voulait pas, comme il le dit lui-même, que son fils fût obligé à un esclave d'une chose aussi précieuse, ni qu'il fût repris et châtié par un esclave lorsqu'il manquerait à son devoir: c'est pourquoi il lui enseigna la grammaire et le droit.

Il lui apprit aussi toutes sortes d'exercices nécessaires à un homme de guerre, comme à lancer le javelot, à voltiger, à piquer un cheval, à manier l'épée, à combattre à coup de poing, à souffrir le chaud et le froid, et à traverser à la nage des rivières rapides.

On dit en outre qu'il composa des histoires, et les écrivit de sa main en gros caractères, afin que son fils connût, avant que d'être dans le monde, les grands hommes des siècles passés, et leurs belles actions, pour se former

sur ces grands modèles. Il se donnait autant de garde, ajoute PLUTARQUE, *de prononcer des paroles sales en la présence de son fils, que s'il eût été en la compagnie d'une vestale.*

CHAPITRE PREMIER.

Moyens d'élever moralement les enfans.

Si vous voulez moralement élever vos enfans, il ne faut pas en faire des *joujoux*, quoique leurs petites manières soient très-attrayantes et très-agréables; il faut aux parens qui veulent eux-mêmes élever leurs enfans, de la fermeté et de la persévérance dans les refus qu'ils sont obligés de leur faire; car s'ils cèdent une fois aux importunités ou aux cris, tout est perdu; il faudra céder dans beaucoup de circonstances.

La majorité des parens croit qu'il sera toujours assez tôt pour commencer

l'éducation morale de leurs enfans, et d'encore-en-encore ils attendent si tard, qu'il faut rendre l'enfant malheureux pour le faire renoncer à l'exécution de ses volontés, à laquelle il est habitué. Si on avait rompu plus tôt ces volontés, qui sont naturellement déraisonnables, l'enfant suivrait plus facilement les impulsions qu'on veut lui donner; il obéirait par l'habitude, et l'éducation serait alors plus facile.

La volonté d'un jeune enfant est toujours déraisonnable, parce qu'il ne connaît pas les loix de la sociabilité; il veut déranger tout ce qu'il voit; il brise tout ce qu'il peut atteindre; il fait le mal sans le connaître; il n'y a pas de moralité dans ses actions avant son éducation; il est alors l'enfant de la nature, il se croit libre, il ne connaît que lui, il ne veut que pour lui : c'est l'égoïsme en substance.

Sitôt que l'enfant a reconnu que vous obéissez à ses cris, il vous regarde comme l'instrument de l'exécution de sa vo-

lonté ; il ne se contente pas de crier pour obtenir ses besoins, il se sert de ce moyen pour satisfaire ses fantaisies, ses caprices. Si vous y acquiescez, s'il parvient une fois à vous occuper de sa volonté ; il deviendra votre maître, il deviendra impérieux ; puis méchant et indomptable, si vous ne réprimez de bonne heure sa volonté. Appliquez-vous à connaître les cris du besoin, pour les satisfaire le plus promptement possible ; mais n'obéissez qu'à ceux-là, et ne cédez jamais à ceux du caprice ; il apprendra bientôt à ne crier que pour le besoin.

Quand il sera plus grand, accordez à sa demande, sans sollicitations et sans prières, tout ce que vous pouvez accorder ; mais que tous vos refus soient irrévocables, qu'aucune importunité ne vous ébranle. Ne craignez pas de dire à un enfant, dès qu'il peut vous entendre : vous n'aurez pas cela, parce que je ne le veux pas ; et sitôt qu'il est dans l'âge d'obéir, dites-lui : faites cela parce que je le veux. Mais sitôt que vous aurez

dit, je le veux, ne vous désistez plus de votre volonté. Habituez-le à vous obéir sans réplique ; gardez vos raisons pour le moment où il sera en état de vous comprendre ; ayez le courage de l'entendre pleurer les premières fois que vous ne ferez pas sa volonté, il s'habituera bientôt à ne plus rien dire, quand vous aurez prononcé un *non*, et qu'il aura reconnu que vous ne cédez ni à ses tourmens, ni à ses caresses.

C'est ainsi que vous le rendrez patient et résigné. Il est bien essentiel de l'habituer à endurer la nécessité : au reste, il n'y a point ici de milieu ; ou il ne faut en rien exiger, ou il faut absolument le faire obéir : qu'il reconnaisse qu'il ne peut rien, et que vous pouvez tout, il reconnaîtra bientôt la nécessité d'obéir.

Pour vous débarrasser des cris et des importunités de vos enfans, et ne pas leur céder ; remettez-les entre les mains d'une personne qui, en les promenant ailleurs, leur fera oublier l'objet auquel ils mettaient tant d'importance : mais

ne leur accordez jamais après l'avoir refusé.

Persuadez-vous bien que vous faites votre bonheur et celui de vos enfans, en les habituant dès le bas âge à vous obéir. Quand leur raison sera développée, et que vous serez dans le cas de leur refuser quelque chose, mettez moins de sécheresse dans vos refus, motivez-les suivant l'intelligence d'alors; faites-leur comprendre que quand ils vous demanderont quelque chose que vous pourrez leur accorder, vous le ferez avec satisfaction; alors vous deviendrez l'ami de vos enfans, et peut-être qu'un jour vous gagnerez leur confiance.

Mais, je le répète, sans une obéissance aveugle et sans borne dans l'enfance, il n'y aura pas d'éducation facile et heureuse; et pour avoir évité à vos enfans quelques contrariétés qui passent si facilement à cet âge, vous vous exposez à les chagriner beaucoup par la suite, et à leur infliger des peines quand ils seront plus grands, ce qu'il faut éviter. Inspi-

rez-leur une soumission respectueuse dans le bas âge, pour ne pas être dans le cas de leur donner la crainte des châtimens quand ils seront plus âgés ; car cette crainte ne marche pas de pair avec l'amitié que vous devez en attendre alors.

CHAPITRE II.

De l'âge où il faut au plus tard commencer l'éducation morale.

Si votre enfant approche de sa septième année, c'est le moment de s'adresser à son moral, d'éveiller son amour-propre ; vous y parviendrez en lui faisant des comparaisons. Dites-lui que si un tel est tant aimé de ses parens, de ses maîtres, de ses amis, c'est qu'il a été obéissant et respectueux ; qu'il a bien appris dans son enfance à devenir raisonnable ; qu'il est complaisant pour ses camarades : faites-lui connaître qu'il y a de la gloire

et de l'avantage à obéir aux gens qui en savent plus que lui, parce qu'ils lui apprendront tout ce qu'ils savent, et qu'alors il deviendra un grand garçon.

Ayez des jeunes gens à qui vous ferez des caresses extraordinaires devant lui, et cela parce qu'ils ont été dociles, obéissans, et qu'ils ont bien appris dans leur enfance ; ne caressez jamais le vôtre que quand il vous aura obéi : en un mot, employez suivant son âge, son caractère et la sensibilité que vous lui connaîtrez, tout ce qui peut stimuler son amour-propre. Voici un exemple de ce qu'il peut produire dans l'enfance même.

Un enfant extrêmement vif et dissipé, à l'âge de cinq ans, avait beaucoup de peine à s'appliquer et à apprendre à lire; un jour qu'on lui faisait de grands reproches à ce sujet, il demanda d'un ton grave et sérieux pour son âge, si quand il saurait bien lire et bien écrire, il serait *maître*, *maître* comme son papa : on lui assura qu'il n'y avait pas d'autre moyen de devenir maître, parceque celui

qui sait lire et écrire fait tout ce qu'il veut et commande aux autres ; tandis que celui qui ne sait rien, est obligé de servir les autres pour avoir à déjeûner et à dîner : et sur-le-champ on lui fit comprendre que *Bernard* qui le servait, ne serait pas dans ce cas-là, s'il eût appris à lire et écrire dans sa jeunesse, et que n'ayant pas voulu apprendre, ses père et mère l'avaient chassé de chez eux, dès qu'il avait été assez grand pour faire des commissions ; que maintenant il était trop âgé pour apprendre, et qu'il serait toujours obligé de servir et faire des commissions, pour avoir de quoi dîner : cette réponse lui fit impression, et dès ce moment, tout joueur qu'il était, il s'appliqua cependant, de manière que son maître eut lieu d'être content de lui.

Pères et mères, n'oubliez pas que vos enfans doivent un jour arriver à l'âge où ils discerneront le bien d'avec le mal, et que s'ils se sentent plus de dispositions à exécuter le mal que le bien, ils s'en prendront à ceux qui les auront élevés,

et qu'ils vous aimeront ou vous haïront en proportion de l'éducation que vous leur aurez donnée. Souvenez-vous aussi qu'il faut leur apprendre à vous reconnaître pour leurs supérieurs et leurs maîtres suprêmes : habituez-les au respect et à l'obéissance ; l'autorité paternelle et maternelle est la première et la plus sainte, elle est émanée du Tout-puissant ; vous les représentez sur la terre, il vous a faits les ministres de l'éducation ; c'est un des grands devoirs qu'impose le mariage : aussi rien ne peut suppléer l'éducation domestique, et elle doit précéder la publique.

Ne craignez pas d'être sévères envers vos enfans pendant le bas âge ; il ne faudra pas que vous gardiez ce caractère pendant l'adolescence, et vous finirez par devenir un peu familiers dans la puberté, pour l'être tout-à-fait dans l'âge viril : il vaut mieux suivre cette marche, que de prendre l'inverse qui vous prive entièrement de l'amitié de vos enfans.

Mères tendres, sur toutes choses, sou-

3e Plan.



je lui dois mes forces, et mes vertus...

venez-vous que pendant l'enfance il faut les avoir habitués à vous obéir, parce que vous le voulez; que dans l'adolescence vous devez commencer à raisonner avec eux et leur expliquer le *pourquoi*, à régler leurs ames, les habituer à leurs devoirs par la raison, et perfectionner cette raison pendant la puberté, pour jouir, dans l'âge viril, du bonheur de les avoir bien élevés; et pour que votre fils puisse dire un jour, en parlant de vous, *je lui dois mes forces et mes vertus*. Mais ne cherchez pas à leur plaire plutôt, si vous ne voulez pas vous exposer à manquer leur éducation.

Il ne faut pas attendre, comme le croit une partie des parens, que l'enfant soit en état d'entendre raison, pour le convaincre de la nécessité d'obéir; l'éducation sera toujours manquée alors : 1.° parce que de toutes les facultés morales, la raison qui n'est qu'un composé, que le résultat de toutes les autres, est celle qui se développe le plus tard; et que le chef-d'œuvre d'une bonne édu-

cation consiste à faire un homme raisonnable : il ne faut donc pas croire que ce sera par la raison de l'enfant qu'on fera l'éducation ; c'est une chimère que d'avoir cette prétention : on ne peut y parvenir que par l'obéissance, qui démontrera un jour à la raison, que telle chose est meilleure que telle autre ; car la morale est fondée sur la nécessité de faire le bien et d'éviter le mal.

2.° Parce que l'enfant, l'adolescent, le pubère même, ne peut comprendre, qu'il faut, pour *vivre heureux dans la société des hommes policés*, *faire le sacrifice d'une portion de sa liberté*, *pour jouir sûrement de l'autre*, ce qui est la première loi de la sociabilité.

Je laisse maintenant à ces parens à juger à quel âge un enfant peut sentir la force de cette obligation, qui, quoique tacite pour nous, n'en a pas moins été stipulée par les auteurs des sociétés policées, sans quoi elles n'auraient jamais pu s'établir.

Vous trouverez à la suite de cet ouvrage ce qu'il y a de plus vraisemblable sur l'origine et la formation des sociétés policées, et tout ce qui en est dérivé, afin que vous puissiez le faire connaître à vos enfans en temps et lieu.

CHAPITRE III.

Ce que c'est que l'Education morale.

MAINTENANT que nous ne pouvons plus douter que l'éducation a un grand pouvoir sur le physique et le moral des hommes, puisqu'elle met une différence extrême entre ceux qui ont reçu sa bénigne influence, et ceux qui ne l'ont pas reçue, au point que l'on ne peut reconnaître les membres d'une même famille; que le frère qui a reçu une bonne éducation, ne ressemble pas plus par le physique que par le moral à celui qui en a été privé; que les diamans bruts

ne ressemblent à ceux qui ont été taillés et polis ; maintenant, dis-je, que cette vérité ne peut être contestée, donnons donc tous nos soins à faire fleurir l'éducation. Cette science, tant *rebattue*, veut *l'être encore*, et on ne peut trop la *rebattre* pour l'amener à sa perfection.

C'est l'éducation qui, modifiant le sens intellectuel (*ce sixième sens*, sans lequel les cinq autres ne seraient pas plus pour nous qu'ils ne le sont pour les animaux), par les impressions qu'il reçoit des autres sens ; varie dans le cerveau la marche des fluides spiritueux, des sucs nerveux ; les détermine ; les fait couler d'une manière et dans une partie plutôt que dans une autre ; et donnant ainsi la perfection à tous nos organes, forme notre jugement et notre raison.

L'éducation première doit avoir ensemencé les ames, et la seconde doit cultiver les germes que la première y aura fait naître ; mettre à profit les dispositions et les facultés individuelles qui dé-

pendent des différentes organisations, ainsi que des différens sexes.

Qu'est-ce que l'éducation morale?

L'éducation morale est l'art de parler à l'ame, de la déterminer à une opération plutôt qu'à une autre, de la rendre maîtresse des passions; elle consiste dans la méthode de faire contracter de bonne heure aux enfans des habitudes honnêtes, comme *l'obéissance à leurs parens, l'exactitude à leurs devoirs, le respect et la soumission aux loix, aux magistrats, l'amour de la patrie et de ses concitoyens, la bienfaisance et toutes les vertus sociales et morales,* comme la *justice*, la *charité*, la *tempérance* : en un mot, à rendre bonnes et utiles les actions des hommes, et à les faire tourner au bonheur et à l'utilité générale.

La morale est fondée sur la nature humaine; elle est d'absolue nécessité pour son bonheur; elle seule peut rendre l'homme heureux. Elle lui est nécessaire pour son existence individuelle

et pour celle des grandes sociétés qui ne peuvent se soutenir que par elle : il est donc bien essentiel de l'inculquer de bonne heure aux enfans. La *morale, qui est le système* des *devoirs* et du *bonheur,* n'est pas arbitraire ; ses maximes sont vraies, puisqu'elles découlent de principes certains ; elles sont utiles, puisqu'elles conduisent au bonheur.

Cette science, très-étendue et vaste dans ses détails, ne peut s'apprendre que graduellement en suivant le développement et le progrès des sensations et des connaissances individuelles ; *elle tend spécialement à donner des préceptes pour régler les passions, à dégager la raison* des erreurs de l'imagination et des sens.

C'est l'éducation seconde qui doit entretenir le feu de l'imagination, l'allumer pour de certains objets, le ralentir et même l'étouffer pour d'autres ; enfin, c'est elle qui doit faire contracter aux ames des habitudes avantageuses pour les individus eux-mêmes et pour la société : conséquemment cette société a

un très-grand intérêt à ce qu'on ne développe dans les jeunes citoyens que les germes des passions qui lui sont les plus avantageuses ; donc elle doit veiller à l'éducation générale, et établir des loix suivant lesquelles le gouvernement fondera les écoles publiques, et que les particulières seront obligées de suivre (*a*).

CHAPITRE IV.

Education morale de l'enfance, en général.

Nous ne pouvons nous dissimuler qu'une religion quelconque est d'absolue

---

(*a*) Gardons-nous de confondre les plans publics d'éducation, avec l'éducation publique. A *Athènes*, l'éducation était toujours publique ; le plan était toujours particulier, puisqu'il était subordonné aux forces physiques, aux facultés organiques et intellectuelles des individus.

Le *Gymnasiarque* n'ordonnait certains exercices corporels, qu'à ceux qui annonçaient assez de force pour les exécuter. Le *Cesmète* se comportait de même pour les études.

nécessité à l'homme vivant en société ; qu'elle est *naturelle* à son cœur, et qu'elle est un des plus puissans moyens pour le déterminer dans ses actions, pour donner à ses vertus la constance et la solidité nécessaires qui les rend utiles à leurs concitoyens : mais on ne peut en prescrire une particulière dans un gouvernement où chaque citoyen a la liberté de professer le culte qui lui paraît préférable ; pourvu qu'il n'ait rien de contradictoire aux loix du gouvernement.

Les parens étant les ministres nés de leurs enfans, doivent leur enseigner ou leur faire enseigner les principes fondamentaux de leur religion, en y joignant l'amour de la patrie, du gouvernement, l'observance de ses loix et le respect pour ses chefs ; car il importe peu à ce gouvernement que tel citoyen adopte telle ou telle pratique de religion, pourvu qu'il se conforme aux loix établies là-dessus : mais ce qui lui importe beaucoup, c'est que la religion de chaque citoyen lui fasse

aimer la patrie et les devoirs qu'elle impose à tous.

Ainsi donc, dès trois à quatre ans, au plus tard, vous ferez connaître à vos enfans des deux sexes, la religion dans laquelle ils doivent vivre : on ne peut trop tôt s'y prendre pour jeter dans ces jeunes ames le germe de la reconnaissance envers le Créateur ; vous leur donnerez une idée de l'*Etre suprême*, maître absolu de tout ; parce que c'est lui qui a tout fait, tout créé par sa volonté : vous les habituerez à une courte prière qu'ils adresseront à cet Etre suprême en action de graces de les avoir créés, et parce qu'il aime les enfans, puisqu'il leur a donné une mère pour les nourrir, les vêtir, les soigner et les empêcher de tomber au feu, etc. etc.

Vous leur ferez entendre que l'Etre suprême voit tout, entend tout ; qu'il fait du bien à ceux qui l'aiment et lui obéissent ; qu'il manifeste sa volonté par la bouche des mères, et que leur désobéir, c'est désobéir à Dieu, qui pardonne

les fautes, pourvu que l'on se corrige.

Selon Fénélon, un philosophe payen a pensé fort juste quand il a dit : « Que les mères sont les génies tutélaires et comme les dieux visibles de leurs enfans ; parce qu'elles sont comme les lieutenans de sa puissance pour les produire, et de sa providence pour les élever dans la vertu. Il dit encore que Dieu leur a imprimé l'autorité nécessaire pour y réussir : (par ces paroles de l'Exode)

» *Quiconque maudira son père ou sa mère, soit puni de mort.* »

Considérez de quelle terreur il frappe les enfans pour les obliger à respecter leurs parens, et combien il a voulu que la puissance qu'il leur a donnée sur eux fût formidable. Vous devez donc user d'autant mieux de cette puissance pour les bien élever, que le gouvernement d'aujourd'hui est dans des sentimens favorables à la puissance paternelle : en voici la preuve.

Le cit. CHAPTAL dit dans son rapport sur l'instruction publique : « Un gouvernement sage doit resserrer de tout son pouvoir le nœud des familles, bien loin de le briser; il doit les considérer comme les premiers élémens du bonheur social, et ne pas perdre de vue que là où il n'y a pas de famille, il n'y a pas de cité; et que là où il n'y a pas de cité, il ne peut exister ni république, ni esprit public.

» Ainsi, respecter le pouvoir des pères et mères, entourer d'une protection presqu'illimitée cette première magistrature posée sur les bases du gouvernement paternel dans le sein même des familles; voilà, je pense, les vrais principes d'une bonne et sage administration. »

Lorsque votre enfant ne vous obéira pas à la troisième fois que vous serez obligé de lui répéter l'ordre, servez-vous de la formule suivante : *Au nom de Dieu, au nom de l'Etre suprême qui vous nourrit,* faites, etc. S'il résiste à cet ordre, il faut ne lui donner que du

pain et de l'eau pour le repas qui suivra cette désobéissance, et encore faut-il les lui faire attendre, et prier devant lui l'Etre suprême de ne pas abandonner votre enfant à sa méchanceté.

Par ces moyens, vous parviendrez à vous faire obéir par vertu (*a*); par-là, vous les entretiendrez dans la dépendance de cet Etre suprême, vous les forcerez à le reconnaître pour leur conservateur et leur bienfaiteur.

CHAPITRE V.

De l'éducation des Filles.

L'ÉDUCATION, en formant des citoyens vertueux à l'Etat, manquerait son but, si elle négligeait celle de cette précieuse moitié du genre humain.

L'empire de l'homme sur ce sexe ai-

(*a*) J'entends par vertu, l'exécution facile et volontaire de leurs devoirs.

mable, n'est généralement rien en comparaison de celui de la femme sur l'homme ; elle influe sur ses opinions, sur ses passions, conséquemment elle est le mobile de sa conduite. Cet empire de la femme sur l'homme, qui n'est pas dans la nature, est cependant si fort, que l'homme policé ne peut s'y soustraire : les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes qu'ils soient ; ainsi, si vous voulez qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux filles ce que c'est que grandeur et vertu.

Dans tous les siècles et chez tous les peuples de la terre, la conduite des femmes a fait le bonheur ou le malheur, la honte ou la gloire des nations ; il est donc du bon ordre d'une nation, et du devoir d'une bonne constitution, de soigner l'éducation du sexe ; puisque son influence sur la société est de la plus haute importance pour la prospérité des Empires et le bonheur de tous leurs membres.

« Un anonyme a dit, en parlant de

l'éducation des différens peuples, qu'en Angleterre il n'y a presque pas d'éducation publique pour les garçons ; que la plupart sont élevés dans la maison paternelle, où ils sont traités avec beaucoup de douceur ; qu'en général la jeunesse est assez ignorante, débauchée et bouffie d'orgueil national : cependant cette jeunesse donne par la suite des hommes estimables, et il y a d'assez bonnes mœurs parmi les gens mariés. »

Les qualités dominantes de la nation sont un bon sens admirable, une certaine énergie de caractère, beaucoup d'esprit public ; et l'on rencontre chez eux des hommes du premier mérite, qui font autant d'honneur à l'humanité qu'aux sciences et à leur patrie. *Voici, dit-il, l'explication du phénomène.*

L'Anglais n'est point élevé, mais les femmes le sont très-bien ; et ce sont elles qui, sans en afficher la prétention, servent d'instituteurs à leurs maris. Non-seulement l'éducation domestique des femmes est très-soignée, mais il y a un

grand nombre d'éducations publiques ou de pensionnats de jeunes personnes, dirigés par des femmes d'un mérite distingué, dont on honore et récompense dignement les talens : enfin, les femmes d'*Angleterre* et d'*Ecosse*, sur-tout, sont, sans contredit, les femmes les mieux élevées que j'aie vues ; celles qui savent le mieux garder le ton de leur sexe, en honorer les vertus, en pratiquer les devoirs, et en faire respecter les droits.

Les hommes qu'elles s'associent, malgré la nullité de l'éducation de la jeunesse, sont les hommes les plus sensés, les plus solides de l'Europe. En général, il est si vrai que le sort, et les mœurs des hommes dépendent en grande partie de l'éducation des femmes, que par-tout où j'ai vu les femmes les mieux élevées, là aussi j'ai vu les meilleurs hommes.

Malgré cet exemple, je ne suis pas d'avis que l'homme reçoive de la femme, le perfectionnement de son éducation ; car ce serait encore un moyen de séduction de

plus ; elle en a tant d'autres, qu'il faut bien se garder d'y ajouter celui-là.

Elevons donc nos filles pour en faire des femmes vertueuses et estimables ; elles trouveront bien à elles seules les moyens de se rendre aimables et de diriger leurs maris.

Développons en elles les agrémens du corps, les grâces et l'adresse, les charmes de l'aménité des mœurs ; la pudeur, et cette conscience qui font la base de la morale, de la piété ; cette compassion active, cette douce bienfaisance : les plus belles vertus de ce sexe.

Donnons-leur la douceur, qui produira la patience et le courage dont elles ont tant besoin dans tous les détails domestiques ; entretenons leur sensibilité qui produira l'amour conjugal et maternel, et qui les conduira à la bonne éducation de leurs enfans. Cultivons le talent qu'elles ont d'analyser ; talent qui produit cette finesse d'esprit, cette sagacité, ce sens exquis du beau et du bon, cette facilité à discerner les convenances qui

nous échappent souvent : nous aurons rempli une des grandes tâches que l'amour de la patrie nous impose.

CHAPITRE VI.

Nécessité d'une différence dans l'éducation des Filles.

QUE pourrais-je dire de mieux, que ce qu'a dit le citoyen TALLEYRAND-PÉRIGORD dans son rapport sur l'instruction publique, pour prouver que nous devons donner aux femmes une éducation différente de celle des hommes? *Rien.* Conséquemment, on ne sera pas surpris que je répète mot-à-mot ce qu'il dit sur ce sujet.

« Le but de toutes les institutions doit être le bonheur du plus grand nombre; tout ce qui s'en écarte est une erreur, tout ce qui y conduit, une vérité. Si l'exclusion des emplois publics, prononcée contre les femmes, est pour les deux

sexes un moyen d'augmenter la somme de leur bonheur mutuel ; c'est dès-lors une loi que toutes les sociétés ont dû reconnaître et consacrer (*a*).

» Toute autre ambition serait un renversement des destinations premières, et les femmes n'auront jamais intérêt à

(*a*) Fénélon dit à ce sujet : « Le monde n'est pas gouverné au hasard, les différens états qui le partagent ne sont pas abandonnés à notre caprice ; il y a une Providence qui règle les conditions et qui assigne à chacune ses devoirs. Les femmes ne sont pas destinées à instruire les peuples, à gouverner les Etats, etc. Leur partage est renfermé dans l'intérieur de la maison, et se borne à des fonctions non moins utiles, mais moins laborieuses, et plus conformes à la douceur de leur caractère, à la délicatesse de leur complexion, et à leur inclination naturelle. »

Il faut bien que ce partage de fonctions entre les hommes et les femmes, soit fondé dans la nature, puisqu'il est le même dans tous les temps et dans tous les pays ; il est vrai que l'histoire nous montre des femmes qui ont excellé dans le métier de la guerre, dans le gouvernement des Etats, et dans l'étude des sciences : nous en avons encore sous nos yeux. Ces exemples sont rares, et ne doivent être regardés que comme des phénomènes.

Sénèque a dit : L'un est fait pour obéir, et l'autre pour commander.

changer la délégation qu'elles ont reçue.

» Or, il nous semble incontestable que le bonheur commun, sur-tout celui des femmes, demande qu'elles n'aspirent point à l'exercice des droits et des fonctions politiques : qu'on cherche ici leur intérêt dans le vœu de la nature.

» N'est-il pas sensible, que leur constitution délicate, leurs inclinations paisibles, les devoirs nombreux de la maternité, les éloignent constamment des habitudes fortes, des devoirs pénibles, et les appellent à des occupations douces, à des soins intérieurs ? Et comment ne pas voir, que le principe conservateur des sociétés, qui a placé l'harmonie dans la division des pouvoirs, a été exprimé et comme révélé par la nature, lorsqu'elle a ainsi distribué aux deux sexes des fonctions si évidemment distinctes ? Tenons-nous-en là, et n'invoquons pas des principes inapplicables à cette question. Ne faites pas des rivaux des compagnes de votre vie; laissez, laissez, dans ce monde, subsister une union qu'aucun

intérêt, qu'aucune rivalité puisse rompre : croyez que le bien de tous vous le demande.

» On dit que dans de grandes circonstances, les femmes ont fortifié le caractère des hommes ; mais c'est qu'alors elles étaient loin de la carrière : si elles avaient poursuivi la même gloire, elles auraient perdu le droit d'en distribuer les couronnes.

» On a dit aussi que quelques-unes avaient porté le sceptre avec gloire ; mais que sont un petit nombre d'exceptions brillantes ? Autorisent-elles à déranger le plan général de la nature ? S'il était encore quelques femmes que le hasard de leur éducation ou de leurs talens, parût appeler à l'existence d'un homme, elles doivent en faire le sacrifice au bonheur du grand nombre, se montrer au-dessus de leur sexe en lui montrant sa véritable place, et ne pas demander qu'en livrant les femmes aux mêmes études que nous ; on les sacrifie toutes, pour avoir peut-être dans

un siècle quelques hommes de plus. »

Qu'on ne cherche donc plus la solution d'un problême suffisamment résolu. Elevons les femmes, non pour aspirer à des avantages que la constitution leur refuse, mais pour connaître et apprécier ceux qu'elle leur garantit. Au lieu de leur faire dédaigner la portion de bien-être que la société leur réserve, en échange des services importans qu'elle leur demande ; apprenons-leur quelle est la véritable mesure de leurs devoirs et de leurs droits.

Qu'elles trouvent, non de chimériques espérances, mais des biens réels sous l'empire de la liberté et de l'égalité ; que moins elles concourent à la formation de la loi ; plus aussi elles en reçoivent de protection et de force : et sur-tout qu'au moment où elles renoncent à tous droits politiques, elles acquièrent la certitude de voir leurs droits civils s'affermir et même s'accroître.

Assurées d'une telle existence par le système des loix, il faut les y préparer par l'éducation; mais développons leurs

facultés sans les dénaturer, et que l'apprentissage de la vie soit à-la-fois, pour elles, une école de bonheur et de vertu.

Les hommes sont destinés à vivre sur le théâtre du monde : l'éducation forte et publique leur convient, mais elle ne convient qu'à eux; elle place de bonne heure sous leurs yeux toutes les scènes de la vie : les proportions seules sont différentes.

La maison paternelle convient mieux, que toute autre, à l'éducation des femmes; elles ont besoin de s'accoutumer à la vie calme et retirée. Destinées aux soins intérieurs, c'est au sein de leur famille qu'elles doivent en recevoir les premières leçons et les premiers exemples. Les pères et mères, avertis de ce devoir sacré, sentiront l'étendue des obligations qu'il impose : la présence d'une jeune fille doit purifier le lieu qu'elle habite, et l'innocence commande, à ce qui l'entoure, la vertu ou le repentir. Mais enfin il en est de l'éducation des filles comme de celle des garçons : tous les

parens ne peuvent pas faire élever leurs filles chez eux, non plus que leurs garçons. Nous sommes pour le moins aussi bien pourvus de bonnes maisons d'éducation pour le sexe que les Anglais ; il est à Paris des pensionnats de jeunes personnes, dont les directrices, mères de famille, sont d'un mérite généralement reconnu, même avant qu'elles se soient livrées à cette précieuse fonction.

Mères tendres, depuis l'âge de quatre à cinq ans jusqu'à sept, vous cultiverez la mémoire de vos filles par les principes de leur religion, et quelques fables de la Fontaine avec gravures, que vous leur expliquerez ; le reste du temps elles joueront à la poupée, avec laquelle elles apprendront à exercer leurs doigts, à manier adroitement une épingle, une aiguille : en un mot, à développer leurs graces naturelles et leur petit caractère.

Il ne faut pas qu'elles apprennent à lire de sitôt ; car le célèbre Tissot trouve qu'il y a un grand inconvénient à ce que les filles sachent lire dans leur première

jeunesse ; parce que, dit-il, de toutes les causes qui ont nui à la santé des femmes depuis un siècle, la principale est l'application à la lecture des romans : les jeunes filles, au lieu de faire de l'exercice, lisent ; elles refusent l'occasion de se promener, pour avoir plus le loisir de se livrer à la lecture : souvent même elles prennent sur leurs nuits pour satisfaire cette passion ; elles s'échauffent la tête et le cœur.

L'impression trop forte que font sur certaines d'entr'elles, ces lectures passionnées, mine à la longue le corps et l'ame, et les jettent dans une langueur que les parens prennent quelquefois pour un besoin du mariage ; tandis qu'elles sont moralement et physiquement dans un état opposé ; puisque plusieurs d'entr'elles sont devenues amoureuses du héros d'un roman : que de jeunes filles, par exemple, en lisant l'Héloïse, ont desiré jouer son rôle !

Tissot dit encore que toute fille de dix ans qui lit au lieu de se promener et

faire de l'exercice, doit être une vaporeuse à vingt ans, et ne pourra faire une bonne nourrice.

Je vois un moyen de remédier à ces malheurs, et de forcer ces intéressantes créatures à un exercice très-nécessaire pour leur moral comme pour leur physique, mais très-essentiel à leurs concitoyens; puisque sans une bonne santé, elles ne pourront donner à l'Etat des enfans sains et vigoureux : *c'est de ne leur apprendre à lire que le plus tard possible.*

Je ne desire pas qu'il soit défendu aux femmes de savoir lire et écrire, car je ne veux pas qu'elles soient des ignorantes toute leur vie; mais je voudrais qu'on ne communiquât ces sciences aux filles, qu'au moment de les marier; en sorte qu'elles ne sussent alors que signer l'engagement qu'elles contracteront; et que ce ne fût qu'après le mariage qu'on leur fît apprendre à lire; car la jeune fille qui aura lu des romans, est à moitié perdue: il lui sera difficile, pour ne pas dire

impossible de bien remplir les devoirs d'épouse et de mère (*a*).

Pères et mères, ne vaut-il pas mieux que vos filles apprennent à lire plus tard, que de courir le hasard de perdre, par cette connaissance, une bonne constitution physique et une moralité qui serait bonne, si elle n'était corrompue par les chimères, que de pareilles lectures impriment au cerveau ; et qui corrompent toujours le jugement, si elles ne font pas un plus grand mal ?

Mais, *mais*, *mais*.... j'entends ce que signifient ces récriminations ; accordons-leur donc l'écriture et l'arithmétique dès l'adolescence, parce qu'il faut de la souplesse dans les doigts, et une longue habitude pour bien écrire ; mais aussi prenez bien garde qu'elles ne lisent que ce qu'elles écriront.

Qu'à sept ans elles apprennent donc, avec l'écriture, la géographie, la chro-

(*a*) Il vaudrait mieux épouser une coquette spirituelle, qu'une prude qui aurait lu l'*Héloïse* de J. J. ROUSSEAU. (Voyez son avertissement à ce sujet.)

nologie et l'histoire ; par mémoire seulement ; par le récit que les mères ou les gouvernantes leur feront des abrégés de ces sciences.

L'ordre des temps, dit ROLLIN, dans son étude des filles (*a*), demande pour les catholiques, que l'on commence par l'histoire sainte, dont on trouvera un abrégé dans le catéchisme historique et dans le livre qui a pour titre, abrégé de l'histoire de la morale de l'Ancien Testament : ces livres sont le fond de l'instruction chrétienne.

Quant à la géographie, les cartes valent mieux que les livres ; parce que, comme je l'ai dit ailleurs, l'œil est le burin de la mémoire ; et qu'en leur disant et leur montrant, que de tel pays on va à tel autre, elles apprendront mieux qu'en lisant.

Je veux qu'elles lisent un jour tout ce qu'elles voudront lire, car l'instruction est toujours nécessaire ; c'est elle qui

---

(*a*) Livre précieux pour la manière de conduire à la sainteté les demoiselles catholiques.

nous fait ce que nous sommes ; je veux qu'elles lisent des romans même, mais quand elles seront parvenues à un âge où la lecture n'en sera plus dangereuse ; je veux qu'elles charment par-là les ennuis de la vieillesse : ainsi remettons aux maris le soin de leur faire apprendre à lire, et lorsqu'elles s'y adonneront, je vous assure qu'elles y feront des progrès rapides.

Les peuples qui suivront ce plan d'éducation pour leurs filles, rectifieront promptement leurs mœurs, et parviendront plus tôt à la perfection et au bonheur que ceux qui s'en éloigneront (*a*).

Depuis l'âge de sept ans jusqu'à dix,

(*a*) Un grand homme a dit : « Tout homme qui écrit ne doit pas envisager seulement le temps où il vit, ni ses concitoyens du moment, ni la contrée qu'il habite ; il doit parler au genre humain ; il doit prévoir les races futures : en vain se flatterait-il de voir ses principes reçus avec la bienveillance, par des esprits prévenus, ou contre ce qu'il écrit, ou contre lui-même : c'est après sa mort, que l'écrivain véridique triomphe ; c'est alors que les aiguillons de la jalousie et les traits de l'envie émoussés, font place à la vérité. »

L'ab. MIRABEAU.

vous leur ferez apprendre tous les différens ouvrages de femme : elles auront pour exercice habituel, la promenade, le jeu du volant et la danse, pour forcer de temps en temps la circulation et les sécrétions humorales : dans tous ces exercices, vous leur laisserez prendre beaucoup de gaîté.

De dix à douze ans vous leur donnerez la connaissance du ciel par un cours de cosmographie ; vous leur ferez mettre l'œil au télescope pour leur donner une idée de la marche de ces corps célestes, dont l'aspect seul pénètre l'ame d'admiration pour leur Créateur ; il faut qu'elles aient connaissance d'un être, d'un agent tout-puissant qui gouverne tout : l'existence de cet univers est la plus grande preuve de l'existence d'un Dieu qui le régit et le gouverne. Après quoi vous leur ferez connaître le globe terrestre, ses divisions et les différens peuples qui l'habitent ; pour ensuite leur donner connaissance du pacte social, qui fut l'origine des premières sociétés policées,

Suivant leur intelligence d'alors, il faudra leur faire connaître les différens gouvernemens, et spécialement celui sous lequel elles vivent; qui les protège et les défend contre les ennemis du dedans, aussi bien que ceux du dehors.

Dès l'âge de douze ans, on ajoutera à toutes ces connaissances celles des talens agréables, comme la musique (*a*), le dessin, la peinture; chacune d'elles choisira celui pour lequel elle se trouvera du goût, et se sentira des dispositions organiques et intellectuelles.

Vous leur aurez déja appris, par l'exemple, à donner des soins aux domestiques malades, à veiller à ce que rien ne leur manque; elles sauront qu'il faut qu'elles soient douces et honnêtes avec eux, mais

---

(*a*) Quand la musique vocale n'est pas forcée, elle achève de développer la poitrine; l'action de chanter la fortifie, ainsi que l'organe de la voix; elle atténue les fluides, augmente la chaleur à cause de l'action continuelle des muscles et du choc de l'air, qui entre et sort des poumons, plus fréquemment qu'en tout autre temps, et revivifie le sang: conséquemment il serait bon de la commencer dès le bas-âge.

sans familiarité : vous n'oublierez pas de les mettre au fait de tout ce qui regarde l'ordre et la dépense d'un ménage. Faites-leur bien connaître que le défaut d'ordre dans les détails domestiques, entraîne la ruine des maisons les mieux fondées, et qu'il n'y a rien à négliger pour une mère de famille. Vous leur apprendrez l'économie sans avarice, et vous les empêcherez d'être prodigues ; vous les habituerez à se faire des privations, pour soulager quelques malheureux, jouets du sort et du caprice de la fortune, et vous les préparerez à supporter avec résignation toutes les adversités qui pourraient leur survenir. Elles sauront aussi qu'on ne doit rien prendre à crédit sans une nécessité absolue, et sans la certitude de payer. Toutes ces connaissances nécessaires pour les rendre vraiment estimables et précieuses dans l'état de mariage auquel elles sont destinées, emploieront suffisamment leur jeunesse, sans l'occuper à la lecture des romans, ou même de meilleurs ouvrages qu'il

faut leur réserver pour le temps où elles seront débarrassées des soins du ménage et de l'éducation de leurs enfans.

Mères tendres et vertueuses, élevez bien vos filles, elles élèveront bien les leurs; et ces dernières en feront de même : ainsi se formeront les générations vertueuses.

CHAPITRE VII.

De la Nubilité.

La nubilité est une opération de la nature, qui dégénère souvent en une crise dangereuse, et quelquefois mortelle, lorsqu'on la contrarie. C'est la période la plus intéressante de la vie des femmes; puisque c'est par elle que la jeune fille parvient à son complément physique; c'est le moment où la nature, plus abondante en sucs nourriciers, en porte une plus grande portion à la matrice et à toutes ses dépendances; pour faire éla-

borer par les ovaires, et déposer dans leurs œufs, les matériaux propres à la réproduction de la créature.

Cet état exige un régime sain, plus succulent que celui d'un garçon du même âge, parce qu'il n'a pas le même inconvénient ; et que souvent les sucs de la jeune fille sont encore trop séreux, la fibre trop molle et trop relâchée ; delà, le défaut de secrétion ; delà, cette pâleur et couleur verdâtre sur toute l'habitude du corps ; cette langueur que l'on observe dans ses yeux, cet état pathologique, ce *chlorosis*, en un mot, que vous ne dissiperez qu'avec un régime actif, aidé par le sirop, ou le vin anti-scorbutique, ou l'eau de boule de mars ; suivant les différens degrés de ce que l'on appelle *pâles-couleurs*.

Il est nécessaire que les jeunes filles ainsi languissantes, aient moins de contention d'esprit ; donnez-leur alors des connaissances agréables à acquérir ; développez leurs talens pour les arts agréables, comme la musique, la danse, la

peinture ; ne les tenez pas long-temps de suite à l'étude ; au contraire, faites-les jouer souvent, car la langueur qu'elles éprouvent leur ôte souvent le courage et l'envie de jouer. Je vous ai dit que la promenade à pied était d'une nécessité absolue pour les enfans du sexe, et que pour rompre cette uniformité d'exercice aux jeunes filles, lorsqu'elles grandissent, il faut les faire jouer au volant, et danser toutes les fois que vous en trouverez l'occasion.

Je vous recommande maintenant cet exercice aussi fréquemment qu'il se pourra. Il ne suffit pas de la danse devant le maître, ces leçons sont souvent pénibles et ennuyeuses, tandis que celles des assemblées des jeunes gens de leur âge, outre l'exercice, produit le salutaire effet de la gaîté, de la bonne grâce et de la bonne tenue.

Par ces exercices bien entendus, vous leur procurerez de bonnes digestions ; conséquemment perfection dans les sucs nourriciers ; un bon sommeil, par ce

moyen distribution régulière dans ces mêmes sucs : vous les conduirez par ce régime à la nubilité que vous n'obtiendrez pas si facilement par la vie sédentaire et tranquille.

Le repos trop long-temps gardé ralentit le mouvement du sang et toutes les sécrétions ; il suspend l'action des esprits vitaux, nuit au moral comme au physique ; il produit la tristesse qui rend irascible et brusque, conséquemment il ôte à la femme un de ses plus beaux appanages, la *douceur*.

Quand les filles se portent bien à cet âge, une mouche les fait rire ; il ne faut pas en empêcher, sous prétexte que cela est *bête*, comme je l'ai souvent ouï dire ; ce n'est pas encore le moment d'avoir de l'esprit. Laissez-les fortifier et perfectionner leur physique ; donnez-leur pendant ce temps des connaissances utiles, comme l'histoire naturelle, le dessin, la musique vocale et instrumentale, l'esprit leur viendra naturellement ; et lorsqu'il sera arrivé, vous les habituerez à se maîtriser

et à se recueillir, même à réfléchir et méditer sur une histoire, sur un conte, sur un problême ; ce dont vous exempterez celles qui sont languissantes.

Qui de vous, Mesdames, n'a pas regretté mille fois cet âge où la paix de l'ame laisse toujours le rire sur les lèvres? Ne troublez donc pas ces innocentes créatures dans leur joie, ne leur ôtez pas la jouissance d'un temps si court et si précieux : aimez la jeunesse, favorisez ses jeux, ses plaisirs et son innocence ; c'est le devoir de tout être raisonnable. La gaîté est le baume le plus salutaire ; il ne faut donc jamais l'empêcher ; on doit seulement s'appliquer à ce qu'elle ne dégénère en folie.

Les détails dans lesquels je suis entré, paraîtront peut-être minutieux à quelques personnes, mais j'espère que ce ne sera à aucune mère ; car il n'y a rien d'indifférent dans les soins à donner et dans la manière d'élever des êtres aussi faibles et aussi susceptibles de modification que des enfans.

CHAPITRE VIII.

De l'Education des Garçons.

De cinq à sept ans, les garçons, indépendamment des principes de leur religion ci-dessus énoncés, apprendront à lire et à écrire, puis les principes de la grammaire française, et l'arithmétique; on exercera leur mémoire par l'abrégé de l'histoire naturelle, avec les gravures; on fortifiera leur physique par la promenade au grand air, et de petites courses de temps à autre.

On ne devrait enseigner à lire et écrire aux enfans, qu'en jouant avec eux; la manière de faire connaître les lettres aujourd'hui est bonne; il faudrait en trouver une agréable pour leur apprendre à les former : par exemple, à qui fera mieux cette figure, A, etc.

Il faut chercher l'occasion de les faire rire en les instruisant; la leçon où on

a ri s'imprime mieux dans la mémoire que celle où on a pleuré ; d'ailleurs, les ris et les jeux sont si nécessaires à cet âge, pour la santé, qu'il faut les préférer à l'avancement du moment. N'oubliez jamais que pour avoir du succès dans cette entreprise, il faut sans cesse imiter et suivre la marche de la nature, qui emploie la plus grande partie de l'enfance à développer les forces et les facultés physiques ; une partie de l'adólescence à développer les facultés intellectuelles et morales ; et que si vous voulez aller plus vîte qu'elle, vous n'aurez que des fruits précoces qui ne parviendront pas à maturité.

Etudiez donc les dispositions de vos enfans, et leurs facultés ; écartez le dégoût qui est toujours suivi de la paresse, si vous voulez entretenir les ressorts de l'ame, car la paresse éteint toutes les facultés : encore une fois, imitez la nature ; elle a attaché la conservation des espèces à des sensations très-agréables. Conduisez les individus à la per-

fection par la voie du plaisir, et toutes les fois que vous gouvernerez l'ame par le plaisir et le bonheur, vous en ferez ce que vous voudrez.

Presque tous les mauvais succès de l'éducation proviennent de ce que les instituteurs ne sont pas d'accord avec la nature; ils veulent étendre ce qu'elle n'a pas encore ébauché; ils veulent cultiver ce qu'elle n'a pas encore développé. Il faut bien se persuader qu'il en est des facultés intellectuelles et morales comme des physiques; qu'elles ne se développent que les unes après les autres, et beaucoup plus tard chez certains individus, que chez d'autres : la réflexion et l'imagination ne nous arrivent que long-temps après la mémoire.

L'instituteur doit dresser son plan d'instruction sur la succession la plus naturelle des idées, lorsqu'elles naissent les unes des autres; que les transitions ne servent qu'à y répandre plus de clarté, et à les lier ensemble; la mémoire retient mieux ce que l'on veut qu'elle sache, et

l'ame exerce toutes ses facultés avec une aisance qui en assure la certitude et les progrès ; la curiosité, si naturelle à l'homme, y trouve sans peine de la pâture qui aiguise son desir : c'est ainsi que l'agréable conduit à l'utile.

L'enfant, dans le sein de sa mère, n'est qu'une plante dont la nature déroule les vaisseaux et étend les branches ; arrivé dans ce monde, c'est un animal sensible, qui devient, avec le temps, actif et intelligent. On sent aisément que ses facultés morales, actives, ou pour bien dire, que la réflexion et le jugement ne peuvent arriver que long-temps après toutes les facultés sensitives : ménagez donc ces premières facultés, n'en abusez pas, et gardez-vous de les forcer, si vous voulez faire de bons élèves. Commencez dans l'éducation, comme la nature elle-même, par exercer les facultés physiques, puis le bon sens, et ensuite la morale pratique ; n'oubliez pas que l'instruction doit être subordonnée aux institutions qui développent les for-

ces et les facultés physiques. La joie et la gaîté sont d'excellens moyens pour cela ; ce sont des désopilatifs qu'il ne faut pas mépriser ; ce sont d'excellens remèdes contre les engorgemens du *mésentère*, auxquels les enfans sont assez sujets.

Pères et mères, instituteurs ou institutrices, ne grondez jamais vos enfans quand ils rient de bon cœur dans leurs jeux ; s'ils vous font trop de bruit, envoyez-les s'amuser ailleurs : si vous n'avez pas d'autre local, et que vous soyez obligés de ralentir leur joie, faites-le si doucement, que la surprise et la peur n'y soient pour rien.

De sept jusqu'à neuf ans, il faut leur apprendre les principes de mathématique, l'abrégé de l'histoire générale.

De neuf jusqu'à treize, il faut leur donner connaissance de la géographie, les élémens de la langue latine, l'histoire grecque.

De treize à quatorze, l'histoire romaine, la française, le complément des mathématiques, et l'histoire naturelle.

Quoique j'aie l'air de vous prescrire le genre d'études et de livres qu'il faut donner à vos enfans, à vos élèves ; j'adopte cependant bien volontiers l'opinion du cit. CHAPTAL sur cet objet, parce que ses raisons sont sans réplique : voici ce qu'il dit.

« Désigner à chaque instituteur le genre de science qu'il doit enseigner, lui marquer le temps qu'il doit donner à l'instruction, c'est le devoir du Gouvernement : mais tracer la marche des idées, donner des bornes à la pensée et aux moyens de la développer, c'est le genre de tyrannie le plus insupportable, par cela seul qu'il s'attache à ce que l'homme a de plus indépendant. »

« On n'a peut-être pas assez réfléchi sur ces principes, lorsqu'on a proposé de composer des livres élémentaires pour l'instruction, à l'enseignement desquels tous les professeurs seraient astreints ; c'est, sans y songer, tracer un cercle vicieux, et arrêter la marche de l'instruction, sous le prétexte de la régulariser. Sans doute

il faut composer des livres élémentaires, mais il faut se garder de faire une loi de leur enseignement exclusif; l'élève et le professeur ne tarderaient pas à tourner autour de quelques idées triviales, sans se douter que les bornes de la science sont indéfinies, et que sa carrière est sans limites. »

Pendant le temps de ces études, on fortifiera leur physique par les différens exercices gymnastiques, comme la course à pied, les jeux de souplesse, le ballon, le volant, etc. et ceux d'adresse et combinaison, comme le billard.

CHAPITRE IX.

De l'Education publique.

Pères et mères, si vous ne pouvez vous-mêmes pousser plus loin l'éducation de vos enfans, vous demanderez quelle est la meilleure de l'éducation publique ou de la domestique ? L'une et

l'autre ont leurs inconvéniens, comme leurs avantages ; mais tous les hommes ne pouvant élever, ni faire élever leurs enfans chez eux, il faut nécessairement des écoles publiques.

L'éducation publique a un grand avantage sur la domestique ou privée, pour de certains individus ; car l'exemple détermine plus souvent qu'on ne pense, et fait sortir de l'apathie naturelle, certains écoliers, par l'émulation qu'ils excitent entr'eux ; et on ne peut se dissimuler que des jeunes gens qui sont devenus des hommes savans, ne seraient restés que des idiots, s'ils avaient eu une éducation privée. Avec un grain d'amour-propre, l'éducation publique fait des hommes, parce que les actions des uns influent sur celles des autres.

Mais quand je réfléchis, je vois que chaque individu porte dans l'ame une marque aussi distinctive pour son moral, que sa physionomie l'est pour son physique ; et que sur cent jeunes gens, il n'y en a pas dix qui doivent être gou-

vernés de la même manière : je donne la préférence à l'éducation domestique pour commencer, et je reste dans l'étonnement, la surprise et l'admiration, en voyant ce qu'a produit l'éducation publique en France, même aussi mal organisée qu'elle était.

HELVÉTIUS trouve dans l'éducation publique cinq avantages sur la domestique.

1.° Un emplacement vaste, qui permet à la jeunesse des exercices propres à fortifier le corps et la santé.

2.° La rigidité de la règle, qui ne peut jamais être aussi exactement observée dans la maison paternelle, que dans une maison publique d'instruction, où l'horloge commande aux maîtres comme aux étudians.

3.° L'émulation qui est produite par la comparaison qu'on fait de soi avec un grand nombre d'autres.

De tous les moyens d'exciter les talens et les vertus, ce dernier est le plus sûr. Or l'enfant n'est pas dans la maison pa-

ternelle à portée de faire cette comparaison, et son instruction est d'autant moins bonne. L'émulation est une passion utile, c'est le desir de s'illustrer qui produit les talens; par-tout où l'émulation n'existe pas, l'ame reste vide d'idées et absorbée dans son peu de connaissance.

4.° L'intelligence des instituteurs.

Parmi les hommes, par conséquent parmi les pères, il en est d'ignorans et d'éclaïrés ; les premiers ne savent quelle instruction donner à leurs enfans ; les seconds le savent, mais ils ignorent la manière dont ils doivent leur présenter leurs idées, pour leur en faciliter la conception ; c'est une connaissance pratique, qui bientôt acquise dans les colléges, soit par sa propre expérience, soit par une expérience de tradition, manque souvent aux pères les plus instruits.

5.° La fermeté de cette éducation.

L'instruction domestique est rarement mâle et courageuse : les parens, uniquement occupés de la conservation physique de leurs enfans, craignent de les

chagriner ; ils cèdent à toutes leurs fantaisies, et donnent à cette coupable complaisance le titre d'amour paternel.

Moyen d'améliorer l'éducation publique.

J'ai toujours desiré, et je souhaite encore, que pour éviter le vice destructeur des sociétés, on ne rassemble dans la même maison, qu'à-peu-près le même degré d'étude, parce qu'alors on n'aurait qu'à-peu-près les mêmes âges. Si, par exemple, on eût reçu dans le même collége, tous les sixièmes, les cinquièmes dans un autre, les quatrièmes encore séparément, ainsi des autres, au lieu d'y rassembler tous les différens degrés d'étude, on aurait évité les liaisons particulières et accointances pernicieuses du jeune homme de quatorze ans, avec celui de huit à neuf, qui cède facilement aux desirs du grand ; car tout enfant est le tyran d'un autre moins fort et moins âgé, ou par force ou par séduction, suivant les circonstances ; et celui-ci s'habitue à la pusillanimité et à une sorte de dépendance.

Je voudrais aussi que le dîner des maîtres précédât celui des écoliers, et que ce fût pendant ce dîner qu'on fît jouer ceux-ci, parce que l'exercice très-actif doit précéder le repas, comme le modéré doit le suivre ; et aussi parce que j'ai toujours vu qu'il est d'une mauvaise politique de faire manger les maîtres avec les étudians : et quoique notre système d'égalité paraisse le demander, je ne peux encore approuver cet usage pour les raisons ci-après.

Cet usage est physiologiquement et moralement impolitique : les maîtres, les instituteurs ont besoin d'une nourriture meilleure que les étudians ; car plus on avance en âge passé vingt-cinq ans, plus on a besoin d'une bonne subsistance : les jeunes gens, au contraire, depuis dix à douze ans jusqu'à vingt, s'éleveraient avec du pain et de l'eau, pourvu qu'ils en eussent abondamment.

Si vous nourrissez succulemment vos élèves comme les instituteurs, vous procurez à ces jeunes gens une abondance

superflue de molécules organiques ; vous développez et faites naître plus tôt qu'il ne faut la puberté, ce qui est un grand mal moral, comme physique ; car tout ce qui peut provoquer aux actes de l'exercice vénérien, est très-nuisible à cet âge, où le corps a besoin de toute sa chaleur naturelle pour se fortifier et donner aux sucs nourriciers les qualités requises pour former un bon tempérament.

Il faudrait, au contraire, retarder ce moment par des moyens qui ne fussent pas destructeurs de la santé ; je ne connais que la sobriété avec l'exercice corporel et celui de l'ame ; c'est-à-dire, l'étude et le jeu, alternativement l'un et l'autre, car l'oisiveté est perfide à la jeunesse. Souvenez-vous qu'un jeune homme n'est jamais en plus mauvaise compagnie, que quand il est seul ; la solitude, comme l'oisiveté, le provoque à la masturbation.

Ce ne sont pas les reproches ni les sermons sur la pudeur qui retiennent le jeune homme fort et vigoureux (*a*), mais

(*a*) Un jeune homme de quatorze ans que je sermo-

l'évaporation de ses sucs nourriciers, le superflu de son fluide animal ; vous ne pouvez amortir la fougue du jeune homme qui arrive à sa puberté, que par la sobriété, une nourriture douce et un exercice un peu forcé : c'est à ce moment qu'il faut joindre à ses exercices ordinaires, le jeu de la paume, du ballon et de la natation, suivant la saison.

---

nais sur cet article, et à qui je voulais persuader qu'il offensait Dieu, me répondit : « Si cela l'offensait autant que vous le dites, il n'en enverrait pas si souvent la possibilité. » Je lui prouvai que Dieu, tout en lui laissant et lui envoyant cette possibilité, le laissait maître de son sort ; mais qu'il le punissait de l'abus qu'il faisait de cette liberté et de cette possibilité, en lui retirant la mémoire qu'il lui avait donnée si belle et si bonne, et qu'il le ferait tomber insensiblement dans l'imbécillité et la stupidité, comme *tel* de sa connaissance.

Il convint que ces jours-là il ne pouvait pas étudier ; qu'il ne pouvait rien retenir de ce qu'il lisait : je stimulai son amour-propre pour le moment et pour l'avenir ; ce qui me réussit beaucoup mieux que le sermon sur l'offense de Dieu et la chasteté : il est certain qu'il se modéra par la suite ; je le fatiguai par de grands exercices : il continua ses études, et s'en est assez bien tiré. Depuis ce temps il s'est appliqué à la littérature, et certainement il passe aujourd'hui plutôt pour un homme d'esprit que pour un sot.

Si, au contraire, vous nourrissez mal les uns et les autres, vous appauvrissez les sucs nourriciers des maîtres, vous les privez de molécules organiques dont ils ont besoin, vous les mécontentez ; ils se plaignent hautement devant leurs élèves ; ils les engagent même à se plaindre, et font naître, par cette conduite, le germe de la gourmandise chez des jeunes gens à qui tout est bon ordinairement, et qui sont contens quand il y en a suffisamment : voilà ce que j'ai vu dans différens collèges. Il est évident que, par l'usage que je blâme, on fait tort physiologiquement aux maîtres, et moralement aux étudians.

Quoique notre système d'égalité paraisse exiger que l'on mette peu de différence entre les maîtres et les écoliers, je suis bien-aise de vous faire connaître la réflexion du citoyen TALLEYRAND-PÉRIGORD, à ce sujet.

« Toute association, a dit un philosophe, dont les membres ne peuvent vaquer tous à toute l'administration

commune, est obligée de choisir entre des représentans et des maîtres, entre le despotisme et un gouvernement légitime. Cette idée simple et féconde trouve ici une application directe.

» Mais une observation se présente tout-à-coup, pour suspendre la rapidité de la conséquence qu'on pourrait en déduire. Le principe n'est complètement vrai, que lorsque l'association est formée d'hommes parfaitement égaux, et qui arrivent là avec la plénitude de leurs droits.

» Or, une maison d'instruction étant composée d'instituteurs et d'élèves, d'hommes dont la volonté et la raison sont formées, et de jeunes gens en qui l'une et l'autre sont incomplètes; enfin, d'individus revêtus d'une autorité, et d'individus qui doivent s'y soumettre, il est clair qu'on ne peut appliquer ici le principe de l'égalité.

» Etpourtant si la raison, si la nature des choses demandent que celui qui instruit, soit constamment au-dessus de

celui qui est instruit ; si, sous ce rapport, son autorité doit être pleine et indépendante ; il est également vrai que hors de là et en ce qui concerne sur-tout le régime des écoles, cette autorité ne doit pas être également illimitée, ou plutôt qu'il faut la placer en d'autres mains, pour qu'ici, comme dans le corps social, la séparation des pouvoirs garantisse de tout despotisme. Vous apprendrez aux jeunes gens ce qu'on ne peut trop tôt savoir : *que l'homme, à quelque âge que ce soit, doit plier sous la loi, sous la nécessité et sous la raison.* »

CHAPITRE X.

De l'Education domestique ou privée.

Les parens qui pourront subvenir aux frais d'une éducation privée, feront bien d'en essayer : il y a de grands inconvéniens dans les deux, comme je l'ai dit ; mais on évitera plutôt ceux de l'éduca-

tion particulière, que de la publique; parce que l'un des plus grands inconvéniens de l'éducation privée, est dans le domestique avec lequel il est à craindre que votre fils ne contracte quelque familiarité, et qu'en conséquence il ne gagne quelques-uns de ses défauts : c'est alors l'œil du père ou de la mère, qui doit sans cesse voir ce qui se passe, et comment les choses se passent.

J'aimerais mieux entendre mon enfant se plaindre quelquefois du domestique, et le domestique se plaindre de l'enfant, que de les savoir vivre en bonne intelligence. Si, pendant long-temps, il y a une grande harmonie entre votre enfant et le domestique, redoublez de vigilance; méfiez-vous d'une intelligence qui couvre le vice d'un côté ou d'un autre, quand il n'existe pas de part et d'autre : gardez-vous de laisser vos enfans avec des domestiques, passé l'âge de trois ans, car ils sont en général mal élevés, et ne se servent que de mauvaises expressions.

L'autre danger de l'éducation privée, indépendamment de ceux qui tiennent au caractère de l'enfant, consiste dans le choix d'un instituteur. Si cet homme est immoral, qu'il ne soit qu'un hypocrite qui ait eu le talent d'en imposer aux personnes qui vous l'ont procuré, votre enfant sera perdu, si vous abandonnez cet homme à sa réputation, parce qu'il n'aura de surveillant dans votre maison, que son élève, qui, tôt ou tard, le surprendra en faute, et lui répliquera à la suite d'une réprimande : *Si vous vous plaignez à papa, je dirai telle chose.* Voilà mon homme arrêté et dans l'impossibilité de faire de votre fils un homme savant et vertueux ; ils feront ensemble des conventions, et tout se passera dans la suite, comme votre fils le voudra.

Mais enfin il faut croire à la vertu des instituteurs, car il y en a de parfaitement honnêtes. Si vous vous décidez à en prendre un chez vous, comme vous ne le prendrez pas sans choix et sans

répondans, ayez pour lui de la considération, et faites que tout ce qui dépend de vous en ait aussi; traitez-le comme votre égal, et non comme un commis aux écritures, qu'on peut remplacer d'un moment à l'autre.

Dans le fait, il est un autre vous-même pour cet objet; puisque vous lui confiez une fonction dont vous devriez vous acquitter. La considération que je vous conseille d'accorder à cet homme, stimulera nécessairement son amour-propre, éveillera sa vigilance sur lui-même; car quel est l'homme sans défaut? Elle le forcera à devenir meilleur, pour justifier votre opinion.

Surveillez-le cependant, et quand vous serez assuré de sa conduite et de la réalité de tout le bien qu'on vous en aura dit, ajoutez aux égards que vous avez pour lui, une preuve d'estime que vous ferez connaître à votre famille, à vos amis et connaissances; alors vous aurez fait pour son moral tout ce qu'un honnête homme peut desirer: conséquemment il

vous en témoignera sa reconnaissance par les soins d'amitié sincère qu'il donnera à votre enfant.

Les anciens ne confiaient l'éducation de leurs enfans qu'à des hommes dont ils avaient la plus haute opinion, qu'à des hommes d'un mérite reconnu. On peut en juger par la lettre que PHILIPPE, *roi de Macédoine*, écrivit au philosophe ARISTOTE, lorsqu'il l'eut choisi pour gouverneur de son fils ; cette lettre mérite de passer à la postérité la plus reculée ; je suis persuadé qu'elle contribuera à former de grands hommes dans ce genre.

« Je vous apprends, disait ce roi au philosophe, que j'ai un fils ; je remercie les dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du temps d'*Aristote* ; j'espère que vous en ferez un successeur digne de moi, et un *roi* digne de la *Macédoine*. »

Je conviens qu'il y a, aujourd'hui, peu de gouverneurs à comparer à *Aristote*. Si on n'avait pas avili cet état par le peu de considération qu'on lui accordait dans

le siècle dernier, et par le mauvais choix que l'on faisait généralement, on en trouverait beaucoup qui mériteraient la même considération; mais loin de choisir des hommes faits, des hommes d'un mérite reconnu, des hommes maîtres de leurs passions; nous avons vu qu'on ne prenait que des écoliers, pour ainsi dire, que des jeunes gens encore sur les bancs des colléges, et sous le joug de toutes les passions les plus dangereuses et les plus difficiles à dompter. Ces jeunes gens n'étaient occupés qu'à se masquer aux yeux de leurs disciples et de leurs surveillans; encore trop heureux les parens, quand ils le faisaient assez adroitement pour n'être pas découverts par leurs élèves.

Il était impossible alors, que l'un des plus beaux états; que l'une des plus précieuses fonctions de l'esprit humain; une de celles qui commandent vraiment *l'admiration* et le *respect*, quand elle est exercée par un homme *sage, prudent, tempérant* et *vertueux*, ne tombât pas

dans le mépris où nous l'avons vue : tant il est vrai que les hommes pervertissent les plus belles fonctions comme les plus belles institutions.

Si après avoir essayé de l'éducation privée, votre fils ne fait pas des progrès sous un instituteur instruit, sage et vertueux, ne balancez pas, envoyez-le à l'éducation publique ; c'est un caractère qui a besoin de voir faire pour faire ; c'est un jeune homme dont l'amour-propre a besoin d'être stimulé par l'exemple.

L'exemple, soit en bien, soit en mal, est la leçon la plus frappante pour la jeunesse, non-seulement au moral, mais encore au physique ; c'est une éloquence muette, un discours d'actions, qui s'insinuant dans l'entendement, gagne peu-à-peu l'ame ; et par une douce et agréable persuasion, se rend enfin la maîtresse de la volonté. Les enfans, sont par nature, portés à l'imitation, et font volontiers ce qu'ils voient faire ; gardez-vous donc bien de faire quelque chose d'indécent, de mal-honnête devant un jeune homme ;

ne faites rien de ce qui pourrait nuire à sa santé ; point de gourmandise, point de témérité, point de paresse, point de colère, point de juremens, et encore moins de termes obscènes.

Nous pouvons raisonnablement conclure, que l'éducation de l'homme ne peut être bonne et aussi parfaite que possible, sans la composer, 1.° de l'éducation domestique, ensuite de la publique, et en dernier lieu de l'éducation privée ou particulière.

CHAPITRE XI.

De l'influence des Gouvernemens sur l'Education morale.

Le Gouvernement, dispensateur des dignités, des richesses et des récompenses ; en un mot, maître des objets dans lesquels nous avons appris dès l'enfance, à placer notre bonheur, acquiert nécessairement par la distribution qu'il en fait,

une influence sur notre conduite ; il allume nos desirs et nos passions, il les tourne du côté qui lui plaît ; il les modifie : et enfin détermine nos mœurs, qui dérivent nécessairement de notre éducation, de nos loix, de nos opinions, des institutions bonnes ou mauvaises de la nation.

Le cit. CHAPTAL donne à ce sujet quelques articles trop précieux pour ne pas les transcrire mot à mot ; il dit, p. 42, de son rapport sur l'instruction publique.

« Le Gouvernement peut exiger que nul ne puisse exercer la profession d'instituteur, *s'il n'est citoyen Français ; s'il n'a prêté serment de fidélité à la constitution ;* s'il n'a déclaré à l'autorité locale qu'il ouvre une école d'instruction ou d'éducation ; mais cela fait, il n'a plus qu'une surveillance de police à exercer : la nature, le mode d'instruction sont au choix de l'instituteur ; et s'il en était autrement, quelles affreuses conséquences ne verrions-nous pas en découler !

» Le Gouvernement, maître absolu

de l'instruction, pourrait, tôt ou tard, la diriger au gré de son ambition : ce levier, le plus puissant de tous, deviendrait peut-être dans ses mains le premier mobile de la servitude ; toute émulation serait éteinte ; toute pensée libre serait un crime ; et peu-à-peu l'instruction, qui par sa nature doit éclairer, bientôt dégénérée dans la main de quelques instituteurs timides, façonnerait toute une génération à l'esclavage.

» On ne doit pas perdre de vue (et le plus grand éloge qu'on puisse faire du Gouvernement actuel, c'est de pouvoir énoncer cette vérité), que tout Gouvernement tend à une domination arbitraire : l'instruction seule remet continuellement sous les yeux du peuple ses droits et ses devoirs ; elle est donc le vrai, le seul correctif ou régulateur de la tendance naturelle des Gouvernemens vers le pouvoir absolu : mais le jour où le Gouvernement pourra la diriger, elle perd son principal caractère ; elle devient dans ses mains un moyen puissant de

servitude ; et loin de balancer la propension trop prononcée d'un Gouvernement vers la tyrannie, elle l'y précipite.

» Conservons donc l'indépendance de l'instruction, elle sera la sauve-garde de la liberté; et avec lès dispositions et les intentions dont le Gouvernement actuel est animé, elle fera toute sa force. »

Je dis de plus que le cit. CHAPTAL, que le Gouvernement doit pour assurer l'empire de la morale, rassembler et fortifier les motifs qui peuvent porter l'homme à faire le bien dans les différens âges de la vie ; il doit même l'exciter à faire le bien par intérêt, en lui montrant dans le bien qu'il fait lui-même, celui qu'il a le droit d'en attendre.

Le Gouvernement influe nécessairement sur le physique et sur le moral d'une nation ; car ses soins produisent la *salubrité ;* la *sûreté,* l'*abondance* et l'*activité,* sa négligence nous prive de ces avantages et occasionne la paresse, les vols, la disette et la contagion. Les injustices d'un Gouvernement produi-

sent le *découragement*, le découragement produit *les vices et les crimes* : il dépend donc d'un Gouvernement de faire éclore ou d'étouffer *les talens*, l'*industrie* et *la vertu*.

Un Gouvernement juste, éclairé et vigilant, qui par conséquent se propose le bonheur de ses gouvernés, trouve facilement les moyens de diriger des citoyens raisonnables, instruits de leurs devoirs, soumis à de bonnes loix (*a*), et capables de sentir le bien qu'on veut leur faire : il sait que l'estime publique a plus de force, plus de prise sur l'ame des hommes bien élevés, que la terreur des loix ; il sait, en même temps, que les châtimens de ce monde en imposent bien plus à des hommes grossiers et sans éducation, que ceux d'un avenir éloigné.

(*a*) Les bonnes loix font tout. « Si quelque Dieu, disent à ce sujet les philosophes Chinois, fût descendu du ciel pour instruire les hommes dans la science de la morale, il leur eût donné une bonne législation, et cette législation les eût nécessités à la vertu : en morale comme en physique, c'est toujours en grand et par des moyens simples, que la Divinité opère. »

La discipline, dans une armée, contient dans le devoir des jeunes gens ardens et fougueux, accoutumés à braver la mort dans les rangs; mais qui la regardent comme avilissante lorsqu'elle est méritée par la licence et l'insubordination. Que ne peut la crainte des supplices sur les habitans des villes? C'est le bourreau qui retient le bras du meurtrier. La crainte du supplice peut tout dans un camp, à plus forte raison dans un état bien constitué.

Helvétius dit : « Ce sont les chaussées qui contiennent les torrens; c'est la digue du supplice qui contient le crime; c'est aux magistrats à élever cette digue. »

Ainsi les loix pénales, en montrant des objets effrayans à des hommes présumés susceptibles de crainte, leur présentent des motifs propres à les détourner des actions malhonnêtes et nuisibles à leurs concitoyens.

L'idée de la privation de sa liberté, l'idée de la douleur et de la mort, sont,

pour des êtres bien organisés, des obstacles puissans qui doivent fortement s'opposer aux impulsions de leurs desirs déréglés : ceux qui n'en sont pas détournés, sont des insensés, des frénétiques, des êtres, contre lesquels tout Gouvernement est en droit de sévir. Pour son propre bien et la sûreté générale, il est forcé de leur ôter le pouvoir de nuire ; il fait voir, par là, aux citoyens, que les promesses que l'éducation leur fait, ne sont point vaines ; *et que dans un état bien constitué, la vertu et les talens sont le chemin du bonheur ; que le crime conduit à l'infortune et à la mort, et l'inutilité au mépris.*

Enfin, un Gouvernement sait que l'intérêt de la société qui lui est soumise, est que les hommes qui la composent soient *bons, justes* et *vertueux* : c'est d'après ces connaissances, qu'il doit former son plan d'éducation, et en choisir les instituteurs.

CHAPITRE XII.

Aux Instituteurs.

INSTITUTEURS, renoncez au vain projet de détruire les passions dans le cœur de l'homme (*a*), car elles sont innées chez lui ; elles tiennent à son essence : il n'y a pas d'hommes sans passions, plus ou moins fortes. Un homme qui serait sans passions, ne serait plus un homme ; aucune raison, aucun motif ne le déterminerait à une action plutôt qu'à une

(*a*) « Vouloir détruire les passions dans l'homme, dit HELVÉTIUS, c'est vouloir détruire l'action ; en anéantissant les desirs, on anéantit l'ame : les passions sont le principe de vie d'un état. »

Ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que sans passions il n'est ni grand artiste, ni grand général, ni grand médecin, ni grand philosophe, puisque la philosophie, comme le prouve l'étymologie du mot, consiste dans la recherche de la vérité et de la sagesse, c'est-à-dire, dans l'amour de ces vertus. Or, tout amour est passion ; ce sont donc les passions qui ont formé et soutenu les grands hommes dans leurs recherches et découvertes.

autre ; ce serait l'automate vivant, s'il est possible de s'exprimer ainsi. Les passions qui ont leur source dans le tempérament, ne sont si difficiles à maîtriser, que parce qu'elles tiennent à l'*ame*, comme l'*ame* tient à la machine humaine ; ces passions s'accroissent et se nourrissent avec le corps, comme les plantes croissent et multiplient dans leur terre natale, dans leur climat naturel. Le silence des passions, tant préconisé par les anciens philosophes, est aussi étranger à l'homme, que le repos et l'inertie l'est à la nature ; delà vous devez renoncer à l'espoir de les détruire, mais vous appliquer à les ralentir et à les modifier, quand elles ne sont pas avantageuses à la société.

Il y a des passions légitimes, mais beaucoup d'illégitimes, que nous devons réprimer. Quand nous nous renfermons dans les bornes que la raison nous prescrit, nos passions ne sont dangereuses ni pour nous, ni pour les autres ; quand elles passent la mesure nécessaire à

notre bonheur ou à notre bien-être, ou quand nous abusons de ce bonheur ou de ce bien-être, nos passions deviennent illégitimes et nuisibles : par exemple, le boire et le manger portés à l'excès, nuisent à notre santé, obscurcissent la raison, abrutissent l'*ame* et rendent méprisables les individus qui s'y livrent ; l'exercice fréquent des passions amoureuses, fait que l'ame n'est occupée que de cet objet, et qu'elle veut sans cesse en jouir ; elle y tend par tous les moyens possibles : ce qui fait que la mémoire se dissipe, et que le jugement se dérange.

Instituteurs, cessez de dire aux jeunes gens d'étouffer leurs desirs, de combattre leurs penchans, d'anéantir leurs passions ; c'est leur conseiller l'impossible, c'est leur donner des préceptes impraticables ; mais apprenez à les rectifier, à les diriger, vous leur rendrez le plus grand service possible, puisque vous les conduirez par-là à la perfection et à la félicité humaines.

Jusqu'à présent peu d'instituteurs ont pris la peine d'observer que l'homme de tout âge, à plus forte raison le jeune homme, a besoin de *sentir*, de *desirer* et de *craindre*, conséquemment d'avoir des passions; qu'il est, dans sa nature, dans sa constitution, d'employer toute son énergie à les satisfaire, en raison de son organisation; que l'éducation propage et augmente le nombre des passions, au lieu de le diminuer; que l'opinion publique en approuve et consacre le plus grand nombre, puisqu'elles font le bonheur général et la félicité publique, lorsqu'elles sont bien dirigées; qu'une des grandes qualités, qu'un des grands mérites de la bonne éducation consiste à multiplier les idées et les mouvemens dans le *sensorium commune*, dans ce sixième sens, qui ne se développe bien que par l'éducation. Le sage instituteur doit étudier les dispositions naturelles de son élève, et agir d'après ces connaissances.

Dans l'état où sont nos sociétés; dire

à un jeune homme pauvre : gardez-vous bien de desirer des richesses, et encore plus de ne rien faire qui puisse vous les procurer, elles feront votre malheur; c'est dire à un malade qui a la fièvre chaude, qu'il ne doit pas boire. Le jeune homme voit et apprend par son expérience, que ce n'est qu'avec les richesses qu'on parvient à combler ses desirs et à se rendre heureux; lui conseiller de ne pas les acquérir, c'est vouloir lui persuader qu'il doit se rendre malheureux ; tandis que la nature lui dit sans cesse le contraire, et que son vœu est que chaque individu se rende aussi heureux qu'il le pourra : c'est donc parler à un sourd, c'est donc prêcher dans le désert.

Instituteurs, l'expérience doit vous avoir appris que certaines passions sont le contre-poids de quelques autres ; que l'on peut en calmer, en assoupir quelques-unes par le développement de quelques autres ; que le grand art de l'éducation consiste dans le choix des passions qui peuvent le mieux et le plus raison-

nablement convenir aux individus qui vous sont confiés ; celles qu'ils pourront le mieux diriger et conduire à bien, tant pour eux que pour leurs concitoyens.

Persuadez-vous bien que la morale ne peut rien sur les hommes, si elle ne leur démontre que leur véritable intérêt est attaché à telle manière de se conduire, plutôt qu'à telle autre ; et que cette conduite doit lui être avantageuse, utile et profitable, en même-temps qu'elle doit lui concilier la bienveillance de ses concitoyens. La morale et l'éducation doivent produire le bien général ; mais l'instituteur ne doit pas oublier l'intérêt du particulier : par conséquent l'éducation et la morale doivent procurer à l'individu, outre l'estime et l'amour de ses concitoyens, toutes choses nécessaires à sa propre félicité.

Instituteurs, cessez donc de tenir un langage dont vous devez sentir toute la fausseté et l'inutilité ; appliquez-vous à bien diriger les passions de vos élèves ;

allumez dans leur *ame* celles qui peuvent et doivent les conduire à la fécilité pour laquelle ils sont nés ; donnez-leur l'exemple des vertus sociales, source du vrai bonheur ; inspirez-leur l'*amour de leurs concitoyens et de la patrie ;* car sans patrie, point de citoyens.

Ce n'est pas que l'homme ne puisse être *cosmopolite*, mais alors il ne tient à rien : il vit isolément au milieu de toutes les sociétés, sans être réellement citoyen d'aucune ; il ne peut porter plus d'intérêt à l'une qu'à l'autre ; car pour être bon citoyen, il faut être attaché à la nation qui nous a fait et vu naître ; il faut en avoir, *comme on dit*, sucé l'esprit et les maximes, en avoir contracté les mœurs et les habitudes, et y avoir un intérêt particulier.

Instituteurs, identifiez l'intérêt de vos élèves avec ceux de la nation ; faites-leur connaître ce qu'ils doivent en attendre, et ce qu'ils peuvent en espérer ; inspirez-leur pour la grande famille, l'amour que la nature leur donne ordinaire-

ment pour la leur ; n'allumez et ne favorisez que les passions avantageuses à la société et nécessaires à son maintien ; alors vous formerez les meilleurs citoyens possibles, *des patriotes dans le vrai sens :* c'est ainsi qu'ils deviendront un jour les défenseurs et les pères de cette patrie.

Instituteurs, appliquez-vous à trouver les meilleures méthodes possibles d'instructions ; ce sont-elles qui rendent l'étude facile et agréable, et qui conséquemment donneront à vos élèves le goût nécessaire pour parvenir à la science ; évitez avec soin un vice que le citoyen Chaptal reproche si justement à l'ancienne manière d'enseigner, « *celui de commander despotiquement à la croyance des élèves dans les sciences, comme dans la morale ; et de ne jamais proposer le doute, qui seul excite et développe les facultés de l'entendement.* »

N'oubliez pas que les passions sont les moyens d'attraction et de répulsion dont la nature se sert pour donner à l'homme le desir d'obtenir les objets qui

lui paraissent utiles et agréables ; que nos desirs sont nos moteurs, qui peuvent être retenus par les loix, et dirigés par le Gouvernement qui tient l'aimant propre à les tourner vers les objets qu'il se croit intéressé à faire desirer aux citoyens qui lui sont soumis ; mais que le point *scientifique* de l'éducation, est de les modifier et diriger. Toutes les passions originaires et primitives se réduisent à six ; savoir, *aimer* ou *haïr*, *desirer* ou *craindre*, *chercher* ou *fuir*.

Ces passions nécessaires à la conservation de l'homme, ont aussi son bonheur pour objet ; elles sont une suite de son organisation première ; elles se montrent avec plus ou moins d'énergie dans les différens individus ; suivant l'âge, le sexe, le tempérament de chacun ; et aussi suivant le climat qu'ils habitent. Le temps les développe, l'habitude les fortifie ; mais la bonne éducation doit les modifier, car elle ne peut les détruire. Ce serait contrarier l'Auteur de la nature, qui veut que l'homme conserve et

rende son existence aussi heureuse que possible : il est donc important qu'il en connaisse les moyens. Ces moyens sont ses propres facultés, son industrie, ses talens, son esprit, son génie ; en un mot, ses actions qui dérivent des passions dont la nature le rend susceptible, et qui donnent plus ou moins d'activité à sa volonté.

Cette volonté modifiée et rectifiée par la bonne éducation, produit les vertus sociales, parce que l'homme finit par sentir qu'il ne peut être heureux sans contribuer au bonheur de ses semblables ; aussi ces vertus consistent dans tout ce qui est vraiment et constamment utile aux humains vivans en société. Tout ce qui nous procure un bonheur véritable est émané de la raison ; tout ce qui trouble notre félicité ou celle des êtres nécessaires à notre bonheur est déraisonnable : celui qui nuit aux autres est un homme vicieux, un méchant ; celui qui se nuit à lui-même est un imprudent ou un fou.

Instituteurs, pour former des citoyens raisonnables, vertueux, industrieux, spirituels et courageux; en un mot, utiles à leur patrie et à leur concitoyens, il ne suffit pas de les catéchiser et de leur apprendre à bien dire, il faut leur apprendre à bien faire; il faut que leur éducation soit plus en actions qu'en paroles; qu'elle soit l'apprentissage de la vie; que les loix se gravent au fond de leur cœur; que les mœuss en soient toujours la fidèle expression.

Faites donc en sorte, que l'humanité sensible de vos élèves s'intéresse au sort de leurs semblables; que leur cœur s'attendrisse sur les infortunes des autres; que les mains des fortunés s'ouvrent pour secourir les malheureux que le sort accable; qu'ils pensent qu'un jour ils pourront être accablés de même, car tout est vicissitude dans ce monde; qu'ils reconnaissent que tout infortuné a droit à leurs bienfaits; qu'ils doivent essuyer les pleurs de l'innocence opprimée; qu'ils doivent recueillir les larmes de la

vertu dans la détresse, et protéger cette vertu malheureuse : faites en sorte que le feu bienfaisant de la sincère amitié et de la reconnaissance, échauffe pour toujours leur ame.

Instituteurs, gardez-vous bien de leur inspirer dans l'adolescence des craintes mal fondées de la mort (*a*) ; n'occupez pas leur esprit d'un avenir inutile à connaître alors, et qui n'a rien de commun avec leur bonheur du moment ; ne vous occupez du sort à venir que pour les rendre utiles à ceux avec quiils doivent vivre : persuadez-leur bien que pour être heureux dans la société, il faut contribuer à son bonheur ; et que procurer le bonheur à l'espèce humaine, c'est avoir de la vertu.

(*a*) Les Indiens connaissaient merveilleusement l'art de l'éducation morale ; la crainte de la *mort* n'avait plus de prise sur les ames que cette éducation avait formées ; il semble que les philosophes Indiens ont eu seuls le secret de faire de vrais citoyens, en fondant, pour ainsi dire, toutes les passions de leurs élèves dans celles nécessaires à leur Gouvernement : ce que firent jadis nos DAMES avec les héros de la chevalerie.

Helvétius a dit : « celui-là est vertueux, qui fait le bien de ses concitoyens. »

Le grand art de l'instituteur est d'avoir l'air d'amuser en instruisant ; cette méthode réussit toujours mieux que celle qui, compagne du pédantisme, inspire la crainte continuelle ; la preuve en est acquise par les récréations physiques qui n'ont pas l'air de leçons quand elles sont données chez les particuliers, et qui, dans un collége ou un prytanée, sont souvent ennuyeuses.

Instituteurs, faites de votre mieux pour ne pas laisser dans une crainte continuelle des enfans déja si malheureux ; car vous devez savoir que la crainte fait éprouver une sensation que l'on définit par un serrement de cœur, un mal-aise qui affecte le moral comme le physique ; c'est une contraction spasmodique au *diaphragme*, au *plexus solaire*, très-nuisible à la santé des hommes faits ; à plus forte raison à celle des enfans.

Son effet est de ralentir le cours des fluides, et spécialement celui des esprits vitaux, des fluides nerveux ; cet état continué long-temps peut amener la bêtise, la stupidité : voilà l'origine du mal moral ; il suspend les digestions, il ralentit la distribution des sucs nutritifs ; la qualité de ces sucs s'altèrent, et la constitution du tempérament se détériore : voilà l'origine du mal physique.

Aucun de nous ne fait aujourd'hui difficulté de croire que les tempéramens peuvent être altérés, modifiés et même changés; chacun peut se faire un tempérament nouveau. Un homme sanguin peut changer son tempérament trop vif et trop actif, en un phlegmatique ; l'inverse peut avoir lieu, le phlegmatique peut se donner du ressort et de l'activité par le moyen des alimens, des boissons et d'un grand exercice.

N'espérez pas parvenir à une bonne éducation physique, sans joindre l'*hygiène* à la *gymnastie* (*a*) ; ce sont deux

(*a*) L'hygiène est la partie de la médecine qui pres-

sciences qui doivent marcher de pair dans un prytanée, dans une maison d'éducation; car l'éducation seule en perfectionnant les individus, ne peut détruire les traits dominans que la nature a imprimés à leur caractère et à leur ame. Quand ils viennent du tempérament et de la constitution première, l'éducation ne fait que les contenir pour un temps, que les masquer; souvent ils se montrent après, avec d'autant plus d'énergie et de violence, qu'ils ont été plus longtemps retenus et comprimés : l'hygiène jointe à la gymnastie, peut les modifier.

Vous ne détruirez pas, par exemple, le germe de la colère lorsqu'il vient du tempérament sanguin trop actif, trop irritant; si vous ne renouvellez pas

---

crit des régles pour la conservation de la santé; elle a pour objet trois choses :

1°. La continuité de cette santé;

2°. L'attention à en prévenir le dérangement, conséquemment à éviter les maladies;

3°. Le soin de conduire à une longue vie, sans infirmités.

la qualité du sang de ces jeunes gens ; si vous ne diminuez pas la roideur naturelle de leurs fibres et de leurs nerfs, par des saignées légères, mais fréquentes, par des boissons mucilagineuses, pour tempérer l'acrimonie de leurs fluides et l'irritabilité de leurs fibres.

Vous ne guérirez pas la timidité, la poltronerie de celui qui est faible, pusillanime, si vous ne lui faites pas faire usage des stimulans, des ferrugineux et des amères, avec beaucoup plus d'exercice qu'aux autres ; non-seulement pour broyer, diviser, et animaliser les sucs que vous lui procurerez par ce régime ; mais encore pour dissiper la trop grande sérosité de ses fluides.

Si on mettait trop de précipitation à opérer ces changemens, il surviendrait un grand désordre dans l'économie animale ; il faut donc dans ces cas suivre les préceptes *du père de la médecine*, et imiter autant que l'on peut la marche de la nature, qui ne fait rien par bonds et par sauts. Si, par exemple, on se pres-

sait trop de détruire les symptômes de la puberté, on produirait la langueur dans toutes les fonctions naturelles des jeunes gens; on occasionnerait presque la stagnation des humeurs; et delà naîtrait l'imbécillité. Il faut se borner à retarder cette fonction, cette opération de la nature, par un régime doux et beaucoup d'exercice, si on ne veut pas courir les hasards de grands accidens : il faut en tout ceci se diriger d'après les conseils d'un médecin prudent; mais persuadez-vous bien que l'hygiène doit contribuer à la bonne éducation.

Il est reconnu que le principe igné, que l'électricité naturelle, est ce qui donne le plus de vie, le plus de rapidité aux fluides en général, et le plus d'activité aux sucs nerveux, en augmentant l'oscillation des solides qui les contient : c'est de toutes ces causes que nous voyons résulter le plus ou le moins de *sensibilité*, de *vivacité d'imagination*, *d'esprit* et de *génie*, de *grandes passions*, et de *grandes actions morales*, comme *physiques*.

C'est ce feu répandu en doses différentes chez les humains, qui constitue les différens tempéramens ; leur donne les facultés intellectuelles et la brillante imagination. Ce feu si subtil et si mobile se dissipe avec facilité, et demande à être remplacé souvent, ce qui s'effectue par les alimens qui le contiennent. C'est ce feu contenu dans le vin, dans les liqueurs fortes, qui donne aux hommes les plus engourdis cette grande vivacité momentanée, quand ces liqueurs ne sont pas prises à trop fortes doses ; c'est de la connaissance de ces effets, qu'un général qui se décide à livrer le combat, fait distribuer l'eau-de-vie à ses soldats ; c'est-elle qui fait que le lâche se bat avec le même courage, que le plus brave par caractère : après les alimens que nous prenons, c'est le climat que nous habitons, ce sont nos habitudes et notre manière de nous comporter qui changent ou modifient, à la longue, notre tempérament primitif.

CHAPITRE XIII.

De l'Adolescence.

L'ADOLESCENCE est l'âge où le jeune homme commence à entendre raison, et où il faut lui faire connaître le but de ce qu'on lui apprend, et de la conduite qu'on lui fait tenir.

C'est le moment où je voudrais qu'on fît connaître aux deux sexes, mais spécialement aux garçons, *que l'homme est composé de deux substances, que nous pouvons définir par les dénominations d'animale* et *spirituelle*, ou *d'humaine* et *divine;* que ces deux substances sont continuellement en opposition entr'elles; que ce que l'une veut, l'autre le défend; en un mot, ce que VOLTAIRE a si bien défini dans son conte moral du *blanc* et du *noir*, ou d'ÉBÈNE et TOPAZE, dont il faut faire connaître la majeure partie seulement aux jeunes gens, pour delà prendre

occasion de leur dire et leur inculquer, que ce que VOLTAIRE appelle le bon génie, est la raison, la partie spirituelle ou divine de l'homme; et que ce qu'il appelle le mauvais génie, n'est autre chose que la partie animale ou les passions.

Il faut leur donner la manière de reconnaître le bon d'avec le mauvais génie, en leur assurant que le mauvais génie est toujours celui qui parle le plus haut, le plus souvent, celui qui tourmente le plus pour qu'on exécute sa volonté; et que pour se bien gouverner en pareil cas, il ne faut rien faire sans réflexion, sans examen, et souvent sans consulter ceux qui ont le plus d'expérience.

Il faut habituer le jeune homme à considérer à quoi le mènera l'exécution de son projet et l'accomplissement de son desir; s'il ne peut rien reconnaître de bien positif, de bien réel, de bien utile, il faut qu'il consulte son père, son instituteur, pour savoir s'il peut se livrer à

ce projet, à cette envie, sans courir le risque de faire une faute.

Faites-lui bien sentir, que s'il ne peut, ou n'ose communiquer ce projet, cette envie, ce desir à ses supérieurs; c'est une preuve certaine qui doit le convaincre que cette idée, cette suggestion vient du mauvais génie, qui, tout en le sollicitant de faire ce qu'il lui inspire, lui défend de le communiquer aux gens raisonnables, dans la crainte qu'on ne lui fasse connaître le faux et le mauvais de cette suggestion, et qu'on ne s'oppose à son exécution ; parce que ce mauvais génie est un ange rebelle, qui s'étant perdu, voudrait entraîner l'homme dans sa perte ; delà vous prendrez occasion de lui faire connaître le Paradis perdu de MILTON.

Voilà comme vous l'empêcherez de tomber dans le piége que lui tend sans cesse le mauvais génie (*a*). Dites bien à

(*a*) La majeure partie de ce petit conte, aussi moral que ceux de MARMONTEL, doit en précéder la con-

vos jeunes gens, que l'homme le plus vertueux, n'est pas toujours celui qui a le moins de passions; mais au contraire, celui qui en en ayant le plus, sait le mieux leur résister et les maîtriser; celui qui sait le mieux dévoiler le mauvais génie pour éviter ses piéges; et que c'est en cela que consiste la perfection humaine à laquelle ils doivent aspirer.

C'est dans l'adolescence que certaines passions s'éveillent, et que la nature commence à agir fortement sur eux; c'est alors qu'ils prennent goût ou dégoût pour l'étude, suivant la nature des choses qu'on leur enseigne; les caractères se développent, les passions et les habitudes qu'ils contractent alors, influent sur la conduite de toute leur vie:

---

naissance; il fournira de quoi catéchiser vos enfans pendant huit ou dix jours; car il ne faut pas les moraliser long-temps de suite, si vous voulez qu'ils écoutent avec plaisir, et qu'ils en profitent.

On trouvera à la fin de cet ouvrage la partie de ce conte qu'il faut inculquer de bonne heure aux adolescens et adolescentes. Le temps leur apprendra assez tôt le reste.

c'est le moment où il faut les amuser en les instruisant, pour leur donner le goût de l'étude et l'application nécessaire.

Il faut aussi leur donner la connaissance de l'histoire générale du globe, de sa division, de ses habitans, de leurs mœurs et usages ; leur rendre familières les langues des peuples voisins avec lesquels ils pourront avoir affaire ; leur donner une idée des sociétés sauvages, du pacte qui a donné lieu à la formation des sociétés policées ; des agrémens et avantages de ces sociétés, sans lesquelles nous serions encore des sauvages ; il faut leur faire connaître les droits que la société où ils vivent a sur eux, et ceux qu'elle leur accorde.

Vous profiterez de la curiosité que toutes ces nouvelles idées exciteront, pour leur donner connaissance des différens gouvernemens, et spécialement de celui sous lequel ils vivent, et à qui ils doivent soumission et respect ; qui les protège à condition qu'ils le protégeront et le défendront à leur tour contre

ses ennemis; vous leur ferez connaître ce que c'est que l'état civil qui constitue le citoyen; vous leur démontrerez sur toutes choses que leurs actions influent sur celles de leurs concitoyens (*a*).

Il faudra leur indiquer les moyens de se concilier la bienveillance de leurs *maîtres*, de leurs *camarades;* leur faire connaître la conséquence de leur haine et les avantages de leur amitié.

On ne saurait trop tôt les exercer à se chérir comme frères, à n'appercevoir, pour ainsi dire, leur existence que par une partie de la leur; à aimer la patrie de ce sentiment profond qui élève l'homme qui en est animé au-dessus des autres hommes; et qui fit produire dans les anciennes républiques, ces actions immortelles qui font aujourd'hui notre admiration : il faut qu'ils ne respirent que

---

(*a*) Après avoir fait connaître à vos enfans l'influence de leur conduite sur celle de leurs semblables, gardez-vous bien de leur donner vous-mêmes de mauvais exemples, et de leur devenir par là un sujet de scandale.

la gloire, la prospérité et la durée de la nation : il faut qu'ils s'habituent à ne vouloir jamais que ce que veut la société, à immoler leur intérêt particulier à l'intérêt général ; à n'exercer leurs talens que par leur utilité et leurs relations avec le bien de la république : il faut leur inspirer l'amour du prochain et la bienfaisance, d'où dérivent la charité et les autres vertus sociales.

En même temps que vous vous occupez du moral, n'oubliez pas tout ce qui peut fortifier le physique : conséquemment ajoutez aux exercices gymnastiques, le manîment des armes que cet âge permet ; formez-les aux évolutions militaires dont ils pourront avoir besoin un jour.

CHAPITRE XIV.

De la formation du Jugement.

Il nous est prouvé par l'expérience et la physiologie, que l'homme est animal avant que d'être homme ; qu'il possède éminemment tous les attributs de l'animalité ; que c'est en cette qualité qu'il a des *sensations*, des *passions*, de la *mémoire ;* mais l'auteur de la nature l'a enrichi d'une *substance divine* qui lui donne cette sublimité de *pensées*, de *réflexions*, de *combinaisons d'idées*, qui forment et décident son jugement ; qui, en un mot, le rendent homme.

L'homme doit se contenter de regarder cette substance comme une émanation de la divinité, et ne pas en chercher la nature, car le Créateur s'en est réservé la connaissance ; il l'a unie au fluide animal et nerveux de l'homme par des liens

également mystérieux, et jusqu'à présent impénétrables à la sagacité humaine.

Cette substance, qui est l'AME, est tellement liée à toute l'animalité qui fait la base de l'homme, qu'elle est ordinairement entraînée par les sensations, par les passions, par la dépravation même du fluide animal; en sorte que toutes les perfections ou imperfections de l'homme ont l'air d'en dépendre : cependant cette substance, par elle-même, est simple, uniforme, invariable et inaltérable; elle est la même dans tous les hommes : *son essence est l'immortalité.*

L'homme n'est pas le corps seul, ni l'ame seule; il est la réunion de l'ame avec le corps; le corps et l'ame sont ce qui constitue l'individualité humaine : sans l'ame l'homme ne serait pas l'homme, mais un animal d'une nature inférieure à l'homme; et sans le corps, l'homme ne serait plus l'homme, mais un être d'une nature supérieure à l'homme.

C'est en vertu de cette union que l'ame reproduit les impressions qu'elle a une

fois ressenties avec les sensations qui en dérivent ; c'est en vertu de cette union que l'ame voit les objets qui se peignent dans le cerveau, tels qu'ils sont au-dehors ; que le cerveau retient ces images et les retrace à l'ame avec autant de fidélité que de promptitude ; l'ame les combine, et delà naissent les connaissances réfléchies : une image excitée en réveille d'autres ; l'éducation et l'étude multiplient ces images, elle en compose des suites plus ou moins grandes, qui sont la base des connaissances humaines.

Plus l'ame travaille sur ses idées, plus elle augmente son activité, ses connaissances ; plus elle développe son aptitude et ses qualités.

Des qualités de l'Ame.

Les qualités de cette substance divine sont la *sensibilité morale*, la *conscience*, l'*imagination*, la *méditation* et le *jugement*; ces qualités résident dans la *substance immatérielle* qui anime le corps humain ; celui-ci donne lieu à l'exer-

cice de ce principe, et l'ame unie au corps en agissant par lui, se développe avec lui; car l'ame d'un adulte n'a pas la même énergie que celle de l'homme viril.

On ne peut nier qu'il y ait une influence réciproque de l'une sur l'autre; l'ame ne sent, ne pense, et ne veut qu'à l'aide des sens; elle reçoit ses impressions par les organes qui lui donnent ses sensations, ses idées et ses desirs : l'ame réagit sur le corps en lui imprimant des mouvemens analogues et conséquens aux sensations qu'il vient de lui donner.

Chaque sens procure à l'ame des sensations différentes, parce que chaque sens a une organisation particulière, qui n'a de rapport qu'avec les êtres capables de les affecter : chaque sens procure à l'ame des sensations essentiellement différentes par la variété de leur organisation, par la nature de leurs fibres sensitives et intellectuelles, *s'il est possible de s'exprimer ainsi*, et par la nature des objets qui les affectent; car ceux qui affectent

l'ouïe, n'affectent pas toujours la vue; ceux qui affectent l'odorat, n'affectent pas l'ouïe, etc.

De la Sensibilité morale.

L'ame, qui est la protectrice du corps, qui veille à sa conservation, est affectée agréablement ou désagréablement par tout ce qui arrive au corps; il n'y a pas de sensation indifférente pour elle; l'ame veut tout ce qui est agréable au corps, et répugne à tout ce qui lui est désagréable.

L'ame a des sensations, elle les reçoit par les nerfs; elle a des idées, elle les acquiert par les sens; car une sensation n'est pas une idée, mais un acte qui y donne lieu, qui la produit; l'ame a des volontés, des déterminations; elle les prend d'après ses sensations, ses perceptions et son intelligence: les nerfs sont donc des faisceaux composés de différentes sortes de fibres, dont les unes sont sensitives et les autres intellectuelles, c'est-à-dire, capables de décider le juge-

ment par le mouvement qu'elle donne au fluide spiritueux, après que la fibre sensitive a produit la perception de l'objet qui a frappé le sens.

Voici comme je conçois la chose; un objet agit sur un sens, la commotion en est portée à la fibre sensitive dans le cerveau, et l'ame à la sensation de cet objet : voilà le mécanisme par lequel la fibre intellectuelle donne à l'ame l'idée de l'objet.

Il est donc de l'essence de notre ame d'aimer et d'affectionner toutes les actions utiles à l'humanité, puisque sa nature la porte, sans aucune réflexion, à se complaire dans tout ce qui est avantageux à l'homme : ce sentiment seul rend le vice haïssable par tout où l'ame l'apperçoit, même lorsqu'il nous est le plus avantageux; comme il nous fait approuver, aimer et estimer la vertu par-tout où nous la trouvons; fût-ce même chez notre plus grand ennemi.

La sensibilité de l'ame d'où découle une partie de nos qualités morales, existe

dans une mobilité du fluide nerveux qui porte le trouble, la tristesse, la joie ou le plaisir dans l'ame, suivant l'objet et le spectacle qui l'affecte et qui donne la commotion au genre nerveux.

De la Conscience.

Le souverain Législateur a mis en nous un sentiment plus prompt et plus vif que le jugement et qui ne nous trompe jamais : ce sentiment intérieur qui nous dit ce qui est bien, ce qui est mal, et que nous appelons *conscience*, est un genre d'instinct, qui nous donne le goût pour le bien et nous fait détester ce qui est mal; qui nous pénètre d'amour pour un être bienfaisant, comme de haine et d'indignation pour un méchant ou ingrat.

Chacune de nos actions porte avec elle sa moralité ou son immoralité qui affecte l'ame ; un sentiment naturel de bienfaisance nous fait éprouver du plaisir à voir faire, comme à faire le bien ; et de la répugnance et de la douleur à voir faire le mal et à voir souffrir un individu ;

à plus forte raison notre semblable, un autre nous-même; car l'homme est naturellement l'ami de l'homme; il n'y a que l'*intérêt* qui le rende ennemi : sans ce maudit intérêt, les hommes vivraient dans une très-grande union : mais ce *tien* et le *mien* éloignent des hommes dont les caractères sympathiseraient merveilleusement, et nous tiennent dans une guerre, ou au moins dans une méfiance générale, malgré notre propension à fraterniser.

Notre instinct nous porte naturellement à approuver tout ce qui est utile à l'humanité, et à blâmer tout ce qui lui est nuisible; conséquemment ce sont les impressions différentes que font sur notre ame, les actions et les qualités humaines, qui décident de leur moralité ou immoralité; le plaisir qu'elles y excitent, leur donne le caractère de vertu, et le déplaisir ou la peine dont elles l'affectent, leur impriment la tache du défaut ou du vice.

Quand nous écoutons ce sentiment

naturel, cet instinct ; nous connaissons le juste et l'injuste avant même que la réflexion vienne à notre secours ; à plus forte raison quand nous apportons cette réflexion et la méditation nécessaires, qui nous confirment la bonté de notre premier sentiment.

Les enfans qui n'ont point encore de raison sentent, dans beaucoup de circonstances, qu'ils font mal, puisqu'ils se cachent pour beaucoup d'actions ; c'est la voix d'un sentiment inné, d'un sentiment intérieur qui les avertit ; ils sont mus secrètement par ce principe, qui nous fait discerner (presque à notre insu, ou du moins sans la participation de notre jugement) le bien d'avec le mal : nous ne pouvons doûter que la règle de nos actions ne soit en nous ; que nous n'ayons un sens intime qui nous dit, cela est bon, ceci est mauvais ; sa voix se fait entendre, et quiconque l'écoute la comprend : elle est la mesure de la justice.

Il ne faut pas aller à l'école pour apprendre ces vérités, elles ne sont pas une

science; ce sont des mouvemens naturels, ils sont dans nous, ils viennent de notre ame.

De l'Imagination.

L'imagination consiste dans la faculté que nous avons de modifier agréablement ou désagréablement les objets, les tableaux qui ont déja affecté notre cerveau, et de pouvoir en composer d'autres; notre imagination est malade, perfide et malfaisante, lorsqu'elle ne produit que des tableaux affligeans; mais lorsqu'elle nous produit des fictions agréables, elle devient notre amie et notre bienfaitrice.

Ceux qui sont privés d'imagination, sont des tempéramens phlegmatiques qu'il faut changer; l'électricité naturelle est chez eux en trop petite quantité, car c'est elle qui est le principe de notre activité morale, comme physique; c'est elle qui donne l'énergie à nos sentimens; c'est elle, en un mot, qui modifie le fluide nerveux, et qui vivifie toutes nos qualités intellectuelles.

De la Méditation.

La méditation, qui est la faculté d'analyser les produits de notre imagination, d'en reconnaître ce qui peut en être bon ou mauvais, est un excellent correctif des premières études et le meilleur moyen de perfectionner l'éducation : elle réforme ce qu'il y a de défectueux dans nos idées, elle leur donne une nouvelle forme et un nouvel arrangement, en les comparant avec d'autres : l'imagination et la méditation sont deux facultés de l'ame, qui conduisent à une troisième, qui est le jugement.

Du Jugement.

L'intelligence d'une partie des jeunes gens se développe ordinairement assez pendant l'adolescence pour penser à former leur jugement sur la fin de cette période de la vie. Pour y parvenir, il faut commencer par les faire raisonner sur ce qui les intéresse le plus ; leur donner les connaissances mathématiques, qui leur

apprendront à régler leur imagination ; car le jugement ne peut se régler que lorsque l'imagination est disposée de manière à remplir ses fonctions avec précision, ce à quoi on parvient par l'application aux mathématiques.

A chaque instant de la vie, l'homme fait des expériences ; chaque sensation qu'il éprouve est un fait qui consigne une idée dans son cerveau, que sa mémoire lui rappelle avec plus ou moins de fidélité et d'exactitude ; ces faits, ces idées se lient et forment une suite dans son cerveau, qui constitue la science. L'erreur consiste dans une association d'idées fausses, par lesquelles nous attribuons à certains objets des qualités qu'ils n'ont pas : les erreurs sur certains objets peuvent se rectifier par les mathématiques ; celles sur certains autres se rectifient par la physique ou la chimie, etc.

Nous savons par le secours de l'expérience, que des causes semblables produisent des effets semblables ou ana-

logues ; la mémoire en nous rappelant des effets que nous avons éprouvés, nous met à même de juger de ceux que nous pouvons attendre, soit des mêmes causes, soit de causes analogues avec celles qui ont agi sur nous: voilà comme se forme le jugement.

De la Mémoire.

La faculté de nous rappeler nos expériences, et ce que nous savons, constitue la mémoire ; celle de pressentir les effets d'une cause, constitue et la raison et le jugement : notre nature et notre tempérament peuvent nous tromper ; mais l'expérience et la réflexion doivent nous ramener à la vérité ; d'où l'on voit que la raison exige une imagination réglée.

Il est peu d'hommes en état de faire des expériences vraies ; tous apportent en naissant des organes susceptibles de les faire ; mais soit par vice d'organisation première, soit par les causes qui

les ont modifiés, leurs expériences sont fréquemment fausses, leurs idées sont confuses, mal associées; delà, leurs jugemens sont erronés, faute de connaissances suffisantes dans les mathématiques; ce n'est que par une étude sérieuse et suivie de cette science, que les jeunes gens parviendront à régler leur jugement : alors on pourra espérer d'eux la passion des choses utiles.

CHAPITRE XV.

De la Puberté.

LA puberté est la période de la vie où le jeune homme arrive au complément de son physique, où la nature lui fait entrevoir l'aurore d'une nouvelle existence, et dont elle lui fait pressentir toutes les délices.

Le moral, comme le physique, éprouvent alors un grand changement; heu-

reux le jeune homme qui, à cette époque, est bien dirigé ! il tirera de cet état tous les avantages pour lesquels la nature l'a créé ; *mais malheureux, trois fois malheureux !* celui qui est sans guide à cet âge, ou qui méprise les avis de l'homme sage, pour n'écouter que ses passions.

Le passage de l'adolescence à la puberté, est très-sensible, quoiqu'il se fasse lentement ; le jeune homme sent croître peu-à-peu et se multiplier en lui les principes de la vie ; il éprouve des sensations nouvelles. C'est le moment où il faut lui meubler la tête par des lectures choisies qui lui donneront le germe de la grandeur d'ame et de la perfection ; il serait très-dangereux de l'abandonner à l'activité d'un tempérament fougueux et d'une imagination brûlante, qui extravague quelquefois, et qui se promène presque sans cesse sur les images séduisantes de la volupté : c'est alors qu'il faut remplir son ame affamée, pour ainsi dire, d'amour et de tendresse, par des

sentimens et des actions généreuses.

C'est alors qu'il faut l'exalter par la méditation des grands modèles en tout genre, l'enflammer d'une émulation sublime ; il faut profiter de la présomption de cet âge, pour lui faire suivre quelque grand modèle dans le genre où son goût s'annoncera.

Après lui avoir fait connaître ses devoirs physiques et moraux, il faut l'intéresser à leur exacte observation, par le bien même qui doit lui en revenir, lui éviter le chagrin et le dégoût ; il faut saisir toutes les occasions et les circonstances de causer avec lui et de l'instruire, sans en avoir l'air ; il faut exciter son amour-propre par des éloges bien ménagés : faites-lui connaître Zénon, Pythagore, Aristote, Théophraste, Sénèque, ou quelques autres guides des sciences et des mœurs.

Ces grands hommes lui montreront la route de l'immortalité ; montrez-la lui d'abord comme une récompense des travaux qu'il entreprendra pour la patrie ;

montrez-la sur-tout à ces esprits ardens, enthousiasmés, qui, peu contens d'exciter l'admiration de leurs contemporains, voudront encore mériter les suffrages des races futures.

Il est certainement une immortalité à laquelle le génie, les talens et les vertus sociales doivent prétendre; c'est une noble passion de la nature humaine; elle élève l'ame : une bonne éducation doit la favoriser et la soutenir.

Propageons donc le plus qu'il nous sera possible, un sentiment, une passion, dont il ne peut résulter que de grands avantages pour la société; n'écoutons pas les indifférens qui veulent que nous abandonnions ce grand ressort de nos ames; ne nous laissons pas séduire par les sarcasmes de ces voluptueux qui méprisent une immortalité vers laquelle ils n'ont pas le courage de s'élever.

Le desir de plaire à la postérité est un mobile respectable, lorsqu'il fait entreprendre des choses dont l'utilité rejaillit sur les contemporains, et peut

le faire sur les générations suivantes.

Ne traitons donc pas d'orgueil l'enthousiasme de ces génies entreprenans qui ont desiré nos suffrages en écrivant pour nous, et qui nous ont enrichis de leurs découvertes (*a*); rendons-leur les hommages qu'ils ont espérés de nous, lorsque leurs contemporains ignorans, jaloux et injustes, les leur ont refusés : payons à leur cendre un tribut de reconnaissance pour les plaisirs qu'ils nous pro-

---

(*a*) HELVÉTIUS dit : « Les desirs sont nécessaires à l'homme pour le rendre heureux ; il lui faut des desirs qui l'occupent, mais dont son travail ou ses talens puisse lui procurer les objets. Entre les desirs de cette espèce, le plus propre à l'arracher à l'ennui, et le plus utile à la société, est le desir bien entendu de la gloire : l'amour de la gloire *élève l'homme au-dessus de lui-même ;* elle étend les facultés de son ame et de son esprit. »

Il me semble qu'HELVÉTIUS eût dû dire, que l'amour de la gloire bien entendu élève l'homme qui en est épris, *bien au-dessus des autres hommes*, et non pas au-dessus de lui-même, comme il le dit ; car enfin il n'y a rien de surnaturel dans ce qu'il fait opérer : cet amour de la gloire ne fait que développer les facultés morales de l'homme, et le mettre dans toute la valeur et la perfection dont il est susceptible.

curent, et pour les peines qu'ils nous évitent.

L'homme de génie se plaît à croire qu'il aura encore du pouvoir, qu'il sera pour quelque chose dans l'avenir après son existence; il prend part idéalement aux discours, aux projets et aux actions des races futures : il serait très-malheureux s'il se croyait entièrement oublié.

L'idée d'être, après sa mort, enseveli dans un oubli total, de n'avoir plus rien de commun avec les êtres de notre espèce, de perdre toute possibilité de les influencer, est une pensée affligeante pour beaucoup d'hommes; spécialement pour ceux qui ont une imagination vive et ardente.

Le desir de l'immortalité, ou de vivre dans la mémoire des nations, fut toujours la passion des grandes ames; elle fut l'aimant, le mobile des grandes actions. Les *héros*, les *philosophes*, les *hommes de génie* et les *hommes à talens*, ont vu la postérité dans toutes leurs entreprises, et se sont flattés de

l'espoir d'agir sur les ames des hommes qui leur succéderaient, même après des siècles.

Nous ne pouvons douter de cette intention chez la plupart des auteurs, par les divers ouvrages posthumes, et par ceux entrepris dans un âge si avancé; que souvent les auteurs, en les entreprenant, ont craint de n'avoir pas le temps de les finir.

Nous sommes bien convaincus de cette intention, quand nous lisons dans les caractères de THÉOPHRASTE (*a*), ce

---

(*a*) THÉOPHRASTE, né à *Erèse*, ville de *Lesbos*, fils d'un fouleur de cette ville, eut pour premier maître dans son pays, un certain LIEUCIPE, qui était de la même ville que lui : delà il passa à l'école de PLATON, et s'arrêta ensuite à celle d'ARISTOTE, où il se distingua. Ce nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui changea son nom qui était TYRTAME, en celui d'EUPHRASTE, qui signifie qui parle bien; et ce nom ne répondant pas encore assez à la haute estime qu'il avait de la beauté de son génie et de ses expressions, il ajouta l'épithète de *Théo*, et le nomma enfin THÉOPHRASTE, c'est-à-dire, homme dont le langage est divin.

Il mourut âgé de cent sept ans, désespéré de ce que

qu'il dit à son disciple Policlès ; que c'est l'utilité dont cet ouvrage peut être aux races futures, qui le décide à l'entreprendre, quoique âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans. Voici la traduction des paroles de ce philosophe, qui vivait à *Athènes*, il y a plus de deux mille ans.

« J'espère, mon cher Policlès, que cet ouvrage sera utile à ceux qui viendront après nous ; il leur tracera des modèles qu'ils pourront suivre ; il leur apprendra à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce, et dont l'émulation les portera à imiter leur sagesse et leurs vertus. »

Les caractères de Théophraste, écrits l'année de la CXV[e] olimpiade, ou 314 ans avant l'ère chrétienne, comparés à ceux de La Bruyère, son traducteur, né Français, nous prouvent que de tout

---

la nature avait accordé aux cerfs et aux corneilles une vie si longue et si inutile, lorsqu'elle n'avait donné aux hommes qu'une vie très-courte, bien qu'il leur importe si fort de vivre long-temps. Toute la *Grèce* le pleura, et le peuple d'*Athènes* assista à ses funérailles.

temps et en tout pays, l'homme est presque toujours le même, et qu'il marche bien lentement à la perfection.

Moment d'une grande surveillance.

C'est pendant la puberté, sur-tout, qu'il faut bien s'assurer des mœurs des jeunes gens avec qui vous laissez jouer ou promener les vôtres ; car le proverbe qui dit, « *dis moi qui tu fréquentes, je dirai qui tu es* », pour être ancien, n'en est pas moins vrai : après nos parens et nos instituteurs, ce sont ordinairement nos amis qui nous font ce que nous sommes ; ils nous modifient à leur tour, et ce sont eux qui décident de notre conduite.

Malheur aux jeunes gens qui auront pour amis des libertins ! ils le deviendront infailliblement, quelques bons principes qu'ils aient reçus. Pères et mères, instituteurs, veillez donc bien sérieusement aux liaisons que vos enfans contractent : il faut que les instituteurs ou gouverneurs de plusieurs jeunes gens qui

doivent se réunir, se concertent, pour que l'un d'eux reste continuellement avec ces différens élèves, pendant que les autres vaqueront à leurs affaires ; car c'est l'âge où ils doivent surveiller avec la plus grande exactitude, s'ils ne veulent pas perdre le fruit de tous leurs soins antérieurs.

C'est aussi l'âge d'imprimer dans l'*ame* de cette jeunesse une idée ineffaçable de l'*Être suprême ;* leur raison et leur jugement doivent avoir acquis assez de développement, de connaissance et de maturité, pour comprendre l'existence d'un être parfait qui a créé et qui dirige cet univers. C'est ici le moment de leur faire connaître le *Tout-puissant.*

Pour les y préparer, il faut leur faire faire un cours de *cosmographie ,* les former à la réflexion sur les phénomènes de cet univers, en conversant souvent avec eux, et leur laissant la permission de vous interroger, de vous communiquer leurs observations, leurs réflexions ; il

faut, comme par hasard, faire rencontrer sous leurs mains, sous leurs yeux, au moins de temps à autre, une des merveilles de la nature; leur faire contempler une ruche; leur expliquer la naissance et la formation d'un fruit, leur en développer les particularités les plus à leur portée; leur faire desirer d'en connaître le reste: leur donner de la curiosité pour l'Auteur de la nature, leur inspirer un ardent desir de le connaître, et leur promettre cette satisfaction et ce bonheur pour le moment où ils s'en seront rendus dignes, par l'amélioration de leur conduite, par leur raison, l'application à leurs devoirs et quelques bonnes actions; il faut échauffer leur imagination pour l'Être des Êtres, le montrer d'abord par ses attributs de bonté envers ses créatures; conséquemment vous le leur rendrez aimable, et vous ferez naître dans le cœur de ces jeunes gens, au moins, le même amour pour l'Être suprême, que celui qu'ils sentent pour leurs parens chéris.

Il ne faut jamais leur parler de *Dieu* qu'avec une joie mêlée de respect ; ainsi disposés, vous les conduirez à un observatoire ; vous leur ferez voir dans le *télescope*, les étoiles, les différentes planètes ; vous leur ferez contempler tous ces grands corps parcourant avec ordre l'espace des cieux, où leurs yeux et leur imagination se perdront ; et pendant ce temps, il faudra leur faire entendre un *harmonica* caché.

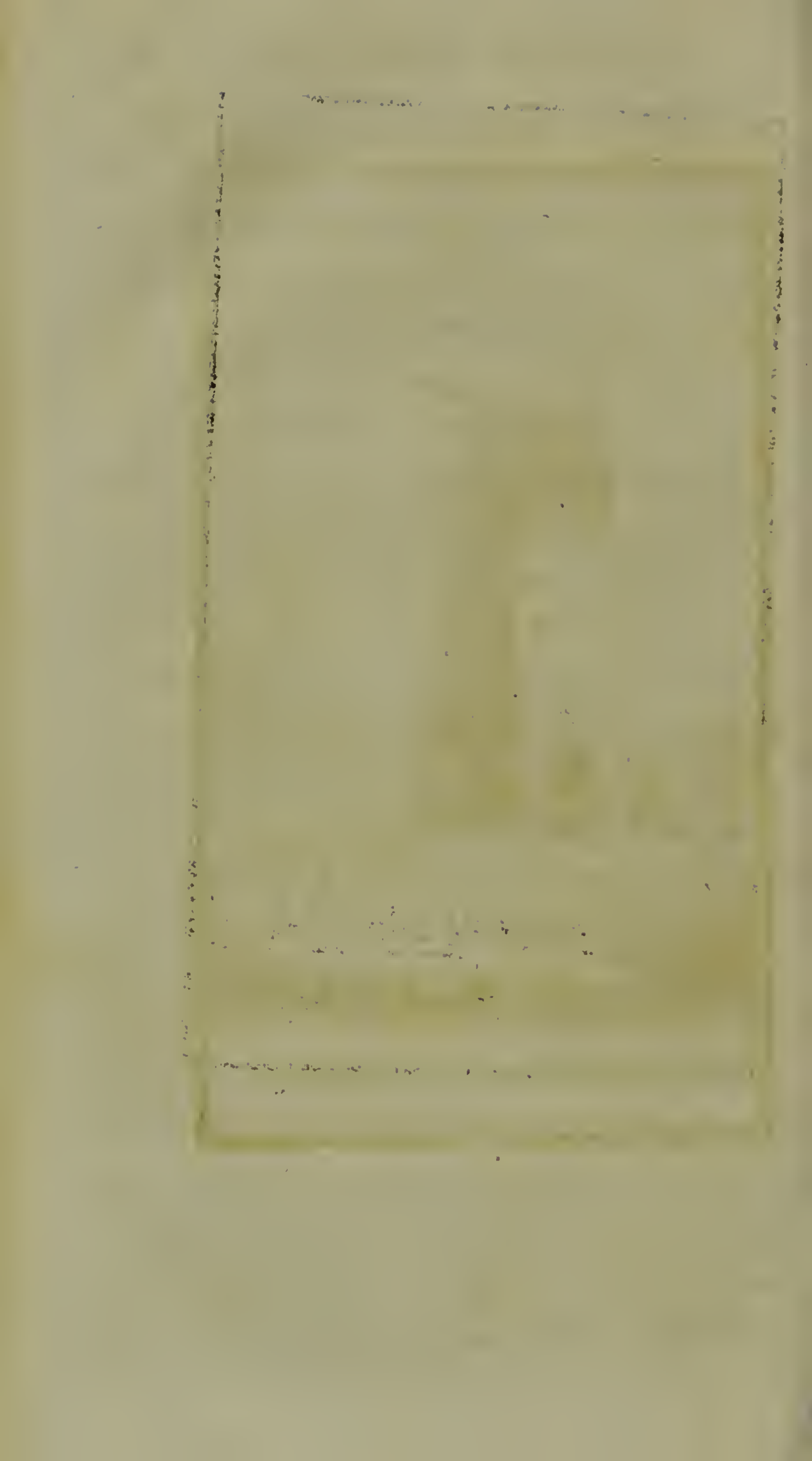
C'est là, où le cœur palpitant de surprise et d'admiration, qu'ils prendront une connaissance solide de la toute-puissance du Créateur ; et qu'en contemplant tous ces prodiges, ils ne pourront s'empêcher, en élevant leurs ames jusqu'à cet *Être suprême*, de dire, *enarrant potentiam Dei*; de le reconnaître pour le seul et unique maître de ce vaste univers, et de lui rendre de sincères actions de graces de les avoir créés.

Ces jeunes gens étonnés, et l'ame émue de ce magnifique spectacle, en conserveront long-temps l'image avec le respect

4e. Plan.



Dieu tout puissant, que tu es Magnifique !



et la vénération dus à son auteur ; leurs idées s'aggrandiront : alors ils concevront facilement, que puisque l'univers existe, *la cause qui l'a produit est puissante ;* que l'univers étant un système de rapports entre toutes ses différentes branches, *la cause qui les a unies, qui les a rendues dépendantes les unes des autres, et qui en entretient l'harmonie, est intelligente ;* que l'univers renfermant des êtres heureux, *celui qui les a créés est bienfaisant :* ils concluront que cet être qui existe nécessairement par lui-même, puisqu'il est increé, a toute la *puissance*, toute l'*intelligence* et toute la *bonté* possible, et qu'il est le seul être absolument *parfait*.

Je ne doute pas que ces jeunes gens, l'esprit plein de la *Divinité*, ne prennent le desir et la résolution de mériter un jour de pouvoir contempler de près l'auteur de ces merveilles : c'est alors qu'il faudra *les entretenir de l'immortalité de l'ame*, leur faire connaître que cette substance qui régit et gouverne

l'homme vertueux, est une émanation de la Divinité, qui doit un jour retourner dans le sein de l'Immortel; qu'elle ne peut y retourner à la fin de son voyage ici-bas, qu'après une vie pure, non-seulement exempte de crimes; mais remplie par de belles actions; et qu'après qu'ils auront été utiles à leurs semblables. Vous leur ferez sentir l'avantage de croire en Dieu, et dans une vie future, par l'espérance du bonheur qui y attend l'homme vertueux; espérance que ne peuvent avoir les *athées*.

Vous leur ferez aussi comprendre que ce n'est pas seulement comme chrétiens qu'ils sont tenus de remplir les devoirs que la morale leur prescrit; mais que c'est comme hommes, comme enfans du même Dieu, comme créatures sensibles vivant en société, s'ils veulent se conserver une existence heureuse: que la morale et leurs intérêts bien entendus, prouvent que le vice est la source de tous les maux; tandis que la vertu est le chemin du bonheur: vous

les habituerez enfin à substituer des actions d'hommes et de citoyens aux raisonnemens des écoles et des sophistes : c'est ainsi que l'éducation formera de bons citoyens à l'Etat.

Le Gouvernement, dépositaire du pouvoir suprême, des récompenses comme des châtimens; distinguera ceux qui auront profité de leur éducation, il les récompensera ; car vouloir former de bons citoyens sans récompenses, c'est vouloir former de bons écoliers sans punir les paresseux, et récompenser les diligens ; ce qu'HELVÉTIUS regarde comme folie. Il dit encore : « Dans tout Gouvernement bien constitué, le principe le plus fécond en vertus est l'exactitude à punir les actions nuisibles à la société, et à récompenser celles qui lui sont utiles. »

Vous ajouterez aux exercices ordinaires de vos jeunes gens, celui de la natation, du jeu de paume et de l'es-

crime ; ne pensez à l'équitation que quand ils auront la vertu de résister aux impulsions qu'elle procure, sans quoi ils s'épuiseront.

C'est aussi à cet âge qu'il faut commencer l'éducation politique.

TROISIÈME PARTIE.

De l'Education morale et politique.

AVANT-PROPOS.

La bonne éducation doit resserrer les liens de la société et de l'humanité ; elle ne doit pas être seulement l'étude des sciences et des talens, qui ne doivent être considérés que comme moyens de perfectionner les facultés intellectuelles, de rendre l'esprit humain capable d'acquérir toutes les connaissances dont l'homme a besoin dans le cours de sa vie ; mais elle doit encore faire éviter et rectifier les défauts généralement répandus dans nos sociétés ; tels que la fausse politesse, qui est une fourberie ; elle doit encore empêcher les jeunes gens de devenir hypocrites, traîtres et corrupteurs.

L'éducation, telle que je la propose, a pour but de rendre la Nation Française, *non-seulement saine et robuste de corps et d'esprit, judicieuse, pénétrée d'amour pour la vertu, pour sa patrie, pour sa gloire et pour ses loix; mais encore de la rendre la* plus loyale, *la plus* agréable *et la plus* sociable *des nations : conséquemment il faut lui apprendre à bien vivre avec les autres peuples; ce que j'appelle éducation politique.*

Qu'est-ce que l'éducation politique?

L'éducation politique est l'art de faire recevoir aux jeunes gens, les opinions, *et contracter les* habitudes, *les* manières d'être *adoptées par les hommes avec lesquels ils doivent vivre : cette éducation ne consiste qu'à leur démontrer la nécessité et les avantages de se comporter de telle ou telle manière, de préférence à telle ou telle autre. Il faut,* 1.° *leur faire connaître les différens caractères de leurs*

concitoyens; 2°. *leur donner une idée des différentes nations, de leurs mœurs et caractères;* 3°. *il faut leur inspirer une extrême prudence et une grande politesse;* deux qualités sociales de première nécessité.

CHAPITRE PREMIER.

De la Connaissance du monde.

L'USAGE du monde est d'une si grande utilité pour se bien gouverner, que LOCKE met cette connaissance au-dessus de la science (*a*) : je suis bien de son avis; car l'homme qui n'est que savant, n'est pas sociable; il est brusque, impoli, intolérant, méprise généralement

(*a*) Tout individu qui n'a ni connaissance du monde, ni vertus sociales, ni politesse, ne sera jamais, en quelque endroit qu'il vive, un homme accompli ni digne d'estime. LOCKE, *de l'Education*, tom. 2.

Le scolastique qui n'a ni la douceur, ni la raison du philosophe, ni l'affabilité du courtisan, n'est qu'un objet ridicule. HELVÉTIUS, *de l'Homme*, tom. 1.

tous ceux qui n'en savent pas autant que lui ; il vit seul et sans amis, concentré dans son cabinet, ne recherchant nullement ses concitoyens : c'est ce que nous appelons un bourru boursoufflé de son savoir.

Vous rendrez donc vos enfans polis, honnêtes, civils et prudens, parce que ces qualités sont nécessaires dans tous les pays, dans tous les états et dans toutes les occasions de la vie, pour être bien reçus et bien vus dans les sociétés : pour y parvenir, vous les habituerez à la bonne compagnie, qui leur fera perdre la rudesse du premier âge, et cette manière trop laconique de répondre par *oui* et par *non*, qu'ils ont contractée entre eux.

C'est à bien faire étudier les hommes, qu'il faut employer une partie de l'âge de la puberté ; car c'est dans cette connaissance que doit consister un jour la sagesse et la prudence de vos enfans.

Ne confondez pas la prudence avec la *finesse ;* l'une ne doit pas être prise pour

l'autre ; car l'une est une vertu estimable, et l'autre est la compagne du vice : quelque fin que l'on soit, on est découvert tôt ou tard, et ensuite craint et détesté.

« On peut être plus fin qu'un autre, dit LA ROCHEFOUCAULT dans ses réflexions morales ; mais pas plus fin que tous les autres : » la *finesse* est compagne du mensonge et de la fourberie ; conséquemment il faut en éloigner les jeunes gens.

De la Prudence.

La prudence est une vertu sociale, qui ne peut s'acquérir qu'à force de temps, d'expérience, de réflexions, et que par le commerce des hommes ; elle exige que, sans mentir, on ne dise pas à tout le monde ce qu'on pense ; qu'on ne communique pas tous ses projets indistinctement à tous ses amis ; que l'on cherche à connaître, à dévoiler l'intention de celui qui nous propose un projet ; que l'on ne dise et ne fasse rien qui puisse blesser l'amour-propre des autres : il faut

disposer les jeunes gens à s'appliquer de bonne heure à cette vertu.

D'après cette nécessité, vous ne donnerez pas un jeune homme pour gouverneur à votre fils ; car si un aveugle en conduit un autre, ils donneront tous deux dans le piége : choisissez un homme mûr, hors du joug des passions, qui ait vécu chez différens peuples, si cela vous est possible : voyez les savans de l'antiquité, ils avaient presque tous voyagé.

Le principal mérite d'un gouverneur, est de donner à son élève des manières polies, douces et affables ; de lui rendre l'esprit et le caractère sociables ; de lui inspirer des principes solides de vertu ; de lui faire contracter de bonnes habitudes, au physique et au moral ; de lui apprendre à connaître les hommes en général, et ceux de chaque état et profession en particulier : ces connaissances lui seront plus nécessaires que le *grec* et le *latin* qu'il apprendra facilement et promptement, quand il en aura le goût

et la volonté (*a*) : il faut cependant qu'il lui donne une connaissance de toutes les sciences, pour que le jeune homme voie un jour à laquelle il donnera tous ses soins et son application.

Soin capital d'un Gouverneur.

Le but principal d'un gouverneur est de mettre son élève en état de devenir savant ; si l'éducation a été bonne, il pourra le devenir un jour ; mais il faut avant tout, qu'il ait le goût, le desir d'acquérir la science : c'est à l'inspirer que le gouverneur doit mettre tous ses soins ; il doit faire naître dans son élève la passion nécessaire à l'acquisition de la science à laquelle la nature paraît l'appeler ;

(*a*) Locke dit qu'il y a une bonne raison pour laquelle il faut avoir soin que la personne chargée de l'éducation des enfans, ait de la politesse et la connaissance du monde ; c'est que vos fils en auront besoin pour exercer les sciences, pour lesquelles les livres leur fourniront assez de lumières quand ils voudront s'y appliquer ; tandis qu'ils ne trouveront aucun livre où ils pourront apprendre à se gouverner dans certaines occasions.

il faut qu'il s'applique à développer en lui et à étendre les facultés intellectuelles nécessaires à l'état pour lequel il aura manifesté des dispositions; parce qu'il vaut mieux en faire un homme profondément instruit dans une seule science, qu'un homme, qui pour en avoir trop étudié, n'en posséderait pas complètement une seule.

L'instituteur sage et prudent ne se laisse pas entraîner par la séduisante universalité des sciences et talens; elle est si rare, qu'il faut la classer parmi les phénomènes : la nature, avare de grands génies, ne produit que de siècle en siècle une de ces têtes si heureusement organisées, que l'on y trouve le germe de tous les talens ; et si elle en produit plusieurs de ce genre, elle a l'air d'être épuisée pour quelque temps, ou de se repentir de sa prodigalité, car elle en passe plusieurs sans production pareille : combien de temps n'attendrons-nous pas, *par exemple*, le successeur de Voltaire!. . .

De la Rhétorique.

La rhétorique, l'art de parler agréablement, qui prescrit les règles de l'éloquence, est une science d'absolue nécessité, et doit être la dernière scolastique ; car la logique qui nous a été enseignée, *comme l'art de discourir*, est l'art d'éluder la vérité, de la noyer dans des torrens de distinctions ; elle est la source de la chicane ; c'est la ruse du discours : elle approche de la finesse dont nous avons parlé il n'y a qu'un moment ; conséquemment il faut la supprimer et s'en tenir à la connaissance du syllogisme ou division du discours ; mais la logique dégagée du jargon de l'école, et réduite à une méthode claire et intelligible, est *l'art de trouver la vérité.*

De la Physique.

La physique est une science à laquelle les jeunes gens doivent s'appliquer ; cette étude tend à connaître la certitude des faits, par le moyen de l'expérience,

et elle apprend à les bien faire; elle rend raison des phénomènes, par l'attraction, le mouvement et la figure des corps.

De la Chimie.

La chimie est l'art de connaître la nature, la structure et la propriété des corps simples et composés; c'est l'art d'en faire l'analyse, de détruire ces corps et de les rétablir dans leur état primitif; d'en démontrer, par conséquent, l'harmonie; d'en découvrir les propriétés: cette science très-agréable et très-intéressante, même pour les gens du monde, doit faire partie de la bonne éducation; elle est plus satisfaisante encore que la physique qui, dans beaucoup de circonstances, nous montre les effets sans nous démontrer les causes: ici nous apprenons les causes avec les effets.

Je suis d'avis que les jeunes gens s'en occupent avec la physique, en prenant connaissance du monde; c'est dans les

cours chez les particuliers, et non dans un collége ; c'est dans les lycées et non dans les prytanées, qu'il faut leur faire connaître ces sciences amusantes et récréatives, parce que c'est dans ces sociétés qu'ils trouveront les premiers exemples de politesse.

De la Politesse.

La politesse et l'urbanité consistent, non-seulement dans la manière de saluer et d'aborder une personne, une compagnie, mais encore dans les égards que l'on a pour tous en général, et chacun en particulier, dans la manière décente avec laquelle on prend la parole et on y parle ; elle consiste encore dans celle d'énoncer son opinion, d'exprimer ses sentimens ; dans la dissimulation des fautes des autres, quand on n'est pas chargé de leur conduite ; car l'affection que nous devons à nos semblables, ne nous permet pas de les choquer ; conséquemment cette science doit s'apprendre non-seulement dans le grand livre du

monde, mais dans la fréquentation des gens bien élevés ; ce n'est que là que le jeune homme peut se perfectionner en ce genre.

Mais il faut lui faire éviter la politesse outrée et déplacée ; celle, par exemple, que l'on prodigue à des hommes que l'on a sujet de mépriser, parce qu'en substituant un jargon aux sentimens qu'on n'éprouve pas, on se forme une malheureuse habitude de tromper avec adresse : c'est une fausseté qu'il faut faire éviter à la jeunesse, en lui apprenant la manière d'être honnête avec cette espèce d'hommes, sans leur rien prodiguer, ni sans les choquer : il doit suffire à ces gens-là qu'on ne soit pas malhonnête avec eux.

De l'Incivilité.

L'incivilité n'est pas un vice, mais l'effet de plusieurs, comme de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse à les remplir, de la distraction, de la stupidité, de la sotte vanité, du mépris des autres

et dela jalousie; elle est haïssable, parce qu'elle est toujours un défaut visible; il faut y faire une grande attention, parce qu'elle prévient contre nous, et qu'elle nous fait souvent des ennemis : il est vrai, cependant, qu'elle offense plus ou moins selon la cause qui l'a produite.

De la Critique.

La critique est un manque de politesse, parce qu'il est bien rare qu'on ne blesse l'amour-propre de ceux que l'on critique, puisqu'elle a pour base et pour but la correction d'un défaut quelconque.

De la Raillerie.

La raillerie, quoique fine et spirituelle, est aussi un manque de politesse; tous les jeunes gens doivent s'en abstenir, même avec leurs camarades; parce que souvent une méprise ou une fausse interprétation, peut laisser dans l'esprit de ceux qu'elle attaque un germe de vengeance, qui entraînerait dans une affaire fâcheuse.

De l'Esprit de contradiction.

L'esprit de contradiction est encore une grande faute contre la politesse ; il ne faut cependant pas avoir l'air d'approuver et croire tout ce qui se dit en société ; car souvent il y a des gens qui, pour sonder les connaissances de ceux avec qui ils conversent, prennent plaisir à avancer des choses erronées ou des faits faux ; mais en général, on est si porté à soupçonner, que toute opposition à l'opinion d'autrui, part d'un esprit de critique ; qu'il ne faut se déclarer contre le sentiment des autres qu'avec une grande modération, beaucoup de circonspection, de la manière la plus douce, en disant même des choses obligeantes.

Il faut apprendre aux jeunes gens, qu'en prenant la parole, ils doivent demander la permission de faire une observation ; alors, avec la modestie qui sied si bien à tout âge, mais spécialement à la jeunesse, et qui loin de diminuer son mérite, l'augmente, et fait

qu'on lui prête une attention marquée ; votre jeune homme déduira ses raisons pour n'être pas de l'avis des autres.

Il établira ses propositions, tâchera de ne rien affirmer dans ses conclusions ; il prouvera par cette conduite, que ce n'est pas le plaisir de critiquer qui le fait discourir, mais seulement le desir et le besoin de s'instruire : qu'il ne manque ni de considération, ni de respect à celui ou à ceux dont il combat les opinions ; il ne perdra pas l'estime de ses auditeurs, quand même il n'aurait pas l'avantage de persuader.

C'est par ces moyens que les jeunes gens gagneront l'amitié des gens sensés et raisonnables, qu'ils apprendront à sentir le prix de l'affection de leurs concitoyens ; qu'ils acquerront le desir et l'ambition de plaire aux autres et à s'estimer eux-mêmes.

De l'Amour-propre.

L'amour-propre bien entendu, bien dirigé, doit être le principe général de

nos affections et de nos actions ; il doit nous faire éviter le mal et faire le bien en cherchant notre bonheur. L'affection qu'il nous inspire pour les autres doit être fondée, ou sur la sympathie des goûts et des caractères, ou sur la reconnaissance ; ou il l'est par l'intérêt, par amour de nous-mêmes.

L'amour-propre, qui ne devrait être que l'amour de soi, bien entendu, et légitime, par conséquent, puisqu'il est ordonné par la morale, qui nous prescrit d'aimer notre prochain comme *nous-mêmes*, est à des degrés si différens chez les différens individus, qu'il est souvent dégénéré en orgueil ; orgueil d'autant plus dangereux à blesser, que c'est une passion facile à irriter ; passion déraisonnable, qui dégrade l'homme qui en est atteint, au lieu de l'élever à la perfection que produit l'amour-propre légitime, ou le *noble orgueil*, qui inspire une confiance raisonnable en son propre mérite, et qui non-seulement éloigne l'homme vertueux de toutes bas-

sesse, mais qui le porte à de belles et grandes actions.

La fréquentation du monde poli et savant influe sur le moral des jeunes gens ; elle jette de profondes racines chez ceux qui ont un peu d'amour-propre. Les conversations des savans qui ont les vertus sociales et toute l'aménité propre à faire goûter le savoir, pénètre l'ame des jeunes gens bien élevés, leur donne le desir d'acquérir de la science pour se rendre aimables comme les modèles qu'ils ont sous les yeux ; ils retournent chez eux avec le projet et le desir d'apprendre : c'est ainsi que l'amour-propre commence et fait de grands hommes, quand il est soutenu, encouragé et dirigé par un homme sage et prudent.

Gouverneurs, profitez de ce germe, développez-le dans vos élèves ; donnez-leur pour aliment une science, un talent utile à la société ; c'est par ce moyen que vous leur ferez faire des progrès, que vous en ferez de grands hommes dans l'état qu'ils embrasseront.

Je crois avoir bien prouvé de quelle conséquence est pour la jeunesse, un gouverneur qui ne soit pas un pédant hérissé de *grec* et de *latin ;* mais un homme qui connaisse le monde par l'habitude et la fréquentation de la bonne compagnie ; puisqu'elle peut influer plus que tout ce qu'il pourra dire sur l'éducation et la conduite des élèves.

Changement dans le moral comme dans le physique.

Les jeunes gens parvenus à la puberté, éprouvent un grand changement dans leur physique et leur moral, par le développement du principe de la vie ; car ce principe de vie, qui n'est autre chose que la sensibilité physique, qui en arrivant à sa perfection, leur donne un sentiment d'amour pour tout ce qui est plaisir et bonheur ; aussi sont-ils livrés plus que jamais à l'amour d'eux-mêmes ; car c'est pour ces deux affections seulement qu'ils s'intéressent alors à la conservation de leur être. C'est le bonheur,

ce sentiment délicieux qui réside dans la portion divine de notre être (et dont le Créateur a départi à chacun de nous une dose plus ou moins grande), qui devient le mobile principal de toutes leurs actions.

Voilà ce qu'un gouverneur ne doit pas oublier, parce qu'il doit tirer de ce principe sa règle de conduite avec son élève : qu'il se persuade bien qu'il n'anéantira jamais ses desirs ; qu'il s'en serve donc pour le conduire à la perfection dont il est susceptible.

Sur la fin de cette période de la vie, les jeunes gens sont animés d'une noble et légitime ambition, celle de prendre un état pour se rendre utiles à la société et mériter son estime et son affection : les uns s'adonnent aux arts agréables, jadis appelés arts libéraux ; d'autres apprennent les arts mécaniques ; plusieurs s'appliquent aux sciences simples ; quelques-uns aux compliquées et abstraites : c'est ainsi que nous voyons le *géomètre*, le *mathématicien*, le *chi-*

miste, le *médecin*, le *jurisconsulte*, l'*artisan* même ; les uns dans leur cabinet, les autres dans les ateliers, chercher, méditer, chacun dans sa sphère, des moyens de perfectionnement ou des découvertes, pour servir utilement la société : en un mot, chacun prend un état, et se décide vraisemblablement d'après son goût et ses facultés intellectuelles.

Pères et mères, point de contrainte, aidez vos enfans de vos conseils, si vous le pouvez ; mais n'oubliez pas que l'état choisi par les dispositions que le jeune homme trouve en lui, lui paraît moins pénible à acquérir : au fait, ces dispositions et le desir allègent beaucoup les difficultés, et lui font faire des progrès qu'il ne ferait pas dans un autre.

Mais ces jeunes gens, tout en s'occupant ainsi, sentent que toutes ces connaissances sont insuffisantes pour le bonheur ; et que toutes les associations d'hommes à hommes, soit qu'elles mènent à la connaisance des arts et des

sciences, soit qu'elles mènent à la fortune, ne satisfont pas tous leurs desirs : ils apprenent que l'Auteur de la nature a rendu les femmes dispensatrices des plaisirs les plus doux de l'humanité ; et ils concluent que pour complèter leur bonheur, il faut qu'ils s'associent et s'unissent à cette créature, que Dieu, *par réflexion,* forma tout exprès pour l'homme.

Les jeunes gens bien dirigés, bien gouvernés pendant la puberté, se perfectionnent en avançant vers l'âge viril ; ils gagnent beaucoup du côté du moral, quand ils ont pour but un établissement honnête et légitime ; ils mettent à profit les exemples des bonnes compagnies qu'ils fréquentent ; ils acquièrent de l'expérience sur la manière d'être et de se comporter dans le monde, choses bien nécessaires à connaître avant le mariage.

Pendant ce temps, la fougue des passions se ralentit, ils apprennent à les maîtriser, pour jouir du calme de l'ame ; jouissance d'autant plus douce et pré-

cieuse, que l'amour des arts et des sciences a plus d'attraits pour eux, et qu'ils les cultivent avec plus d'activité.

Des Voyages.

Si votre jeune homme n'a de goût, ni d'aptitude à aucune science ; s'il n'est pas sensible aux charmes de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle ; faites-le voyager ; faites-lui pratiquer la géographie de son pays, à pied et à petites journées pour bien voir ; qu'il séjourne par tout où il y a des talens et de l'industrie. Arrivé aux bornes de la république, s'il est encore dans l'apathie pour les arts et les sciences ; faites-lui connaître en détail et observer les chantiers des ports de mer : menez-le chez un peuple commerçant.

Du Commerce.

Le commerce qui porte l'union et la fraternité, d'un des pôles à l'autre, qui a poli et civilisé les nations les plus barbares, qui a apprivoisé l'homme par la

communication, qui attire à lui une partie des trésors qui croissent ailleurs, aura peut-être quelque attrait pour lui : rien de plus beau que de voir le charpentier construire une maison mobile, un pilote enchaînant les vents dans ses voiles, conduire cette maison flottante.

C'est par cette superbe et majestueuse invention que les peuples de presque toute la terre, ne font, pour ainsi dire, qu'une seule et même famille, dont les frères s'envoient facilement les productions de leurs climats et industrie respectives, et se communiquent avec leurs richesses, leurs pensées, leurs projets, et jusqu'à leurs vices.

Si vous ne pouvez l'accompagner, le conduire vous-même, faites-le voyager avec un homme sage et prudent; et quand même ce voyage devrait lui être inutile du côté des sciences et des arts ; si votre fortune vous le permet, faites-en la dépense; parce que pendant ce temps, vous aurez modéré ses passions, vous aurez fortifié sa santé, et vous lui aurez

évité les mauvaises connaissances et leurs conséquences.

CHAPITRE II.

De la Virilité.

L'AGE viril est la période de la vie, où le jeune homme ayant dépassé son complément physique, est tourmenté de la surabondance de son être, et pendant laquelle la nature le pousse vivement à la reproduction de lui-même ; conséquemment à l'association de la *belle portion du genre humain*, qui, moralement élevée et physiquement bien choisie, est destinée à jouir et à faire jouir l'homme de la félicité pour laquelle le Créateur l'a mis sur terre : *car la volonté d'un Dieu juste et bon, est que ses enfans jouissent des plaisirs compatibles avec le bien public.*

Tant que l'homme est apte à la génération, la force est un de ses apanages,

parce qu'il en a plus besoin alors qu'en tout autre temps de sa vie : la nature toujours prévoyante et qui s'intéresse sans cesse à la reproduction et conservation des espèces, lui en prodigue tous les moyens pendant un certain nombre d'années ; mais il doit ménager ces moyens, s'il veut vivre longuement et sans infirmité ; car nous croyons que les êtres qui donnent la vie à d'autres, perdent autant de leur vitalité qu'ils en communiquent. Ceci nous paraît prouvé par les animaux qui produisent toute leur génération en une seule fois ; les mâles comme les femelles meurent peu après cette fécondité, pour deux raisons : 1°. parce qu'une perte très-abondante de liqueur séminale, conduit promptement à la destruction et à l'anéantissement de tout ressort : 2°. parce qu'elle empêche la réparation de cette même perte.

Cette période de la vie est ordinairement pour les deux sexes raisonnables, celle de l'abondance du sang, de la

beauté et de la finesse des sens : tout dans la nature favorise le physique de l'amour à cet âge ; et lorsque les deux individus ne se portent à aucun excès, c'est la période où ils vivent le plus sûrement, où la mortalité est plus éloignée d'eux ; mais s'ils en abusent, les infirmités et la vieillesse lui succèdent promptement : il faut donc qu'en obéissant aux décrets du Créateur, aux loix de la nature, l'homme cherche à prolonger cet âge heureux.

Voilà donc cette jeunesse parvenue au moment le plus critique de sa vie : se choisir une femme, une compagne pour le reste de ses jours, est bien la plus sérieuse entreprise que l'homme puisse faire ; mais à laquelle la majorité de nos citadins donne ordinairement le moins d'attention et de réflexion.

Je suis ici plus embarrassé que *Jean-Jacques* ROUSSEAU, qui n'a que son *Emile* à marier ; aussi a-t-il bientôt trouvé la femme qui lui convient ; j'ai à unir et à assembler tous les différens

caractères et les diverses passions ; je voudrais bien, *comme on dit*, ne pas gâter deux ménages : je desire assortir les caractères comme les tempéramens.

CHAPITRE III.

Du Mariage.

Saint-Foix, dans ses *Essais sur Paris*, tom. 2, nous donne une idée des mœurs et usages des *Gaulois*, nos ancêtres, aux mariages desquels les préjugés et l'intérêt n'apportaient alors aucun obstacle ; les jeunes filles choisissaient, dans une assemblée que leurs parens formaient exprès, leurs époux : nos usages sont bien opposés.

Les Rois de la première race ne regardaient ni à la naissance, ni à la fortune, ni à la politique, dans le choix d'une *Reine*, comme on peut le voir par l'anecdote du mariage de Clotaire I.er, qui épousa Ingonde, fille de campagne.

C'était la beauté de la femme qui décidait alors du choix du *Roi*.

Par-tout où il se trouve une place où deux personnes peuvent vivre commodément, il se fait un mariage, dit MONTESQUIEU.

La nature et l'homme, voilà les premières loix du mariage, dit VOLTAIRE.

Je regarde l'attrait naturel que les deux sexes ont l'un pour l'autre, comme un bienfait du Créateur; les délices qui accompagnent et suivent l'union conjugale, dédommagent la femme des incommodités de la gestation, et des peines de la première éducation.

Objets du Mariage.

Le mariage a trois objets; le premier est la propagation de l'espèce humaine; cette propagation réside dans l'instinct et le besoin de donner la vie à d'autres individus; ce besoin est inné chez tous les animaux, car telle est la volonté du Créateur; il ne nous a prêté la vie que pour la transmettre et pour perpétuer

l'espèce humaine : il a attaché le plaisir à satisfaire ce besoin, pour nous engager à seconder son intention.

Le second est le maintien de l'ordre social.

Le troisième est le bonheur et le plaisir des époux ; car l'auteur de la nature veut que l'homme se rende heureux.

Bons effets du Mariage.

Ce plaisir est, sans contredit, une des causes qui entretiennent la santé chez des individus mûrs et formés, lorsqu'il est pris avec modération. Ce léger exercice entretient chez les uns des sécrétions d'absolue nécessité, et provoque chez d'autres la formation de certains fluides spiritueux, qui animent et éveillent l'intelligence : lorsque ce plaisir est pris modérément, non-seulement il entretient la bonne santé, mais il la donne ; il la donne spécialement aux tempéramens mélancoliques et pituiteux, parce qu'il augmente l'oscillation

des vaisseaux, parce qu'il perfectionne quelques sécrétions qui se faisaient mal, et parce qu'il porte dans le sang de ces individus une chaleur douce et vivifiante qui les anime et leur donne de la gaîté.

Je ne puis donner une preuve plus convaincante de mon assertion, qu'en faisant observer ces jeunes filles que l'on marie pendant qu'elles sont pâles, décolorées, tristes et assez languissantes pour exciter la compassion de tous ceux qui les voient. Si elles tombent entre les mains d'hommes sages et modérés, elles n'ont bientôt plus besoin de médecin, à moins que la grossesse ne survienne trop tôt; car les lys et les roses, symptômes de la bonne santé, ne tardent pas à s'emparer de ces physionomies, et d'y étaler leur empire.

Dans les anecdotes de la médecine, on trouve beaucoup d'observations qui prouvent les bons effets du mariage, entre autres deux du docteur LANZONI (*a*).

(*a*) LANZONI (*Joseph*), professeur de médecine à

L'une de ces observations a pour objet la guérison d'accès épileptiques, auxquels une jeune veuve était devenue sujette, et qui recouvra la santé dans les bras d'un second mari; l'autre est la cessation d'une fièvre quarte, rebelle à tous les remèdes de l'art, pendant plusieurs années.

Les plus grands médecins ont toujours regardé la continence portée à l'excès, comme la source de beaucoup de maladies; mais il faut bien distinguer la continence si nécessaire à la jeunesse en général, et à certains individus en particulier, de celle qui, portée à l'excès et au-delà de l'âge prescrit par la nature, pourrait devenir nuisible.

Tissot rapporte qu'un médecin sage et prudent avait observé qu'en *Italie* les soldats non mariés et qui vivaient trop

---

Ferrare, où il naquit en 1663, jouissait d'une grande réputation en médecine, dans toute l'*Italie.* On a imprimé à *Lausane* le recueil de ses ouvrages, en 3 vol. *in*-4°.

sagement, étaient souvent attaqués d'épilepsie (*a*).

Le mariage, comme je viens de le dire, a trois objets; le premier et le plus essentiel est la propagation de l'espèce humaine; mais il ne suffit pas de penser à la reproduction des individus, il faut s'occuper de leur donner une constitution saine et vigoureuse, nécessaire à leur conservation.

C'est aux jeunes gens qu'il faut s'adresser pour cela; car si une femme est faible, peu avancée dans son développement et valétudinaire, et si l'homme s'est épuisé dans sa jeunesse, ils n'imprimeront à leurs enfans qu'une vie faible et languissante; ils ne leur communiqueront que des fibres molles, dont les oscillations lentes dans tout le systême vasculaire, ne produiront qu'une

---

(*a*) Tissot, célèbre médecin de *Lausane*, notre contemporain, nous a laissé, entr'autres ouvrages, l'*Onanisme*, livre précieux par les exemples frappans de l'abus de ses forces, et que l'on pourrait mettre à un certain âge parmi les livres classiques.

circulation également lente; conséquemment de faibles sécrétions du fluide nerveux, encore moins énergiques qu'abondantes; ils ne produiront que des individus de peu de durée, ou qui seront plus à charge qu'utiles à la société.

Autant les plaisirs du mariage sont sains et salutaires lorsqu'ils sont pris avec modération, autant ils sont pernicieux, pris immodérément et inconsidérément; car il y a, pour n'en jamais abuser, des temps et des circonstances préférables à d'autres. Il faut s'en abstenir quand on a l'estomac plein; on ne doit pas en user pendant que la nature opère, chez la femme, le dégorgement périodique de ses vaisseaux utérins, parce que cet acte peut déranger cette évacuation si nécessaire à la santé de la femme tant qu'elle n'est pas grosse.

Hippocrate, le plus ancien des médecins et l'un des plus grands observateurs, a bien décrit les maux produits par l'abus des plaisirs de l'amour, dans son traité de la consomption dorsale: cette maladie

naît de la moëlle de l'épine du dos, chez les jeunes mariés libidineux.

Parmi les auteurs qui ont le mieux écrit sur l'abus des plaisirs de l'amour, on trouve après HIPPOCRATE, CELSE, GALIEN, ÆTIUS, LOMMIUS, HOFFMAN, BOERRHAAVE, VAN-SWIETEN et TISSOT. Il faut faire lire aux jeunes gens une partie de ces auteurs, qui les rendront plus sages que tous les sermons qu'on pourra leur faire.

Jeunes gens qui avez le desir de vous marier, souvenez-vous que votre hymen doit être avantageux à votre patrie, en lui procurant ou des bras vigoureux pour l'exploitation de ses travaux, ou de nouveaux génies pour les diriger et les perfectionner ; pensez que la nature qui élabore en vous les germes de votre postérité, exige que vous vous prépariez à l'accomplissement de ce devoir, par la continence et l'abstinence de ces actes qui, en énervant votre corps, anéantissent vos belles facultés et vous privent des qualités brillantes de l'ame et de

l'esprit : souvenez-vous encore que si vous vous laissez aller aux impulsions trop fréquentes d'un tempérament ardent, ou trop tôt provoqué ; vous ne donnerez à la république que des individus qui, après avoir fait votre malheur, lui seront pour le moins inutiles.

Arétée (*a*) et Tissot ont bien décrit les maux produits par la trop grande perte de liqueur séminale ; les jeunes gens qui donnent dans cet abus acquièrent promptement l'air et les infirmités des vieillards ; ils deviennent pâles, efféminés, paresseux, lâches et stupides ; leurs corps se courbent, leurs jambes refusent le service ; ils ont un dégoût général pour tout ; ils sont inhabiles à tout, car cet état corrompt et étouffe

---

(*a*) Arétée, ou *Areteus*, de *Cappadoce* en *Grèce*, médecin de la secte des Pneumatiques, vivait sous *Jules* César, ou sous Trajan. Nous avons de lui des traités de différentes branches de la médecine ; son style était aussi concis que celui d'Hippocrate ; mais le choix de ses remèdes est judicieux, disent les historiens.

l'esprit, abat le courage, empêche toute élévation d'*ame* : conséquemment il est très-nuisible à la société.

Ah ! que le mal produit par l'amour, dit VENETTE, est trompeur jusqu'au moment où il devient le plus redoutable ! VENETTE a grande raison ; car j'ai soigné un jeune homme de vingt-deux ans qui avait tellement contracté de mauvaises habitudes, que non-seulement, sans sa participation, mais même sans qu'il s'en doutât, la nature perdait deux, et souvent, trois fois par nuit, la liqueur si précieuse à sa conservation : sa vue était extrêmement affaiblie, et il devenait sourd.

Une émission presque continuelle du fluide séminal, détruit la machine humaine, non-seulement parce que la nature n'a pas le temps nécessaire à la réparation de ses pertes, mais aussi parce qu'elle a perdu sa chaleur ; car ordinairement cet abus détruit les facultés digestives ; elle prive les sucs *gastriques* de la faculté de pénétrer les

alimens, elle les rend nuls et sans actions.

Sans faire sa confession, ce jeune homme avait consulté un médecin qui lui conseilla un cautère; il s'adressa à moi pour le lui faire : je m'intéressai assez à lui pour desirer savoir pourquoi on lui ordonnait un pareil remède dans l'état de dépérissement où il était.

Après qu'il m'eut avoué ses faiblesses, nous priâmes le médecin de nous donner un quart-d'heure d'entretien pour le mettre au fait de l'état du malade; je proposai un moyen qui m'avait déja réussi en pareil cas; et au lieu de lui faire le cautère, nous avons ramené ce jeune homme à un état de santé assez solide, pour qu'il pût dix-huit mois après contracter mariage avec une belle femme de laquelle il a eu trois enfans : mais il était temps de s'y prendre, car il déclinait avec une telle rapidité, qu'il était vraisemblable qu'il lui restait peu de temps à vivre.

De l'Incontinence.

La roue d'Ixion, ou le vautour de Prométhée, qui ronge sans cesse des entrailles toujours renaissantes, présentent-ils pour une ame sensible un tableau plus déchirant que le spectacle d'un enfant languissant, et qui apporte avec la vie les preuves de l'incontinence de son père ! quels remords ne doit pas éprouver l'auteur d'une pareille victime ! peut-il vivre heureux et tranquille quand il a des reproches de cette nature à se faire ?

Jeunes gens, vous éviterez sans doute ce vice, car vous sentez qu'un enfant aussi malheureux ne doit aucune reconnaissance à l'auteur d'une vie si déplorable, et que s'il vient un jour à maudire son existence, et celui qui la lui fait sentir si douloureusement ; il ne sera pas dans le cas de la sentence prononcée par l'auteur de la nature, et répétée par *Jean-Jacques*, contre les

enfans qui maudissent leurs pères et mères.

De quelque manière que vous considériez la liqueur séminale, vous reconnaîtrez que c'est de toutes nos liqueurs celle qui est la plus impregnée de spiritueux, d'esprits vivifians, nécessaires non-seulement pour la propagation de l'espèce, mais pour le perfectionnement des générations, tant au moral qu'au physique; et que ce sont ces esprits qui développent nos facultés intellectuelles: il en est de ces esprits comme du temps perdu, conséquemment vous ne les prodiguerez pas.

Les hommes et les animaux qui ont subi la castration, nous sont une preuve bien manifeste de la nécessité de la liqueur séminale, pour l'élaboration parfaite des sucs nourriciers; en perdant leur sexe, ces individus ont perdu cette faculté; leurs fibres deviennent molles et lâches; les sucs qui devaient tourner au spiritueux, restent mucilagineux et remplissent les cellules des fibres mus-

culeuses et cellulaires, de ces sucs gélatineux et gras qui ſont leur embonpoint et leur mérite.

La nature n'a pas ſixé à l'homme de saison particulière pour travailler à la propagation, il peut s'y livrer en tout temps jusqu'à un âge plus ou moins avancé ; en raison de l'usage ménagé ou de l'abus qu'il aura fait de la liqueur séminale. Celui qui n'a rien donné à la passion, qui s'est contenté de satisfaire le besoin, a l'espoir de conserver cette faculté plus long-temps que celui qui l'a prodiguée dans sa jeunesse ; car nous ne transmettons l'existence qu'à nos dépens, sur-tout à un certain âge : ce que nous en donnons est autant de moins de la portion que la nature nous a confiée.

Lecat, ce physiologiste célèbre, nous a dit « qu'il n'y a dans la nature et dans l'univers qu'une certaine quantité de fluide vital, et qu'elle est répartie entre tous les êtres vivans ; » les générations nouvelles ne ſont donc que remplacer les anciennes.

L'altération, *l'épuisement*, le *marasme* et la *mort*, qui suivent de près l'abus de la liqueur séminale, prouvent bien manifestement que les animaux ne peuvent transmettre l'existence qu'aux dépens de la leur. Aussi les *Gaulois* policés déshonoraient un jeune homme qui avait connu une femme avant vingt ans accomplis, parce que jusques-là à-peu-près la nature emploie les sucs nourriciers à l'accroissement de nos organes et au développement des facultés physiques ou morales.

L'époque où l'homme raisonnable doit commencer à jouir, et sur-tout à se reproduire, est marquée par la nature, à quelques modifications près, pour tous les différens tempéramens et les divers climats; ce n'est qu'après qu'il est parvenu à un degré d'accroissement presque parfait, que la nature porte la surabondance de la nourriture aux parties de la génération; ce n'est que lorsqu'elle ne peut plus la placer en entier dans les autres parties du corps qu'elle

s'occupe de celle-là. Ainsi tant que le corps se développe et s'accroît, quoique les parties de la génération reçoivent aussi quelqu'accroissement, l'homme sage ne doit pas encore penser à la reproduction de son être, s'il veut produire des fruits d'une bonne qualité.

Mais lorsque la plénitude des réservoirs, les force par une action véhémente, pendant le sommeil et sans aucune participation physique ni morale, c'est alors que l'homme hors de la puberté, arrive à l'âge viril; et que la jeunesse bouillante, comme ledit MONTAGNE, s'échauffe si avant dans son harnois toute endormie, qu'elle assouvit, en songe, ses amoureux desirs.

C'est alors que l'homme peut raisonnablement s'occuper de sa reproduction; toutes les jouissances qu'il aura pu avoir avant ce temps, ne seront que des jouissances illusoires en comparaison de celles qu'il se procurera quand ses organes parvenus au dernier degré de perfection et de développement, pourront lui faire

sentir toute l'énergie, la douceur et les délices de la reproduction, dans le sein d'une épouse estimable et chérie.

Les corps organisés ne se développent et ne s'accroissent que par la transformation des sucs d'autres corps organisés en leur propre substance, et qu'en s'appropriant leurs molécules.

L'homme qui est un des êtres le plus organisé de la nature, ne peut s'accroître qu'aux dépens des parties organiques qu'il rencontre dans les animaux et les végétaux dont il fait sa nourriture ; et il il ne doit penser à sa reproduction que long-temps après que la nature lui en a montré les premières possibilités.

Réfléchissez un moment, et faites attention que les sucs créateurs, comme les réparateurs, sont extraits des alimens que nous avons pris ; qu'ils sont le produit du chyle et de la lymphe ; que si vous nuisez à la faculté de digérer ceux-là, et d'élaborer ceux-ci, vous appauvrissez ces sucs, vous empêchez leur animalisation ; vous ne faites plus que

des sucs cruds et glaireux qui produisent quelquefois une sorte d'embonpoint de mauvaise qualité et de peu de durée.

Quand la réparation journalière est en proportion des pertes, la nature est en équilibre ; l'homme jouit de la bonne santé ; quand on ne proportionne pas la nourriture aux forces, ou que l'estomac digère mal ; la nature languit et succombe, ou sous le poids des alimens, ou sous leur mauvaise qualité ; il est très-nécessaire qu'il y ait proportion entre les alimens et les forces digestives. Vous nuisez beaucoup à la qualité de vos digestions par l'évaporation de ce feu qui vous anime, et que vous croyez remplacer par l'usage des liqueurs fortes ou d'autres remèdes stimulans, tandis qu'ils ne servent qu'à hâter le dessèchement de vos organes et leur mort.

Nous voyons des personnes infatigables dont les muscles sont fermes, bien fournis, qui ont l'encolure de vrais athlètes, avoir cependant une digestion lente et pénible ; l'estomac est un viscère très-

capricieux; souvent il appète avec véhémence ce qu'il ne peut digérer ; il est souvent faible, quoique le corps soit fort ; et souvent il est fort, quoique le corps soit faible ; il a ses maux particuliers.

Une marque certaine de la bonté de l'estomac ; est un appétit modéré le matin après le sommeil, de ne sentir ni dégoût, ni besoins irréguliers ; les dégoûts sont produits par une pituite, une humeur crasse, reste d'une digestion mal élaborée qui énerve ce viscère. Si on mange avant que d'avoir fait couler ces mauvais sucs par une infusion d'*absinthe*, de *chicorée amère*, ou *deux ou trois cuillerées de vin anti-scorbutique*, plus ou moins, suivant l'âge et la saison, on se prépare encore une mauvaise digestion, et d'*encore-en-encore* on accumule le principe d'une fièvre putride. Les appétits, les desirs immodérés ou capricieux de l'estomac, ont leur source dans une humeur plus ou moins âcre qui le provoque et l'irrite

plus ou moins fortement ; une verrée d'eau, bue une heure avant le déjeûner, remédie à ces accidens.

Celui qui, après avoir mangé, n'a ni pesanteur à l'estomac, ni grande rougeur au visage, ni oppression, ni envie de dormir, est un homme qui n'a que raisonnablement mangé ; souvenez-vous qu'on ne jouit d'une bonne santé et de la vigueur de corps et d'esprit ; qu'on ne parvient à la vieillesse sans infirmité, que par le bon régime, par l'économie de la liqueur séminale, et sur-tout par l'usage bien réglé et bien entendu des quatre choses naturelles (*a*).

(*a*) J'appelle choses naturelles, les quatre choses que nos anciens appelaient *non-naturelles ;* je suis assez borné pour ne pas concevoir l'origine d'une dénomination, je ne dis pas aussi impropre, mais aussi contradictoire pour les quatre objets qui sont si essentiels aux animaux, que sans eux ils ne peuvent exister ; car enfin, quoi de plus naturel que *l'air*, les *alimens*, le *mouvement* et le *repos ?* Voilà cependant les quatre

Les plaisirs bien dirigés doivent contribuer à la conservation du corps, comme à la satisfaction de l'ame ; mais ils deviennent l'instrument de la destruction entre les mains des jeunes gens qu'une imagination et un tempérament ardent portent vers les plaisirs de l'amour, avant que la nature paisible ne les aient rendus capables de la reproduction ; ils se creusent un tombeau par la main de la volupté, en déterminant, par de fréquentes irritations, la substance destinée à leur accroissement, à se porter aux organes de la génération, où elle ne devrait arriver que beaucoup plus tard.

Ces abus entraînent toujours des suites funestes ; la nature se fatigue d'abord,

---

choses que la médecine a appelées et appelle encore *non-naturelles*. Je suis dans l'étonnement de voir que le respect que nous devons à nos anciens, ait consacré jusqu'à nos jours une dénomination aussi ridicule ; et je soumets mon observation à l'Institut national.

puis elle s'épuise, les organes s'affaiblissent, les sensations se perdent, le sang dégénère, les autres fluides se corrompent, les fonctions se dérangent, le corps cesse de croître et maigrit; la perte des esprits vitaux et du fluide nerveux anéantit les fonctions intellectuelles; le *sensorium* s'obscurcit; les jeunes gens deviennent tristes, ébétés; en un mot, ils cessent de devenir hommes : ils provoquent, par cette conduite, l'épilepsie, et souvent ils y succombent.

Dans l'excellent ouvrage de Tissot, qu'il faut faire connaître aux jeunes gens, au moins à ceux que vous soupçonnez dans le cas de la masturbation, on trouve une infinité d'exemples terribles de cette passion qui tue la jeunesse avant la puberté même (*a*).

C'est encore à cet âge, par les mêmes causes et par des jouissances précoces,

(*a*) Voyez l'*Onanisme*, sect. IV, art. I[er]., et sect. XI, art. IV, et beaucoup d'autres exemples dans le *Tableau de l'Amour Conjugal*.

que se déclare la manie, la mélancolie d'amour; cette maladie va souvent jusqu'à la folie; elle détruit l'union intime et l'accord des substances spirituelles et animales; et du défaut de parfaite union résulte ce délire amoureux qui tend à la destruction du corps et de l'ame.

Hoffman nous dit qu'il a connu une femme lubrique chez laquelle un accès d'épilepsie suivait toujours l'acte voluptueux. Deux jeunes mariés essuyèrent la première semaine de leurs noces, des accidens qui les conduisirent au tombeau.

Il est vraisemblable que ces jeunes gens étaient l'un et l'autre d'un tempérament bilieux ou sanguin qui les porta au plaisir jusqu'à l'excès, qui leur fut si funeste : il serait d'une grande prudence de ne jamais associer ces deux tempéramens; mais il y a si peu de mariages où il ne se rencontre pas des circonstances impérieuses, qu'il est impossible de prendre cette précaution, quelqu'utile qu'elle soit : il faut, dans cette rencontre, que les jeunes époux sachent et

se souviennent que dans les meilleures choses, le trop est toujours dangereux.

Arétée, grand médecin de l'antiquité, et Dulaurent, qui le fut de Henri IV, disent que le penchant immodéré à l'acte vénérien, mène à ces maladies; je puis vous certifier que l'imagination de ces malades est tellement troublée, que, quoique reclus, ils croient voir continuellement l'objet de leur amour, qu'ils leur parlent sans cesse; qu'ils agissent comme s'il était en leur possession, quoiqu'entourés de gens qu'ils doivent craindre : et que pour leur conserver la vie, ainsi qu'à ceux qui les soignent, on est obligé de les lier et garotter dans leur lit comme des fous.

Jeune homme qui voulez vous marier, si vous ne vous en rapportez pas à vos parens pour le choix d'une épouse, consultez-les au moins, parce que c'est un de vos devoirs, et qu'il est intéressant pour eux de connaître bien celle qui leur donnera de petits-enfans,

et aussi parce que leur expérience peut vous être de quelque utilité (*a*).

Jeune homme qui voulez vous marier pour être *vertueux* et *heureux*, vous

---

(*a*) Il est une grande question que j'ai souvent entendu répéter.

Pourquoi l'expérience des pères et mères est-elle presque toujours perdue pour les enfans ; pourquoi les parens ne peuvent-ils presque jamais persuader les jeunes gens ?

Je crois que la faute en est aux parens qui, n'ayant pas assez tôt habitué leurs enfans à l'obéissance, se sont trouvés forcés d'employer plus d'autorité, et de mettre plus de rigueur pour l'obtenir, lorsque ces enfans sont devenus plus grands ; et qu'en conséquence ils ont conservé une gravité repoussante à l'âge où il eût fallu un peu se familiariser avec eux, pour leur donner de la confiance : la trop grande sévérité à cet âge leur fait croire que leurs pères et mères sont leurs ennemis nés, et ils se conduisent avec eux en conséquence de cette opinion.

Je voudrais, comme je l'ai dit plus haut, que l'on habituât l'enfant à obéir au doigt et à l'œil pendant son enfance, qu'on le caressât, qu'on le louangeât même pour son

avez sans doute le projet de rendre votre femme heureuse ; car en ménage on ne peut être seul heureux ; il faut que tout soit partagé.

---

obéissance, maïs qu'on ne lui donnât jamais de bonbons pour le faire obéir ; que dans l'adolescence on motivât l'ordre qu'on lui donne, et qu'on le lui donnât plus poliment qu'à un commissionnaire ; que l'on motivât le refus qu'on lui fait, et que dès-lors on stimulât son amour-propre pour lui faire faire ses devoirs ; que dans la puberté il ne fît rien sans en connaître le but moral et politique ; qu'on se familiarisât avec lui par degrés, en l'admettant à quelques parties de plaisir : enfin, qu'on devînt son ami, suivant la satisfaction qu'il donnerait ; et que la punition de cet âge, lorsqu'il ferait quelque faute, fût de le traiter en enfant, conséquemment de lui retirer cette familiarité.

Je voudrais, lorsque le jeune homme se relâche de ses devoirs, qu'il ne fait et n'apprend plus rien que par contrainte, que le père ou l'instituteur eût le courage de lui dire : mon fils, mon ami, j'ai été à votre âge, et comme vous j'ai été tenté de ne plus rien apprendre, de *jouer, de faire*

Afin d'être heureux en ménage, ayez pour règle invariable de ne jamais épouser la fille qui vous répugne; qu'aucune considération ne vous fasse céder aux

---

telle ou telle action, suivant le cas où il se trouve; je n'ai pas été assez heureux pour avoir quelqu'un qui me fît connaître les accidens, les malheurs qui accompagnent et suivent ceux qui se livrent à l'exécution de leurs desirs, sans savoir s'ils sont bons et honnêtes : aussi j'ai été puni dans l'accomplissement de ces mêmes desirs, car j'ai joué et j'ai perdu mon argent; je ne savais pas alors qu'il y eût des fripons parmi certains joueurs qui paraissent honnêtes.

Je crois que si dans de certaines circonstances, un père avait le courage d'avouer à son fils quelques-unes des fautes de sa jeunesse; il parviendrait à le persuader que l'homme le plus vertueux n'est pas celui qui a le moins de passions; il parviendrait à le détourner d'un mauvais desir, à le corriger d'une mauvaise habitude, en lui répétant que tous les hommes sont sujets aux passions et aux mauvais desirs; mais que les raisonnables sont ceux qui s'appliquent à y résister par l'étude et l'occupation, et que ceux qui

sollicitations que vous pourrez éprouver ; pas même l'obéissance que j'ai tant recommandée : c'est ici le moment et le cas de jouir du droit naturel dans toute sa plénitude.

---

ne les maîtrisent pas; finissent par devenir des sots, des ignorans plus méprisables que les bêtes même.

Dans cette circonstance, il faut que le cœur parle au cœur ; il faut tout mettre en usage pour émouvoir votre enfant ; il faut l'attendrir jusqu'aux larmes, le serrer dans vos bras, lui promettre d'être toujours son ami, et de lui faire connaître tout ce qui pourra le rendre heureux, comme ce qui pourrait le rendre malheureux ; afin qu'ensuite il se détermine et qu'il ne pèche pas par ignorance : il me semble qu'une pareille leçon serait fructueuse, ou il faudrait rencontrer un enfant sans ame.

Je voudrais que, suivant la gravité du sujet dont on se serait entretenu, on menât, peu de jours après, le jeune homme visiter les hospices où on rassemble les victimes de l'intempérance, et celles de l'incontinence ; qu'on lui persuadât que celui-ci est là pour

Vous ne pourrez rendre heureuse une femme qui vous déplaira, conséquemment vous la rendrez malheureuse, et

---

s'être livré au vin et aux liqueurs fortes dans sa jeunesse, ce qui lui a desséché les nerfs et l'a rendu imbécille; que celui-là est devenu fou pour s'être livré au jeu et y avoir perdu sa fortune; que tel autre y est aussi pour s'être attaché à une femme qui avait l'air de l'aimer beaucoup, mais qui n'aimait que son argent, malgré toutes les marques d'amitié qu'elle lui donnait, et les caresses qu'elle lui prodiguait : c'est ici le cas des suppositions et des mensonges, même parce qu'ils peuvent devenir utiles.

Je crois qu'il serait bon aussi de lui faire connaître les maisons de réclusions où on retient ceux qui ont abusé de leur liberté, et lui faire voir les verroux sous lesquels on retient les criminels, sans les laisser causer avec eux; par tous ces moyens vous retiendrez, vous amortirez, pour quelque temps, au moins, les passions de votre jeune homme, et c'est beaucoup faire que de gagner du temps.

Voulez-vous que votre fils vous ouvre son

vous ne pourrez la rendre malheureuse sans le devenir vous-même ; mais aussi n'épousez pas la plus belle *pour sa beauté seulement*, car vous ne serez

---

cœur et qu'il prenne l'habitude de vous consulter ? Soyez le premier à rechercher cette confiance ; pour cela , causez souvent avec lui de ses jeux, de ses plaisirs, de ses projets, et même de ses petits intérêts, sans trop avoir l'air de vous inquiéter de l'emploi de son argent : s'il a quelque projet utile et pour lequel il lui manque quelqu'argent , n'ayez pas l'air d'en avoir de reste ; au contraire, ayez l'air de vous faire quelque privation, de vous retrancher quelque chose de votre dépense, pour pouvoir lui prêter , lui avancer ce qui lui manque pour l'exécution de son projet ; par ces marques de tendresse et d'affection , vous ferez naître dans le cœur de votre enfant une réciprocité de sentimens , vous obtiendrez son amour et sa confiance , et vous augmenterez en lui la crainte de vous déplaire : par ce moyen , vous aurez toujours en main les rênes nécessaires pour le diriger et le conduire à la vertu.

pas long-temps heureux avec elle, si elle n'a que cette qualité (*a*).

Jeune homme, si vous avez de l'intelligence, des connaissances et du génie, ne vous alliez pas à une imbécille qui ne sache que coudre et filer; épiez les goûts et les habitudes de celle dont vous voulez faire votre compagne chérie; faites de votre mieux pour connaître si les dispositions de son ame sont en har-

---

(*a*) Ce n'est pas que je croie que la vertu et la beauté ne puissent marcher ensemble; bien loin delà, car j'ai la conviction de cette possibilité; mais comme la belle femme a plus d'occasion d'être séduite, si elle n'a pas l'esprit de discernement, et sur-tout l'amour d'elle-même, en proportion de sa beauté; si elle ne s'estime pas beaucoup au-dessus de ses adorateurs, elle donnera dans le piège que les chenilles de la société lui tendront, jusqu'à ce qu'elle ait succombé; parce que cette espèce d'hommes ne peut croire à la vertu des femmes, et ne veulent abandonner à la raison, que celles qui, selon eux, ne valent pas la peine d'être élevées par eux.

monie avec ses actions; car la jeune fille est naturellement dissimulée.

Tâchez de discerner si ses qualités morales pourront un jour permettre à l'estime de remplacer votre amour ; car cette passion est ordinairement trop vive pour toujours durer; elle est à l'ame ce que la danse est au corps ; et quelque véhément que soit le sentiment que vous éprouvez, persuadez-vous bien qu'il ne durera pas toujours ; croyez-en l'expérience de tous les temps et de tous les pays , quelles qu'en soient les mœurs : si alors l'estime ne peut remplacer l'amour, vous éprouverez un vide qui se changera en dégoût.

Autant vous trouviez de perfection à cette femme pendant le règne de l'amour, autant vous lui trouverez de défauts lorsqu'il sera passé ; vous perdrez le plaisir que vous trouviez dans votre ménage; et l'absence du plaisir chez vous, vous entraînera dehors, et pourra vous conduire à quelques fâcheuses connaissances : pour y résister, souvenez-vous

que vous êtes père, que vous devez votre santé, votre fortune et le bonheur à votre femme et à vos enfans.

N'épousez pas une fille qui en saurait plus que vous ; point de monstruosité morale en ménage : l'homme bien élevé doit perfectionner l'éducation de sa femme, quand il la prend jeune ; il doit la diriger pendant quelques années, jusqu'à ce qu'elle connaisse assez le monde pour se gouverner seule sans danger : il faut donc qu'elle en sache moins que vous ; mais il faut que vous la choisissiez susceptible d'être perfectionnée, c'est-à-dire, *qu'elle ait reçu une bonne éducation première.*

CHAPITRE IV.

Moyens d'être toujours heureux en ménage.

L'AMOUR-PROPRE, ce puissant mobile de toutes nos actions, ne cesse pas

d'agir ; toujours il nous porte à chercher notre bonheur ; mais ce bonheur prend toutes les formes que l'éducation, la coutume et le préjugé lui impriment : l'amour du bonheur ne diffère pas de l'amour-propre ; car s'aimer, c'est vouloir se rendre heureux.

Le bonheur consiste dans une façon de sentir et d'être modifié, dans laquelle nous voudrions rester toujours ; le bonheur le plus durable est le plus doux et le plus modéré ; car plus il est vif, plus il est fugitif, parce que nos sens, nos nerfs, notre organisation, en un mot, ne sont susceptibles que d'une certaine quantité de mouvemens, et que les plaisirs les plus vifs sont ceux qui nous causent les plus grands épuisemens.

Tout homme qui, dans le calme des passions, se repliera sur lui-même, sentira que son intérêt l'invite à se conserver ; que sa félicité demande qu'il prenne les moyens nécessaires pour jouir paisiblement d'une longue vie, exempte d'alarmes, de remordset d'in-

firmités : d'après cela, il est évident que l'homme doit ménager ses plaisirs légitimes, et se refuser ceux qui pourraient lui attirer des peines et des chagrins.

Tous les hommes se marient dans l'intention d'être heureux en ménage, mais peu connaissent les moyens nécessaires pour y parvenir; la jeunesse, en général, n'est pas assez mûre, n'a pas assez d'expérience pour prendre le parti le plus sage : d'ailleurs, le bonheur n'est pas le même pour tous les êtres de l'espèce humaine, puisqu'ils n'ont pas tous la même organisation, ni le même degré de sensibilité. Le degré du bonheur varie, comme les circonstances qui le font naître, parce qu'il n'est pas deux hommes exactement dans les mêmes circonstances; il n'est donc pas deux individus qui jouissent précisément du bonheur par les mêmes causes, ni du même degré de bonheur.

Les idées que les hommes se font du bonheur, varient en raison de leur or-

ganisation, de leur tempérament individuel et de leurs passions; le bonheur de l'homme raisonnable ne peut, ne doit résulter que de l'accord de ses desirs avec les circonstances où il se trouve : dans celle du mariage, par exemple, pour qu'il soit heureux, il faut qu'il recherche la possession d'une femme plus aimable de caractère, que brillante d'esprit, plus utile et avantageuse que remarquable; conséquemment plus de qualités morales que de physiques.

L'homme heureux est celui qui, jouissant d'une bonne santé, ne desire pas de plus grands biens que ceux qu'il est maître de se procurer; qui a l'ame élevée, ferme et à l'abri des craintes, et pour qui l'honnête et la vertu sont les seuls biens dignes de son envie.

Jeune homme, pour que vous soyez parfaitement heureux en ménage, il faut que votre femme le soit aussi, parce qu'une belle ame est plus heureuse par le bonheur qu'elle procure, que par

celui qu'elle reçoit. Pour y parvenir, il faudra réunir le plus d'analogie possible entre votre caractère et le sien, entre ses goûts et les vôtres; car il n'est pas raisonnable que ce soit toujours le même individu qui fasse le sacrifice de ses goûts, de ses desirs et de ses inclinations, quand ils ne sont pas analogues; il faut céder mutuellement, il ne faut faire qu'un, au moral, comme au physique.

Si vous aimez la musique, vous devez préférer la femme qui chante agréablement, à celle qui sait manier le crayon et les pinceaux, parce que vous passerez plus agréablement vos momens de loisir avec celle-là, qu'avec celle-ci. Si vous prévoyez que par votre état vous pourrez laisser souvent votre femme seule, épousez celle qui sait dessiner et peindre, parce qu'avec ces talens elle charmera plus facilement les momens d'ennui que votre absence pourra lui causer : voilà l'avantage de la peinture sur la musique, considérée comme faisant partie de l'éducation.

Quelque raisonnable que soit une femme, elle ne peut long-temps, seule, trouver du plaisir à son *forte-piano ;* il lui faut non-seulement des auditeurs, mais encore des applaudissemens, tandis que la femme peintre s'en passe facilement, ou, pour bien dire, peut les attendre. Le *paysage*, la *fleur*, le *papillon*, l'*oiseau*, etc. ne sont-ils que crayonnés ? ce tableau l'appelle et lui parle : est-il parfait ? tout lui rit, elle est nécessairement contente d'elle-même ; sa tête, son ame, tout a été occupé à cette composition : et quand à votre retour, elle vous surprendra par la présentation de cet ouvrage, elle jouira encore une fois de la satisfaction de l'avoir fait, de celle qu'elle vous procure, et des louanges que vous ne manquerez pas de lui donner et faire donner par vos parens, vos amis et connaissances ; ce sera pour elle un jour de fête et de triomphe. C'est ainsi que vous serez heureux l'un et l'autre, et l'un par l'autre.

Jeune homme, lorsque vous serez

marié, soyez *doux*, parce que la douceur attire l'affection, et que c'est la seule manière de bien gouverner ce sexe aimable; soyez *indulgent*, parce que vous n'êtes pas sans défaut; soyez *modeste*, parce que l'orgueil révolte en toute occasion, à plus forte raison avec son égale; soyez *reconnaissant* des soins d'une tendre épouse, quoiqu'elle vous les doive, parce que la reconnaissance alimente la bonté; soyez *retenu* et *tempéré*, parce que l'excès et l'intempérance détruisent la santé et provoquent le mépris; soyez *fidèle* à vos engagemens, puisque vous les avez pris; soyez sensible à la tendresse de votre épouse; que son estime et celle que vous lui accorderez, vous fassent oublier les peines de la vie; car le Créateur a uni la femme à l'homme, pour qu'ils tarissent ensemble les larmes que font couler la douleur et l'infortune : il y a rarement de bonheur qui ne soit troublé par quelqu'adversité.

CHAPITRE V.

Des Devoirs mutuels des Epoux.

Tout homme qui se marie se propose, sans contredit, d'avoir des enfans dont il soit le père : l'homme et la femme doivent donc se promettre fidélité réciproque, si la polygamie n'est pas autorisée par les loix du gouvernement sous lequel ils vivent.

La loi de la nature permet à tout homme de se marier avec toute femme qui y consent, à moins que l'un des deux ne soit dans l'impossibilité physique de remplir les fonctions de la propagation.

Les devoirs de l'Homme.

Dans un état policé, il ne suffit pas d'être d'un âge et d'une constitution propres aux fonctions matrimoniales, pour contracter ce lien ; tout homme

bien élevé, outre qu'il doit suivre les loix du pays, doit avoir de la fortune ou un état qui puisse faire vivre sa femme et ses enfans ; et il faut qu'il puisse soutenir dignement le personnage de *père de famille*, c'est-à-dire, qu'il doit être capable de bien élever ou faire élever ses enfans.

L'homme marié doit être *continent* pour conserver ses forces physiques et morales ; *tempérant*, pour jouir de tout agréablement et avec délices ; car si l'homme est mort dans l'ivresse du vin, il est fou dans celle de l'amour ; il n'est complètement heureux que quand il est en sûreté contre ses passions, et il n'y est en sûreté que sous l'égide de la sagesse.

Obligation sacrée.

Il faut que l'homme, et spécialement l'homme marié, se souvienne que c'est avoir de la vertu que de rendre heureux ses concitoyens ; mais qu'il apprenne qu'en ménage c'est un devoir et une

obligation sacrée que de rendre heureux sa femme et ses enfans; et que tout homme qui y manque ne peut être un honnête homme.

Les devoirs de la Femme.

La femme doit, par sa modestie, l'amour et le respect d'elle-même, apporter dans son ménage le comble à la *félicité humaine;* pour y parvenir, elle entretiendra l'amour et l'estime de son mari par ses soins et attentions à lui plaire; il faut qu'elle se persuade bien que son mari ne peut plus être avec elle autant aux petits soins qu'il y était avant le mariage, et que c'est elle maintenant qui doit jouer ce rôle.

Par ses mœurs et son aménité, elle gagnera l'estime et l'amitié des honnêtes gens; par sa vigilance, elle entretiendra l'harmonie et la paix, en un mot, le bonheur domestique, pour fixer chez elle son époux; c'est alors qu'elle trouvera la récompense de l'accomplissement de chaque devoir dans un nou-

veau plaisir, *comme la promis* Montesquieu.

Puffendorf dit : « le devoir d'un mari est d'aimer sa femme, de la nourrir et entretenir ; de la conduire, de lui servir d'appui et de défense.

» La femme, de son côté, doit aimer son mari, l'honorer, lui aider à procréer des enfans, à les élever ; mais encore à prendre soin des affaires domestiques.

» Tous deux ensemble, pour s'acquitter de ce à quoi engage une si étroite union, doivent partager les biens et les maux qui leur arrivent, se consoler et se soulager l'un l'autre dans les afflictions ; s'accommoder sagement à l'humeur l'un de l'autre, et avoir une condescendance réciproque pour vivre en paix et bonne union. »

CHAPITRE VI.

Des devoirs des pères et mères envers leurs Enfans.

L'IMPULSION de la nature qui pousse et force l'homme à s'associer à la femme pour avoir des enfans, prescrit aux pères et mères des obligations et des devoirs envers ces enfans ; les animaux nous en donnent l'exemple.

Les mères doivent les premiers soins comme la première nourriture aux êtres à qui elles ont donné le jour ; elles doivent veiller au développement graduel des sens et des forces physiques ; elles leur doivent aussi la première éducation : mais le père, comme chef de lafamille, et comme devant être plus instruit, doit soigner et perfectionner cette éducation à un certain âge ; il doit veiller au développement des facultés intellectuelles et morales ; fournir à ses enfans les

moyens de parvenir un jour à la perfection et au bonheur dont ils sont susceptibles ; il doit en faire des hommes capables d'entrer dans la grande société où il les a fait naître, et les rendre dignes d'en devenir un jour membres utiles.

Il leur doit la subsistance et l'entretien jusqu'à ce qu'ils soient en âge et en état d'y pourvoir eux-mêmes, ou par le produit de leur profession, ou par une succession quelconque ; dès-lors tous devoirs des pères et mères cessent, tandis que ceux des enfans ne doivent cesser qu'à la mort : ils leur doivent secours en tous genres pendant la vieillesse.

Si les animaux ont donné aux pères et mères la leçon et l'exemple des premiers soins pour leurs enfans, ils donnent aussi aux enfans l'exemple des soins qu'ils doivent à leurs vieux parens ; *car l'histoire naturelle nous apprend que parmi les cigognes, les jeunes vont chercher la nourriture des vieilles.*

« La première éducation appartient nécessairement aux femmes; si l'auteur

de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans : les femmes sont à portée de veiller de plus près à cette première éducation, que les hommes; elles y influent toujours davantage.

» Les loix toujours si occupées des biens et si peu des personnes, parce qu'elles ont pour objet la paix des familles et non la vertu, ne donnent pas assez d'autorité aux mères ; cependant leur état est plus sûr que celui des pères, leurs devoirs sont plus pénibles ; leurs soins importent plus au bon ordre de la famille, et généralement elles ont plus d'attachement pour leurs enfans.

» Les mères, dit-on, gâtent leurs enfans ; en cela, sans doute, elles ont tort, mais moins de tort que vous, peut-être, qui les dépravez ? la mère veut que son enfant soit heureux dès à présent ; quand elle se trompe sur les moyens, il faut l'éclairer : l'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fausse prévoyance des

pères ; leur négligence, leur insensibilité, sont cent fois plus funestes aux enfans, que l'aveugle tendresse des mères » (*a*).

CHAPITRE VII.

De la nécessité de mourir, conséquemment de celle d'apprendre à mourir.

La philosophie, suite d'une bonne éducation, doit nous apprendre à mépriser les terreurs de la mort et les horreurs du tombeau.

Nous ne pouvons nous dissimuler que tous les êtres, ceux même à qui nous n'accordons, pour ainsi dire pas, la connaissance intime de leur existence, ne cherchent pourtant pas moins à la conserver, suivant leurs facultés ; il est donc bien prouvé que *l'amour de soi*

(*a*) JEAN-JACQUES, de l'Education.

est universellement répandu chez toutes les créatures, soit qu'il y réside dans un mouvement machinal ou organique, soit qu'il y réside dans un sentiment plus ou moins réfléchi; et qu'en conséquence tout être vivant répugne à sa destruction.

Mais la mort n'est, pour une partie des humains, le point de vue le plus effrayant, que parce qu'elle la regarde comme une vengeance céleste : si nous parvenions à la faire revenir de cette erreur, en lui démontrant la nécessité physique de mourir; nous lui rendrions un service d'autant plus grand, qu'exempte de cette crainte, elle se soumettrait plus facilement à cette nécessité qui l'afflige une partie de sa vie, et lui fait passer une vieillesse pénible et douloureuse.

Puisque tout change, se dégrade et s'anéantit dans le meilleur des mondes, comment eût-il été possible que l'homme, dont l'admirable machine est si frêle, dont les ressorts sont si mobiles et si compliqués, fût exempt d'une loi qui

veut que tout naisse, change, s'altère et périsse : pour calmer les terreurs que nous occasionne la *cause* de la mort, il ne faut qu'étudier la nature.

Le premier homme constitué tel que nous le sommes, de matériaux périssables, devait être sujet à une fin, vraisemblablement plus tardive que la nôtre; c'est ainsi que le voulut l'auteur de la nature : la raison doit nous faire résigner aux décrets du Créateur, notre souverain maître, qui, sans nous consulter, nous plaça pour un moment au rang des êtres organisés, et qui, de même, sans notre consentement, nous oblige d'en sortir; il nous fait subir la loi pour laquelle nous sommes nés, et dont il n'exempte aucun des êtres qu'il produit.

Les *riches*, les *grands* et les *Rois* disparaissent successivement de dessus la terre, et s'y régénèrent comme les *pauvres*; cette destruction et reproduction étaient nécessaires, entraient dans le plan de l'univers. L'auteur de la na-

ture a rendu ce sort commun à tous, afin que l'égalité nous consolât de cette nécessité ; il nous prouve à tous momens qu'il ne fait grace à personne ; nous marchons tous vers le même but que nous atteignons à des époques différentes.

L'harmonie de l'univers brille partout, mais elle n'est nulle part plus frappante que dans la succession régulière de destruction et de régénération continuelles des êtres, et dans les moyens que la nature emploie pour perpétuer les espèces, en conservant les individus pendant un certain temps.

Mourir, c'est réaliser ces profonds sommeils dans lesquels nous sommes tombés quelquefois ; nous sommes tous nés pour mourir ; réjouissons-nous donc de ce que la vie ne nous a été que prêtée, de ce que nous n'en sommes que les usufruitiers, et ne nous affligeons pas de ce que nous devons la rendre ; car nous devons toujours être préparés à rendre ce qu'on nous a prêté : ne nous plaignons pas de notre sort, parce qu'avec

notre constitution, nous serions infiniment plus à plaindre, si nous ne devions pas mourir : le plus grand malheur qui pourrait arriver à l'homme, serait l'immortalité physique.

L'illustre BACON a dit « que les hommes craignent la mort, comme les enfans craignent l'obscurité. » Effectivement, l'homme a naturellement de la crainte, ou au moins de la méfiance pour tout ce qu'il ne connaît pas, et pour ce qu'il ne comprend pas : accoutumé à *sentir*, à *penser* et à *jouir* de la société de tous les êtres animés, il ne peut se faire une idée de sa dissolution, sans s'affliger; parce qu'indépendamment des douleurs qui accompagnent ordinairement cette fin, l'incertitude du sort futur augmente son inquiétude et ses terreurs : nous ne pouvons disconvenir que cette incertitude est la plus grande source de cette frayeur qui poursuit l'homme pendant une grande portion de la durée de son existence; *mais une vie vertueuse doit le rassurer sur cette fin inévitable.*

Toujours occupés de l'avenir, nous poussons notre inquiétude au-delà du tombeau; nous savons qu'il n'est pas question d'une heure, d'une année ou d'un siècle, mais d'une éternité; et sans faire attention à l'éternité qui nous a précédé, nous n'envisageons qu'avec effroi celle qui doit nous suivre; cette pensée produit en nous le desir de connaître quel doit être notre sort en cessant de vivre : c'est ce desir et cette inquiétude genérale qui ont donné lieu à tous les raisonnemens faits sur la nature de l'*ame*, dont le Créateur s'est conservé la connaissance.

Origine de l'Immortalité de l'Ame.

Ce n'est pas sans fondement que l'homme se regarde comme le premier et le plus excellent des êtres animés; cette opinion lui est naturelle d'après ses connaissances; il est le chef-d'œuvre du Créateur, doué de toutes les qualités intellectuelles, de la faculté de *raisonner, de comparer ses idées, d'en pré-*

voir les suites et les conséquences, avant que de les mettre à exécution : il a reconnu en lui une substance différente de celle qui régit et gouverne les animaux ; par les qualités de cette substance, il a jugé qu'elle émane de la *Divinité;* delà il a conclu qu'elle devait être *immortelle* comme son auteur : voilà l'origine de la première idée de l'immortalité de cette substance, que nous nommons *ame*, qui diffère beaucoup de celle que les anciens en eurent, quand ils s'en occupèrent pour la première fois.

Avant que Platon, Zénon et quelques autres eussent fait de la philosophie une science morale, on était dans l'opinion de la *métempsycose ;* ce qui prouve évidemment que les hommes de ce temps-là ne mettaient aucune différence entre l'*ame* des bêtes et la leur ; ils regardaient l'une et l'autre comme immatérielles.

Aujourd'hui nous pensons bien différemment ; nous entendons par le mot

ame, une substance immatérielle tellement unie au corps, que la volonté de l'une est suivie des mouvemens de l'autre.

Les anciens s'en étaient formé une idée bien différente, puisqu'ils prirent la *respiration* pour l'*ame*; car dans beaucoup de langues, l'*ame* et l'*esprit* n'avaient pas d'autres significations et ne pouvaient s'exprimer que par *souffle*, *air* ou *respiration* : cependant, nous vivons avant que de respirer, et avant que cette fonction ne s'établisse chez nous, l'*ame* est unie au corps, quoiqu'elle soit dans l'inaction.

Par la suite on convint que le mot *ame* signifierait un être subtil, délié et invisible, distinct du corps qu'elle anime; ayant pour essence la vertu, la possibilité de subsister après la dissolution du corps, et pouvant passer dans un autre et l'animer, comme celui qu'elle quittait (*a*).

(*a*) C'est d'après cette doctrine, que les *Samoïèdes* travaillent à la génération dans le moment où quelqu'individu de la famille va rendre l'*ame*.

Plus récemment encore, il ſut convenu que l'*ame*, substance immatérielle, pouvait exister sans se réunir à un autre corps, et c'est à cette dernière opinion qu'on s'est arrêté ; mais il a fallu des siècles pour accoutumer la généralité des hommes à penser d'une manière si différente de celle que leurs pères avaient adoptée, et qui leur paraissait naturelle.

C'est pour le sort à venir de cette substance *spirituelle*, *divine* et *immortelle*, que nous nous tourmentons pendant une partie de notre voyage d'ici-bas, au point que certains individus accablés par le sort, par les infirmités, ne peuvent envisager leur mort que comme un renversement de l'ordre naturel ; le néant où ils tomberont, que comme une solitude où ils craignent de manquer de tout.

Ils ne peuvent même, sans frémir, séparer en idée leur corps de leur ames, et se contenter de cette partie qui, délivrée d'une longue prison, jouira du spectacle de la nature entière, et qui, du

haut des cieux, considérera avec pitié la triste humanité ; tandis qu'elle contemplera la *Divinité*, dont en vain elle aura voulu ici-bas se former une image.

Enfin, quand je vois le plus malheureux des mortels s'écrier qu'il préfère son état de malheur à la cessation de son existence, je suis bien convaincu que c'est faute de pouvoir se faire une idée vraie de la mort, qu'il s'en effraye ainsi ; que c'est faute de pouvoir se persuader que quand la mort aura interrompu l'union intime des deux substances qui forment son individualité, il cessera d'éprouver les sentimens du besoin et de la douleur ; et que ce n'est que parce qu'il envisage la mort comme la cessation de ses faibles jouissances ; sans penser qu'elle sera la fin de tous ses maux.

Quaeris, quo jaceant, post obitum, loco ?
Quo, non nata jacent (a).

Cependant, les chagrins, les dis-

(*a*) Lucrèce,

graces, le défaut de succès, adoucissent pour quelques-uns l'image si révoltante de la mort, et la leur font regarder comme le terme et la cessation de tous leurs malheurs; l'indigence apprivoise le pauvre avec ce terme fatal, si redouté par l'homme riche et constitué en dignités, qui, lorsqu'il est malade, embrasse les genoux du médecin qu'il oublie en bonne santé.

La maladie lui fait oublier encore, que la jouissance de ces honneurs et dignités, que tous les biens dont l'éclat trompeur séduit les humains; que tous ces objets qui excitent notre admiration et provoquent notre cupidité, lui ont coûté des peines à acquérir et plus encore à conserver, au milieu des brigues et des cabales de l'ambition; et parmi cette foule d'envieux et de *calomniateurs* qui empoisonnent les actions les plus honnêtes; et qu'il en a été plus souvent accablé que décoré : qu'il n'a j'amais joui de la fortune sans en craindre les vicissitudes.

L'homme heureux, l'homme instruit peut craindre d'être privé, pour toujours, du bonheur qu'il voudrait ne jamais voir finir; mais la raison qui lui a démontré des perfections divines dans son *ame*, doit le persuader que cette portion de la Divinité subsistera après l'humanité; et s'il lui reste quelque doute, quelque inquiétude sur cet objet, c'est qu'il sait que l'*ame* a besoin d'un corps pour exercer ses facultés : mais le *dogme de la résurrection*, si consolant, si conforme à la saine philosophie, ne vient-il pas à son secours?

Je ne conçois pas comment le malheureux, l'infirme, peut craindre de quitter une vie qui le tient sans cesse aux prises avec les inquiétudes dévorantes, qui le rendent à charge à tout ce qui l'entoure; si ce n'est parce qu'il ne peut se persuader, que par la mort, un sommeil paisible, un repos tranquille s'empareront de toutes ses facultés, et qu'en vivant plus long-temps, il sera plus longuement malheureux.

C'est la certitude de la privation des jouissances qui nous sont connues, qui nous donne tant de frayeurs de la mort; mais comme la somme des maux est ordinairement plus forte que celle des jouissances, concluons, non pas comme le dit Sénèque, « que la vie entière est un supplice, *mais qu'elle nous est plus souvent à charge qu'agréable;* que jetés sur une mer profonde et toujours agitée, sujette à un flux et reflux, tantôt nous sommes élevés, tantôt précipités et sans cesse ballottés; que si nous ne faisons pas toujours naufrage, toujours nous le craignons; que notre *ame* est toujours suspendue entre la crainte et l'espérance : que dans une vie aussi orageuse, nous n'avons d'asyle assuré que dans la mort.

Un *grand* homme (*a*) a défini la philosophie, une méditation de la mort; mais il ne veut pas pour cela que nous nous occupions tristement du terme

---

(*a*) Lucain.

de notre vie ; il ne veut pas que nos idées toujours teintes de l'image lugubre de la mort, nous privent de toute volupté ; il veut que nous nous familiarisions avec un objet que notre nature, notre essence nous rendent nécessaire : profitons donc de notre existence, non pas pour nous attrister sur sa fin, mais pour nous mettre en état de bien finir.

« La vie entière n'est pas trop longue pour apprendre à vivre ; et ce qui vous surprendra peut-être plus encore, c'est qu'elle ne l'est pas trop pour apprendre à mourir » (*a*).

La nécessité de mourir n'est à l'homme sage bien élevé, qu'une raison pour bien vivre et pour supporter patiemment et courageusement les adversités et les peines.

Malgré son attachement à la vie, et ses craintes de la mort, l'homme s'y expose souvent ; les uns la bravent par témérité, les autres par préjugé ; l'*amour*,

(*a*) SÉNÈQUE, *de la Briéveté de la vie.*

la *jalousie*, l'*ambition*, l'*orgueil*, la *gloire*, toutes ces passions font disparaître et anéantissent en lui cette terrible crainte, et le rendent ce que nous appelons *brave* et *courageux*. C'est ainsi que les passions font quelquefois le bonheur de l'homme.

Conclusions.

Je dis donc, qu'une bonne éducation doit persuader à vos jeunes gens, que pour leur bonheur et leur intérêt, ils doivent se rendre aimables à leurs parens, à leurs instituteurs, à leurs amis, et à leurs domestiques même.

Qu'ils doivent rechercher l'estime de leurs concitoyens; que pour cela il faut qu'ils leur soient utiles.

Qu'ils servent fidèlement une patrie qui leur assure la jouissance de leurs propriétés et un libre exercice de leurs facultés physiques et morales.

Que pendant le mariage, ils craignent de cesser d'être des objets *agréables* à leurs femmes; qu'il faut qu'ils aient pour

elles toutes les attentions et complaisances que la raison permet ; qu'ils s'appliquent à bien élever leurs enfans, pour jouir du bonheur d'en avoir quand ils seront grands.

Que la saine philosophie, suite d'une bonne éducation, doit leur éviter les craintes *bizarres, pusillanimes*, et *mal fondées* de la mort.

En se conduisant ainsi, la paix de l'ame, l'affection des êtres qui les environneront, leur feront couler des jours heureux et paisibles, qui les conduiront tranquillement au trépas, qu'ils doivent envisager avec la même indifférence dont il sera vu du plus grand nombre des concitoyens.

Disons avec le Prieur (*a*) :

Quand l'homme qui succombe,
Desséché dans sa fleur, se penche vers la tombe,
Qu'il est doux qu'une épouse, en ces momens d'horreur,
De son cœur déchiré suspende la douleur :
Il semble qu'en ces bras il reprenne la vie ;
Les pleurs sont moins amères quand l'amour les essuie.

M I L L O T.

6 Thermidor an 9.

(*a*) Poëme *de la Nécessité d'être utile.*

QUATRIÈME PARTIE.

Ce qu'il y a de plus vraisemblable sur la formation des Sociétés humaines.

LA tradition la plus ancienne nous apprend, que la nature renfermait dans son sein l'origine des semences de toutes choses, et que ces semences, échauffées par le soleil, firent éclore les hommes et les animaux, comme les plantes et les arbres; c'était l'opinion générale dans l'antiquité la plus reculée, jusqu'à ANAXIMANDRE, qui donna aux hommes des poissons, pour premiers pères (*a*).

(*a*) L'ANAXIMANDRE dont il est ici question, et sur lequel je n'ai pu me procurer une notice, n'est sûrement pas le philosophe qui naquit à *Milet*, 545 ans avant J. C., qui fut disciple de THALÈS, et qui le remplaça à l'école de *Milet*; car ce philosophe était un homme de génie et d'une grande pénétration, puisque nous lui sommes redevables de l'origine des cartes

Il paraît que Diogène-Laerce, Anaxagore, Zénon et Parménide, avaient adopté l'opinion que les premiers hommes étaient sortis du sein de la terre.

Lucrèce même, ce génie qui est postérieur à l'Anaximandre connu, donne encore aux hommes cette origine, puisqu'il dit dans le second livre de son poëme sur la nature des choses.

Sed gemuit tellus eadem, quae nunc alit ex se :
Praeterea nitidas fruges, vinctaque laeta
Sponte suâ, primum mortalibus ipsâ creavit ;
Ipsa dedit dulces fœtus, et pabula laeta.

---

géographiques et des sphères : il divisa le ciel en différentes régions ; et pour nous faire mieux sentir ces divisions, il construisit une sphère ; il croyait que le soleil est une masse de feu aussi grosse que la terre, et que la lune en reçoit sa lumière. On lui fait aussi l'honneur de la connaissance du mouvement de la terre : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il expliqua fort bien, pour le temps, comment la terre peut se soutenir sans tomber.

L Anaximandre, qui attribua la génération humaine à des poissons, est sans doute le premier homme qui ait vu des *Tritons*, ou *hommes marins*, dont Maillet, dans son *Telliamède*, nous donne différentes descriptions et beaucoup d'exemples, qui paraissent bien constatés.

La même terre qui les nourrit aujourd'hui, leur donna naissance autrefois ; c'est elle qui créa les mortels, et qui leur offrit d'elle-même les humides pâturages, les moissons jaunissantes, et les rians vignobles. »

Enfin, avant ces philosophes, l'intelligence des hommes était encore si bornée, qu'au lieu de tirer leur origine d'un être plus spirituel qu'eux, ils crurent, au contraire, qu'un animal moins intelligent les avoit produits : d'autres crurent donc que la chaleur et l'humidité avaient suffi pour leur création ; delà ils se dirent indigènes et sortis de la terre qu'ils habitaient : cette opinion fut générale pendant bien des siècles.

Les Indes, dit Diodore, liv. 8, sont habitées par un grand nombre de peuples différens qui sont indigènes, car aucune nation n'y est venue d'ailleurs : les *Indiens* n'ont jamais reçu chez eux de colonies ; ils n'en ont jamais envoyé au-dehors ; ils sont donc, au dire de Pline, presque le seul peuple de la terre qui ne

soit pas sorti de son pays ; ces peuples comptaient six mille quatre cent cinquante-un ans et trois mois depuis la naissance de BACCHUS jusqu'à ALEXANDRE, et disent que dans cet intervalle ils ont eu cent cinquante-quatre Rois. »

Les *Egyptiens* se sont long-temps cru le premier peuple de la terre, et nés dans leur pays; ils ne convenaient pas, anciennement, qu'ils étaient une colonie d'*Ethiopiens*. Les *Phrygiens* avaient la même opinion de leur nation ; enfin, on peut dire que la plupart des peuples s'imaginaient être indigènes, et n'en reconnaissaient pas de plus ancien qu'eux.

Quoique les différentes sections des *Grecs* fussent très-jalouses les unes des autres, et que les *Athéniens* en particulier se fussent attirés l'envie de tous les autres habitans de la *Grèce ;* on ne leur a cependant jamais contesté l'indigénat dont ils se glorifiaient si fort : un des plus habiles orateurs de l'ancienne *Athènes,* ISOCRATE, dit : « il est constant que notre ville est très-célèbre par toute

la terre, mais nous sommes encore moins recommandables par tout autre endroit, que, parce que nous habitons un pays dans lequel nous ne sommes pas venus pour en chasser ceux qui l'occupaient, ou pour lui donner des habitans; nous ne sommes pas une nation formée de l'assemblage de plusieurs peuples réunis; cette terre nous a produits; et comme nous sommes ses premiers enfans, nous ne l'avons jamais abandonnée : de tous les *Grecs*, c'est donc à nous seuls qu'il appartient d'appeler la *Grèce notre patrie, notre mère et notre nourrice.* ».

Si dans des pays aussi fréquentés que la *Grèce*, il se trouvait tant de peuples qui se prétendaient indigènes, c'est-à-dire, occupant de toute antiquité les pays qu'ils habitaient, et se regardaient comme les successeurs des hommes que la terre y avait produits; il n'est pas étonnant que dans les régions moins connues, des habitans sans cesse occupés de pourvoir à leur subsistance, et sans aucun commerce avec leurs voisins;

eussent la même opinion de leur origine.

L'histoire ne fait mention d'aucune colonie qui soit passée dans la *Grèce*, avant celle que DANAUS et CADMUS y conduisirent, à peu d'intervalle l'un de l'autre. DANAUS sortit d'*Egypte*, et CADMUS de *Phénicie*; PÉLOPS et les *Phrygiens* n'entrèrent dans le *Péloponèse* que long-temps après que ce premier se fut établi à *Argos*, dont il ne s'empara qu'après en avoir chassé GÉLANOR, qui y régnait alors.

CADMUS ne trouva pas la *Béotie* où il aborda, moins peuplée que l'était le *Péloponèse*, à l'arrivée de DANAUS; les *Hyantes* et les *Aoniens*, peuples qui se croyaient indigènes de la *Grèce*, n'étaient même pas les fondateurs de *Thèbes*, qu'ils habitaient. Cette ville, qui passait alors pour la plus ancienne de la *Grèce*, avait été bâtie par OGIGES, deux mille ans avant JULES-CÉSAR (*a*).

(*a*) Pour plus grands éclaircissemens, voyez VARRON.

Les plus fameuses colonies *Grecques* sont celles qui passèrent dans l'*Asie* mineure, et en *Italie*. STRABON parle fort au long d'ANDROCLUS et des autres enfans de CODRUS, roi d'*Athènes*, qui, les premiers de tous les *Grecs*, passèrent en *Asie*, et y bâtirent *Ephèse*, *Millet* et les autres villes de l'*Ionie*.

Les *Corinthiens* n'abordèrent en *Sicile*, qu'après que les *Siciliens y furent* venus d'*Italie*; et quand les *Arcadiens* passèrent en *Italie*, les *Pélagiens* y étaient déja établis, et y avaient trouvé d'autres peuples. Il en fut de même de tous les pays où les *Grecs* envoyèrent des colonies; ils étaient occupés par des peuples qui se disaient indigènes et nés de la terre qu'ils habitaient.

Cette constante opinion d'un si grand nombre de peuples qui assuraient tous que la terre les avait produits dans le pays qu'ils habitaient, répugne à la raison, et nous prouve l'ignorance des premiers humains qui vécurent long-temps comme les animaux, sans trouver aucun moyen

de transmettre à leur postérité leur origine et leur établissement dans les pays qu'ils habitaient.

Les temps fabuleux ne peuvent nous faire remonter jusqu'à l'origine des premiers habitans de la terre ; car nous n'avons rien de plus ancien dans la fable, qui précède de beaucoup l'origine de l'histoire ; que les expéditions de BACCHUS, d'HERCULE, d'OSIRIS et de SÉSOSTRIS : mais peut-on imaginer que ces conquérans aient parcouru toute la terre avec de nombreuses armées, si la terre n'eût pas été peuplée et cultivée avant leur marche ?

Il paraît que les hommes et les animaux sont en possession de la terre, depuis des temps bien reculés, puisqu'on ne peut fixer l'époque où ils ont commencé cette possession ; les Egyptiens avaient l'histoire chronologique de leurs Rois, depuis onze mille trois cent quatre ans, selon HÉRODOTE, et depuis quinze mille ans, selon DIODORE, sans compter le règne des dieux et des héros, qui avait

duré dix-huit mille ans. En réunissant ces histoires à celles que les Chinois nous donnent par leurs annales, il est évident que cette terre était habitée bien des milliers d'années avant le temps que Moïse a fixé pour son commencement; et que le genre humain est plus ancien qu'on ne le croit communément d'après la Genèse.

Germanicus parcourant l'*Egypte*, trouva dans les ruines de *Thèbes* la superbe, des inscriptions en caractères Egyptiens, qui marquaient que cette ville avait contenue autrefois dans ses murs, sept cent mille hommes en âge de porter les armes. C'est peut-être par une exagération poétique, qu'Homère a dit que cette ville avait cent portes par chacune desquelles pouvait sortir à-la-fois une armée de dix mille hommes.

Puisque nous ne pouvons, par la fable, remonter au premier moment de la création, tenons-nous-en à l'histoire qui nous apprend qu'Adam, Eve et leurs enfans sont la souche et la pépinière du

genre humain, et le premier modèle des sociétés. Ces enfans se trouvèrent naturellement liés et soumis au pouvoir paternel, et firent long-temps une seule famille; mais leurs descendans pour se mettre plus au large avec leurs troupeaux, quittèrent cette famille paternelle et allèrent s'établir en divers endroits; en sorte que chacun des aînés forma une famille à part qui vécut séparément et indépendante l'une de l'autre.

Plus le nombre de ces familles augmenta, plus les liaisons de la première parenté disparurent et s'évanouirent, et plus chaque famille vécut dans l'état de nature. Toutes ces familles, dans les premiers temps, erraient dans la campagne et vivaient à la manière des brutes : occupées des besoins pressans de la vie, elles ne songèrent sans doute qu'à la conserver; elles ne s'intéressaient qu'aux seuls cantons qui leur fournissaient leurs besoins; elles jouirent long-temps de la lumière du soleil, de la lune et du spectacle des autres astres, avant

que d'en étudier le cours : la nécessité seule attirait toute leur attention et leurs soins ; et si elle leur donnait quelque relâche, ces momens étaient employés à la jouissance des plaisirs sensibles qui étaient à leur disposition.

Causes de la première association.

La diversité physique et morale qui existe naturellement entre les individus de l'espèce humaine, fut, à ce que je crois, un des mobiles de la formation des premières sociétés ; car si tous les hommes eussent eu la même force, la même intelligence, ils eussent vécu plus long-temps isolés. Mais l'impossibilité où chaque homme se trouva de travailler seul à sa conservation et à se procurer tout ce dont il avait besoin, les a mis dans l'heureuse nécessité de s'associer, de dépendre les uns des autres, et de mériter mutuellement leurs secours.

Le faible fut forcé de se mettre sous la protection de plus fort que lui ; il lui

rendit en conséquence d'autres services : vraisemblablement le plus faible fut plus industrieux, plus intelligent que le fort, (ce que nous observons encore de nos jours); en conséquence, le fort fut obligé d'avoir recours à l'intelligence du faible. C'est ainsi qu'ils se mirent dans la dépendance l'un de l'autre ; et de cette inégalité naturelle est née cette union, cette concorde, d'où résulte l'harmonie qui soutient et conserve les sociétés humaines.

L'inégalité naturelle des facultés physiques et intellectuelles parmi les hommes, fit que les sociétés distinguèrent ceux qui leur rendirent les services les plus utiles; qu'ils les honorèrent et les récompensèrent en raison de leur utilité et des besoins qu'ils en avaient. Celui qui le premier leur montra la manière de se garantir les pieds et les jambes, des impressions des cailloux et du déchirement des ronces; celui qui le premier rappela à la vie et ramena à la santé un malade, un moribond, furent sans doute des hommes

bien précieux à leurs contemporains. C'est ainsi qu'ESCULAPE fut mis au rang des dieux.

CICÉRON, dans son traité de la nature des dieux (*a*), distingue trois ESCULAPES; mais celui dont il est ici question, est l'élève de CHIRON, qui après avoir ressuscité HIPPOLYTE, à la prière de DIANE, fut honoré en *Arcadie* comme l'inventeur de la *sonde*, et comme ayant appris aux hommes à mettre un *appareil* à une plaie. C'est de la diversité et des différens degrés de talens et de lumières, qu'est née cette quantité de demi-dieux ou de mortels déifiés.

Mais quand les hommes eurent pourvu à leurs besoins de première nécessité, quand ils eurent des outils aratoires, des charpentiers, des cordonniers, des tailleurs, des tonneliers, etc. ils affectionnèrent de préférence ceux qui leur procurèrent des sensations agréables et voluptueuses; car il est dans l'organi-

---

(*a*) CICÉRON, liv. 3, *de Naturâ deorum.*

sation de la généralité des hommes qui ont leur besoin, de préférer l'agréable à l'utile, par une raison bien sensible ; c'est que ce qui vient du moral, ce qui l'affecte, *remue* l'homme plus vivement et plus agréablement que ce qui vient du physique seulement.

Plus les sociétés se perfectionnèrent, plus les talens de première nécessité perdirent des égards et de la considération que leurs créateurs s'étaient acquis; parce qu'ils ne tiennent qu'à une légère industrie, et qu'ils dépendent plus du mécanisme humain, que de son intelligence ; tandis que les sciences et les arts partent presque tous des facultés de l'ame, et l'émeuvent vivement. C'est par cette raison que le musicien l'a emporté sur le poëte, que l'acteur est préféré à l'auteur. Voilà pourquoi tout marche encore en raison inverse de son utilité réelle : voilà pourquoi, de nos jours, le perruquier l'emporta sur le tailleur et le cordonnier.

C'est la diversité des facultés physiques

et intellectuelles, qui rendant l'homme nécessaire à l'homme, le rend sociable; la diversité de ces facultés a fait distinguer les hommes en différentes classes, suivant les différentes qualités qu'ils rencontrèrent entr'eux. C'est ainsi que les uns furent appelés bons ou méchans, vertueux ou vicieux, raisonnables ou déraisonnables, diligens ou paresseux, utiles ou nuisibles, etc.

Lorsque ces hommes se furent considérablement multipliés, ils sentirent qu'il serait plus avantageux de se réunir et de former entr'eux des sociétés plus nombreuses. Les premiers qui voulurent vivre en société, se rapprochèrent les uns des autres, et firent formellement un pacte, par lequel ils s'engagèrent à ne se pas nuire et à se secourir mutuellement.

Mais comme la nature de chaque famille vivant isolément, la portait à chercher son bonheur dans l'accomplissement de ses desirs, sans aucun égard pour ses voisins, elles sentirent qu'il

fallait que chaque famille, que chaque individu, fît abandon d'une partie de sa liberté naturelle à la société, pour jouir pleinement et sûrement de celle dont elle conviendrait.

Cette renonciation à une partie de sa liberté, l'obligation de s'aider et de se défendre contre les attaques des animaux ou des autres hommes (*a*), leur fit sentir qu'il fallait un moyen pour forcer à ses engagemens celui ou ceux qui y manqueraient.

(*a*) L'homme, dit HELVÉTIUS, chap. *de la Sociabilité*, est de sa nature, *frugivore et carnassier;* il est d'ailleurs faible et mal armé; par conséquent exposé à la voracité des animaux plus forts que lui. »

« L'homme, ou pour sa nourriture, ou pour se soustraire à la fureur du *tigre*, du *lion*, dut donc se réunir à l'homme. L'objet de cette réunion fut d'attaquer, de tuer les animaux, ou pour les manger, ou pour défendre contre eux les fruits, les légumes qui lui servaient de nourriture. »

« L'homme se multiplia, et pour vivre il

Ce moyen fut le résultat des volontés de chaque membre de la société, réunis pour en fixer, 1°. la conduite; 2°. pour diriger leurs actions vers le but unique de l'association, c'est-à-dire, vers l'utilité générale; 3°. pour fixer leurs devoirs et leurs droits. *Ce moyen, ce résultat de la volonté générale, fut nommé* LOI.

Qu'est-ce que la loi?

LOCKE dit : « la loi est une règle prescrite aux hommes, avec la sanction de

---

lui fallut cultiver la terre; pour l'engager à semer, il fallait que la récolte appartînt à l'agriculteur; à cet effet ils firent entr'eux des conventions et des loix. »

Ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que parmi les hommes comme parmi les animaux, la sociabilité est l'effet du besoin; puisque des bœufs dispersés dans un bois, dans une prairie, se rassemblent et forment un cercle où ils ne présentent que leur tête, lorsqu'ils sentent qu'ils peuvent être attaqués : ils présentent leur tête, parce que c'est la seule partie armée et très agissante chez eux.

quelques peines ou récompenses propres à déterminer leur volonté ; » toute loi selon lui suppose peine et récompense attachée à son infraction ou à son exécution.

Cette définition me paraît d'autant meilleure, qu'il n'est pas dans la nature de l'homme de s'imposer une obligation, sans la possibilité ou la certitude même d'obtenir un bien ou d'éviter un mal ; et toute obligation, pour être juste, doit impliquer réciprocité entre les contractans.

La vertu de la loi consiste donc à faire connaître la volonté suprême et les peines réservées aux contrevenans.

Lorsque les sociétés, dont nous venons de parler, furent assez nombreuses pour que ses membres ne pussent s'assembler que très-difficilement et sans tumulte, pour faire connaître leurs desirs et leurs intentions ; il fallut qu'elles se divisassent en plusieurs parties ou sections, et que chaque section choisît un nombre d'individus parmi elles, à

qui elle donnât sa confiance, et qu'elle chargeât d'être les interprètes de sa volonté.

Tous ces délégués réunis et travaillant à la formation des loix, durent être assujettis à une pluralité convenue et déterminée, sans laquelle aucun travail n'eût avancé.

La société dût aussi se conserver le droit de transmettre à d'autres individus le soin de faire exécuter les loix, que ceux-ci furent chargés de faire.

C'est le droit de faire exécuter les loix que l'on a nommé pouvoir exécutif, qui constitue la forme du gouvernement que la société se donne, et qui pour être légitime, ne peut être fondé que sur le consentement libre de la société.

Nul mortel n'a reçu de la nature le droit de commander à un autre ; mais nous l'accordons volontiers à celui ou à ceux de qui nous attendons notre *bien-être ;* delà vient l'origine des bons Gouvernemens, qui ne sont constitués que par le droit que la société accorde à ses

chefs, de commander à tous, au nom de tous; c'est-à-dire, en vertu et au nom de la loi, qui est une émanation de la volonté générale pour le *bien-être* et le *bonheur* des gouvernés.

Il fallut que la société divisât son pouvoir, qu'elle limitât celui qu'elle confiait à chacun de ses chefs, et qu'elle gardât toujours le pouvoir suprême pour les empêcher de lui nuire : sans le partage des pouvoirs, la société tomberait bientôt dans l'esclavage; car la réunion de tous les pouvoirs dans la même main, en ferait facilement un despote.

Il est prouvé que sans ces précautions, l'administration d'une grande société ne peut être exercée par un seul homme, parce que la multiplicité de ses devoirs et l'impossibilité de les remplir tous, lui donneraient l'apparence de la négligence.

Enfin, l'expérience de tous les siècles a convaincu les nations, que l'homme est souvent tenté d'abuser du pouvoir; et que les chefs de chaque société doivent être soumis, comme membre de cette société,

aux loix qu'elle s'est données; *car la nature a voulu que la partie fût subordonnée au tout.* Ainsi les monarques, les sénateurs, les magistrats; etc. sont les défenseurs, les gardiens des *personnes*, des *biens*, et de la *liberté* de leurs gouvernés; ils sont les ministres des nations ils sont les dépositaires d'une portion, plus ou moins grande de leur souveraineté: mais non les maîtres absolus, ni les propriétaires des nations.

Dans tous Gouvernemens, les chefs choisis par la société, ont promis de veiller au maintien et au bonheur de cette société; et ce n'est qu'à ces conditions, que les sociétés ont promis d'obéir aux loix qu'elles se sont données. Une société jouit de tout le bonheur qu'elle peut espérer, quand la majorité de ses membres peut, sans un travail forcé, se procurer ses besoins. L'imagination des peuples est tranquille, dès qu'ils ont la certitude, que nulle force ne peut leur enlever le fruit de leurs travaux et de leur industrie.

La société a des droits sur tous ses membres, en vertu des avantages qu'elle leur procure, et tous ses membres sont en droit d'exiger d'elle les avantages en faveur desquels ils ont renoncé à une portion de leur liberté naturelle; et pour lesquels ils se sont imposé des devoirs : les devoirs des hommes vivant en société sont de deux espèces, les devoirs *personnels*, et les devoirs *mutuels*.

CHAPITRE PREMIER.

Des devoirs personnels de l'Homme vivant en société.

Les devoirs de l'homme civilisé, vivant sous l'empire d'un Gouvernement quelconque, consistent 1.° à s'instruire à fond des loix du Gouvernement sous lequel il se trouve, pour savoir s'il veut, ou non, vivre sous ces loix, et pour ne pas pécher par ignorance, quand il se sera attaché

et donné à ce Gouvernement ; 2.° dans l'exacte observance de la pleine exécution des loix que la société s'est données, et que son Gouvernement est chargé de promulguer. Tout dans la nature annonce à l'homme ses devoirs ; il ne s'y soustrait que par l'empire qu'a sur lui l'amour de l'indépendance, et plus encore les attraits du libertinage et de la débauche.

Tout homme qui a mûrement réfléchi sur son association, sur ses propres besoins et les moyens de se les procurer légitimement, n'a pu s'empêcher de reconnaître que la justice est nécessaire au maintien de toute association ; qu'elle lui impose des devoirs envers ses semblables, et que son intérêt exige qu'il s'attache à la patrie qui le protège, et qui le fait jouir en sûreté des bienfaits que la nature lui a délégués. *Tout lui montre que pour être heureux, il est obligé de se faire aimer de ses concitoyens, et de les aimer lui-même, d'autant plus qu'ils lui seront plus utiles :*

c'est de ce principe que découle la gradation des devoirs : conséquemment il doit reconnaître que la vertu est le moyen le plus sûr pour arriver à la félicité après laquelle il court, et à la perfection à laquelle il aspire.

Avec de l'expérience, il ne peut douter des rapports qui existent entre lui et ses concitoyens ; il ne peut donc révoquer en doute la nécessité de ses devoirs qui découlent de ces rapports : enfin, tout homme qui aura des idées saines de *morale*, de *vertu*, et de ce qui est utile à l'homme en société, soit pour le conserver individuellement, soit pour conserver le corps dont il est membre, reconnaîtra que les hommes n'ont besoin que de consulter leur propre nature pour découvrir leurs devoirs.

Ces devoirs sont les moyens que la raison nous montre pour parvenir au but de l'association, *notre bonheur*; et lorsque nous disons que ces devoirs nous obligent, c'est dire que si nous ne prenons pas ces moyens, nous ne pourrons

parvenir au bonheur ; delà dérive l'*obligation absolue* de rendre heureux les êtres avec qui nous voulons vivre, afin de les déterminer à nous payer de retour : nos obligations ne sont donc que la nécessité démontrée de prendre les voies sans lesquelles nous ne pouvons nous conserver, ni rendre notre existence heureuse.

Toute action utile à la société, émanée de l'humanité, de la douceur, de la générosité, de la bonté individuelle, qui n'est pas prescrite par la loi, ne peut être regardée comme un devoir, mais comme une vertu sociale.

L'homme a, comme les animaux, une volonté ; mais il a de plus les précieuses facultés de délibérer sur ce qu'il doit faire ou ne pas faire ; de conformer ses actions à des règles ; de les rapporter à un objet quelconque ; d'en prévoir les suites, et de juger s'il a bien ou mal rempli la règle que la loi lui prescrit.

L'homme ne se porte pas indifféremment vers toutes sortes d'objets ; il en

recherche quelques-uns, et en fuit d'autres; et malgré la présence de plusieurs qui lui plaisent, il sait donner la préférence à celui qui lui fait éprouver le plus de sensations agréables ou utiles : alors l'homme jouit de toute l'intégrité de son jugement et entendement; il doit se soumettre à l'exécution des loix du pays qu'il veut habiter.

De l'Entendement.

L'entendement, d'après les définitions des meilleurs physiologistes et métaphysiciens, est une faculté de l'*ame* qui a pour objet le discernement du vrai et du faux: l'entendement est *la lumière de l'ame;* c'est la faculté par laquelle elle apperçoit les objets, et s'en forme des idées : c'est le résultat des connaissances qui lui sont transmises par le fluide nerveux, qui lui donne la puissance de *connaître* et de *raisonner*.

L'habitude des passions déréglées, conséquemment un défaut d'éducation, un mauvais genre de nourriture, peu-

vent altérer le fluide nerveux, au point d'obscurcir la lumière de l'ame ; quand cette lumière est obscurcie, on a le jugement faux ; mais quand l'entendement est vicié, l'homme est hors d'état de discerner le bien d'avec le mal, il ne peut s'acquitter de ses devoirs envers la société ; conséquemment elle doit le *surveiller* et l'*enséquestrer*, si ses passions lui sont nuisibles.

Tout homme n'étant pas né pour lui seul, ni pour vivre isolément, doit, en exerçant ses facultés intellectuelles, se montrer digne des attributs qui le distinguent des animaux, et contribuer par sa raison, son esprit et ses talens, au bonheur et à l'avantage de la société à laquelle il est attaché : toutes ses facultés doivent avoir pour but, pour dernière fin, la société, parce qu'elle est l'état le plus parfait de l'homme ; mais il ne peut à lui seul y parvenir, il faut que l'éducation lui en trace le chemin, et le mette sur la voie ; après quoi sa perfection dépendra de lui.

Effets de la bonne Education.

La force de l'éducation modifie la force du naturel ; l'éducation est une seconde naissance, elle imprime au cerveau de nouvelles déterminations ; par là elle développe et perfectionne différentes facultés ; elle fait germer différens talens, elle met en jeu différentes affections.

Si l'éducation a été bonne, l'homme jouira d'une forte santé, d'une vigueur d'esprit proportionnelle ; il aura le jugement sain, parce que c'est dans un corps sain que réside une ame saine et vigoureuse. *Mens sana in sano corpore.*

Il connaîtra la nécessité de modérer ses passions ; il connaîtra que la tempérance est le principe de toute moralité et vertus sociales.

Il saura modérer sa joie, s'il est favorisé de la fortune et par les dignités que le Gouvernement lui aura accordées, dans la crainte de blesser l'amour-propre de ceux qui en sont privés, et qui peut-être

mériteraient ses faveurs aussi bien que lui.

Il ne se laissera pas abattre par le chagrin, s'il tombe dans quelque adversité, ou s'il lui survient quelqu'accident, quelque trouble dans ses jouissances ; parce qu'il aura dû apprendre que tout est vicissitude dans ce monde.

Il ne s'abandonnera pas à la colère s'il reçoit quelqu'offense, ou s'il éprouve quelqu'injustice ; c'est une courte fureur dont tout homme bien élevé doit réprimer les accès par rapport à lui, parce qu'elle est nuisible à la santé, qu'elle trouble le moral, et qu'elle peut entraîner dans des suites fâcheuses : quiconque peut se souvenir de l'excès où l'a emporté cette fièvre éphémère, en a horreur.

Il ne se laissera pas aller à la vengeance, parce que c'est une passion qui devient criminelle quand elle passe les bornes de la défense légitime de soi-même ou de ses droits, et qu'elle peut nous porter à quelques actions contraires à nos devoirs.

Il se défendra de la haine, car c'est une passion plus incommode pour celui qui en est possédé, que pour celui qui en est l'objet.

Il ne se livrera pas à l'envie, parce qu'elle est infâme, qu'elle produit d'aussi mauvais effets sur l'ame que sur le corps; qu'elle mine et détruit, quand elle dure long-temps.

Il saura modérer et contenir l'*amour*, cette passion favorite de l'espèce humaine; il apprendra à le rendre raisonnable en le dirigeant sur un objet digne de son estime et de son attachement; et en n'employant à sa jouissance que les forces surabondantes que lui laisse l'exercice nécessaire à ses affaires, à sa santé et à l'étude des sciences et arts, qu'il doit cultiver pour son bonheur particulier, comme pour l'intérêt général de la société, et sans lesquelles il ne peut devenir un grand homme.

CHAPITRE II.

Des Devoirs mutuels et réciproques des hommes vivant en Société.

PLUS les Nations se sont policées, plus les devoirs des hommes se sont multipliés sous les dénominations d'*égards*, de *bienveillance*, d'*amitié* et d'*amour*, que notre nature comporte et nous suggère; car ce n'est que dans la société que nos facultés morales peuvent se développer, s'étendre et se perfectionner.

Le sentiment qui nous attache et nous affectionne à nos semblables, est émané de la portion de notre *divinité*; il part de l'*ame*, il est la perfection du moral et de la société; tout homme qui se refuse aux impulsions naturelles de la *bienveillance*, et qui, contre le cri de sa conscience, méprise les *devoirs* de l'homme et du citoyen, pour suivre ses passions et son amour-propre, est un homme dépravé et vicieux.

Le premier devoir absolu et réciproque des hommes, *est de ne jamais faire de mal à un autre, ni dans sa personne, ni dans son bien.* Le second *est d'aider les autres et de leur être utile autant qu'on le peut, et spécialement à ceux dont on a déja obtenu quelque service, quelque bienfait;* ce que nous connaissons sous la dénomination de *reconnaissance* et de *gratitude:* car quiconque n'a pas obtenu un droit particulier, en vertu duquel il puisse exiger quelque préférence, ne doit rien prétendre de plus que les autres.

La reconnaissance d'un bienfait quelconque est une *loi* de la nature; les animaux les plus féroces en donnent l'exemple, ils sont reconnaissans des soins que nous prenons d'eux et de la subsistance que nous leur procurons : l'homme seul est sujet à l'ingratitude.

En *Perse*, du temps de CYRUS, on envoyait les enfans aux écoles, moins pour y étudier les sciences, que pour apprendre la *justice;* chez ces peuples,

le crime que l'on punissait le plus, était l'*ingratitude;* mais on était plus attentif à les prévenir qu'à les arrêter par les châtimens.

La lecture des anciens auteurs me pénètre d'amertume et de chagrin, en voyant que plus le genre humain vieillit, plus il se corrompt et se pervertit; car s'il y eût eu autant de crimes du temps de Cyrus, qu'aujourd'hui; l'ingratitude n'eût pas été regardée comme un *crime;* ils l'eussent, comme nous, regardée comme un manque d'égard et de politesse.

Dans l'éducation *Egyptienne*, la *reconnaissance* était une vertu très-honorée, comme étant la plus désintéressée, la plus généreuse, et celle qui fait le plus d'honneur au cœur humain; aujourd'hui les hommes sont d'autant moins reconnaissans, qu'ils ont reçu une plus grande éducation, parce qu'on ne met plus l'ingratitude au rang des vices; elle en est cependant un des principaux, puisqu'elle conduit quelquefois au crime; car on a vu celui qui était entaché de ce

vice, être capable des plus grands forfaits, pour se débarrasser de l'objet de son ingratitude, dont la présence lui faisait éprouver des remords. *O hommes!*

CHAPITRE III.

Des droits de l'Homme policé.

Les droits dont les hommes en société doivent desirer, et puissent réclamer la jouissance, sont pour chaque société, tout ce que les *loix* qu'elles se sont données permettent de faire pour la félicité individuelle ; mais ces droits sont limités par le but même de l'association, *qui est de ne se pas nuire, et de s'aider réciproquement* : conséquemment ces droits consistent dans le libre exercice de tout ce qui ne peut nuire aux associés.

Les loix, pour être bonnes, doivent avoir pour base invariable l'intérêt de la

société (*a*); assurer à ses membres les avantages pour lesquels ils se sont associés : ces avantages sont la *liberté*, la *propriété*, la *sûreté* et la *justice*.

La *liberté* qui reste à l'homme vivant en société policée, est de faire pour son bonheur individuel, tout ce qui ne nuit pas au bonheur des autres : en s'associant, nous l'avons dit, mais on ne peut trop le répéter; chaque individu a renoncé à une portion de sa liberté naturelle, dont l'exercice libre pourrait préjudicier à celle des autres.

Cette renonciation à une portion de sa liberté, impose l'obligation de laisser les autres libres dans leurs opinions et dans les actions qui ne peuvent nuire à la société, pour pouvoir jouir soi-même de pareille liberté.

Non-seulement nous avons renoncé à une portion de notre liberté, mais nous

---

(*a*) Helvétius dit : « Les loix sont-elles bonnes, chacun s'occupera de sa félicité, chacun sera fortuné et juste; parce que chacun sentira que son bonheur dépend de celui de son voisin.

en avons engagé une autre au service et au secours de cette même société où nous vivons ; puisque nous sommes convenus de nous secourir mutuellement.

La *propriété,* que l'association garantit, est la faculté de jouir des avantages que les successions, le travail, l'industrie et l'économie procurent à chaque membre de la société ; la promesse, l'engagement de nous aider *mutuellement,* nous impose l'obligation d'empêcher que quelqu'un ne trouble un autre dans sa jouissance légitime : en conservant aux autres leurs propriétés, nous travaillons à ce qu'on conserve la nôtre (*a*).

(*a*) La première et la plus sacrée de toutes les loix, chez les Nations un peu civilisées, est celle qui assure à chaque individu la propriété de ses biens.

Voyez, d'après cela, combien se sont rendus coupables des gouvernans qui, d'un mot, d'une parole, nous ont enlevé les deux tiers des économies que nous avions fait pendant notre jeunesse, pour subvenir aux nécessités de la vieillesse. Nous eussions été

La *sûreté,* est la certitude que doit avoir chaque membre de la société, de jouir tranquillement de sa personne, tant que la société n'en a pas besoin; et aussi de celle qu'il a choisie pour sa compagne; de ses enfans quand ils ne sont pas nécessaires à la patrie, et de ses biens sous la protection des loix établies, tant qu'il observera fidèlement ses engagemens envers cette société : on sent parfaitement que concourir à la sûreté générale, c'est augmenter la sienne.

La *justice,* est le moyen d'assurer à tous, la possession des biens qui viennent d'être détaillés ; d'où l'on voit que, sans justice, une société est hors d'état de procurer le bonheur : la justice est aussi appelée équité, parce qu'à l'aide des loix faites pour commander à tous ; elle égalise en droits, comme en charges,

---

moins malheureux avec les *Lions* et les *Tigres;* ils nous eussent privés de la vie, à la vérité : mais qu'est-ce, *après l'aisance,* qu'une vie nécessiteuse et chargée d'infirmités? sinon une vie de *douleurs* et de *martyrs.*

tous les membres d'une société, et qu'elle les fait tous concourir au bien général.

C'est la jouissance du reste de notre *liberté*, de nos *propriétés*, de la *sûreté*, et de la *justice*, qui rend la patrie chère; c'est de la jouissance de ces biens, qu'est né l'axiome, *ubi bene*, *ibi patria* : en un mot, c'est le bien-être, ou l'espoir de l'acquérir, qui donne l'amour de la patrie; c'est l'amour de la patrie qui fait le *bon citoyen*, et qui le rend *vertueux*.

L'HOMME VERTUEUX EST CELUI QUI PROCURE LE BONHEUR A SES CONCITOYENS, ET QUI FAIT SA FÉLICITÉ DU BONHEUR PUBLIC.

D'après cette définition si vraie et si juste, que personne n'osera la contredire; nous ne pouvons nous empêcher de proclamer le PREMIER CONSUL de la République Française, BONAPARTE, comme son plus vertueux citoyen; nous trouvons en lui la *magnanimité*, cette vertu, cette affection d'une ame forte, qui lui fait mettre toute sa gloire et son

bonheur dans les actions qui peuvent rendre la Nation Française *heureuse* et *florissante;* il n'a pas eu de repos, il n'a pas goûté de satisfaction malgré ses victoires ; qu'il n'ait glorieusement pacifié les Nations belligérantes : par cela seul il force l'*admiration* de ses contemporains qu'il sert utilement, et s'assure celle des générations futures.

Français, il est notre sauveur ; c'est lui que le génie, que le dieu tutélaire de la France a sauvé du péril, pour qu'à son tour il nous tirât du gouffre où les Vendalistes nous précipitaient ; sans lui, une partie de la France tombait au pouvoir des ennemis ; sans lui, la guerre civile eût dévasté l'autre.

Français, n'oubliez jamais qu'il est votre bienfaiteur ; qu'il repousse le méchant ; qu'il tend la main à la vertu ; qu'il récompense le courage, et la bravoure ; qu'il encourage le mérite, et qu'il secourt l'indigent : n'oubliez pas que c'est par lui que vous êtes moins

malheureux ; et que c'est par lui que vos enfans deviendront heureux.

N'oubliez pas que les citoyens auxquels nous devons le plus de *respect* et *d'amour*, sont d'abord les *Généraux* et les *Ministres*, dont la valeur ou la sagesse assurent la grandeur et la félicité de la Nation.

Helvétius dit : « Après les chefs de » *guerre* et de justice, quels sont les » citoyens les plus utiles ? Ceux qui » perfectionnent les arts et les sciences, » ceux dont les découvertes agréables » ou utiles fournissent aux besoins de » l'homme, ou l'arrachent à ses ennuis. » Aussi Bonaparte pénétré de ces vérités, accorde-t-il un amour vraiment paternel à l'Institut National, foyer de toutes les connaissances humaines.

La base du pacte social, les devoirs de l'homme civilisé, sont donc ; non-seulement de ne pas faire ce qui peut nuire à la société ; mais encore de faire tout ce qui peut lui être utile et agréable ;

en travaillant à notre bonheur particulier, nous ne devons pas oublier celui de nos concitoyens.

En deux mots, voici le précepte :

NE LEUR FAIS PAS CE QUE TU NE VOUDRAIS PAS QU'ILS TE FISSENT; MAIS FAIS LEUR CE QUE TU VOUDRAIS QUI TE FUT FAIT.

Voilà ce que je voudrais qu'on apprît de bonne heure aux jeunes gens; quand ils seront plus avancés, vous leur ferez connaître ce que *Jean-Jacques* ROUSSEAU nous dit à ce sujet, dans le livre du *Contrat Social.*

JACQUES-ANDRÉ MILLOT,
rue du Four-Saint-Honoré, N°. 455.

Paris, 18 Brumaire an 10, ou 1801.

Partie du conte de VOLTAIRE, *qui a pour titre :*

LE BLANC ET LE NOIR,

QU'IL FAUT FAIRE CONNAITRE AUX ADOLESCENS.

TOUT le monde, dans la province de *Candahar*, connaît l'aventure du jeune RUSTAN. Il était fils unique d'un *mirza* du pays, c'est comme qui dirait marquis parmi nous, ou baron chez les Allemands. Le mirza son père avait un bien honnête ; on devait marier le jeune RUSTAN à une demoiselle, ou *mirsasse*, de sa sorte. Les deux familles le désiraient passionnément ; il devait faire la consolation de ses parens, rendre sa famille heureuse et l'être avec elle.

Mais par malheur il avait vu la princesse de *Cachemire*, à la foire de *Caboul*, qui est la foire la plus considérable du monde, et incomparablement plus fréquentée que celle de Bassora et d'Astracan. Voici pourquoi

le vieux prince de *Cachemire* était venu à la foire avec sa fille.

Il avait perdu les deux plus rares pièces de son trésor ; l'une était un diamant gros comme le pouce, sur lequel sa fille était gravée par un art que les Indiens possédaient alors, et qui s'est perdu depuis ; l'autre était un javelot qui allait de lui-même où l'on voulait ; ce qui n'est pas une chose bien extraordinaire parmi nous, mais qui l'était à *Cachemire*.

Un faquir de son Altesse lui vola ces deux bijoux ; il les porta à la princesse. Gardez soigneusement ces deux pièces, lui dit-il, votre destinée en dépend. Il partit alors, et on ne le revit plus. Le duc de *Cachemire* au désespoir, résolut d'aller voir à la foire de *Kaboul*, si de tous les marchands qui s'y rendent des quatre coins du monde, il n'y en aurait pas un qui eût son diamant et son arme. Il menait sa fille avec lui dans tous ses voyages. Elle porta son diamant bien enfermé dans sa ceinture ; mais pour le javelot qu'elle ne pouvait si bien cacher, elle l'avait enfermé soigneusement à *Cachemire*, dans son grand coffre de la Chine.

Rustan et elle se virent à *Kabou* ; ils s'aimèrent avec toute la bonne foi de leur âge, et toute la tendresse de leurs pays. La

princesse, pour gage de son amour, lui donna son diamant, et RUSTAN lui promit à son départ de l'aller voir secrètement à *Cachemire.*

Le jeune *mirza* avait deux favoris qui lui servaient de secrétaires, d'écuyers, de maîtres-d'hôtel et de valets-de-chambre. L'un s'appelait TOPAZE ; il était beau, bien fait, blanc comme une Circassienne, doux et serviable comme un Arménien, sage comme un guèbre. L'autre se nommait EBÈNE ; c'était un nègre fort joli, plus empressé, plus industrieux que TOPAZE, et qui ne trouvait rien de difficile. Il leur communiqua le projet de son voyage. TOPAZE tâcha de l'en détourner avec le zèle circonspect d'un serviteur qui ne voulait pas lui déplaire : il lui représenta tout ce qu'il hasardait. Comment laisser deux familles au désespoir ; comment mettre le couteau dans le cœur de ses parens ? Il ébranla RUSTAN, mais EBÈNE le raffermit et leva tous ses scrupules.

Le jeune homme manquait d'argent pour un si long voyage ; le sage TOPAZE ne lui en aurait pas fait prêter, EBÈNE y pourvut. Il prit adroitement le diamant de son maître, en fit faire un faux, tout semblable, qu'il

remit à sa place, et donna le véritable en gage à un Arménien, pour quelques milliers de roupies.

Quand le marquis eut ses roupies, tout fut prêt pour le départ; on chargea un *éléphant* de son bagage, on monta à cheval. TOPAZE dit à son maître : « J'ai pris la liberté de vous faire des remontrances snr votre entreprise, mais après avoir remontré, il faut obéir; je suis à vous, je vous aime, je vous suivrai jusqu'au bout du monde; mais consultons en chemin l'oracle, qui est à deux parensages d'ici. » RUSTAN y consentit. L'oracle répondit : *Si tu vas à l'Orient, tu seras à l'Occident.* RUSTAN ne comprit rien à cette réponse; TOPAZE soutint qu'elle ne contenait rien de bon; EBÈNE, toujours complaisant, lui persuada qu'elle était très-favorable.

Il y avait encore un autre oracle dans *Kaboul*, ils y allèrent. L'oracle de *Kaboul* répondit en ces mots : *Si tu possèdes, tu ne posséderas pas; si tu es vainqueur, tu ne vainqueras pas; si tu es* RUSTAN, *tu ne le seras pas.* Cet oracle parut encore plus inintelligible que l'autre. Prenez garde à vous, disait TOPAZE : ne redoutez rien, disait EBÈNE. Et ce ministre, comme on peut le

croire, avait toujours raison auprès de son maître, dont il encourageait la passion et l'espérance.

Au sortir de *Kaboul*, on marcha par une grande forêt ; on s'assit sur l'herbe pour manger, on laissa les chevaux paître. On se préparait à décharger l'éléphant qui portait le dîner et le service, lorsqu'on s'apperçut que TOPAZE et EBÈNE n'étaient plus avec la petite caravane. On les appelle, la forêt retentit des noms d'EBÈNE et de TOPAZE. Les valets les cherchent de tous côtés, et remplissent la forêt de leurs cris ; ils reviennent sans avoir rien vu, sans qu'on leur ait répondu. Nous n'avons trouvé, dirent-ils à RUSTAN, qu'un vautour qui se battait avec un aigle, et qui lui ôtait toutes ses plumes. Le récit de ce combat piqua la curiosité de RUSTAN ; il alla à pied sur le lieu, il n'apperçut ni vautour, ni aigle ; mais il vit son éléphant encore tout chargé de son bagage, qui était assailli par un gros *rhinocéros* ; l'un frappait de sa corne, l'autre de sa trompe. Le rhinocéros lâcha prise à la vue de RUSTAN ; on ramena son éléphant, mais on ne trouva plus les chevaux. Il arrive d'étranges choses dans les forêts quand on voyage, s'écriait RUSTAN. Les valets étaient

consternés, et le maître au désespoir d'avoir perdu à-la-fois ses chevaux, son cher *nègre* et son sage TOPAZE, pour lequel il avait toujours de l'amitié, quoiqu'il ne fût jamais de son avis.

L'espérance d'être bientôt aux pieds de la belle princesse de *Cachemire* le consolait, quand il rencontra un grand âne rayé, à qui un rustre vigoureux et terrible donnait cent coups de bâton. Rien n'est si beau, ni si rare, ni si léger à la course, que les ânes de cette espèce. Celui-ci répondait aux coups redoublés du vilain, par des ruades qui auraient pu déraciner un chêne. Le jeune *mirza* prit, comme de raison, le parti de l'âne, qui était une créature charmante. Le rustre s'enfuit en disant à l'âne : tu me le payeras. L'âne remercia son libérateur en son langage, s'approcha, se laissa caresser et caressa. RUSTAN monte dessus après avoir dîné, et prend le chemin de *Cachemire* avec ses domestiques, qui suivent, les uns à pieds, les autres montés sur l'*éléphant*.

A peine était-il sur l'âne, que cet animal tourne vers *Kaboul*, au lieu de suivre la route de *Cachemire*. Son maître a beau tourner la bride, donner des saccades, serrer les genoux, appuyer des éperons, rendre

la bride, tirer à lui, fouetter à droite et à gauche, l'animal opiniâtre courait toujours vers *Kaboul*.

RUSTAN suait, se démenait, se désespérait, quand il rencontra un marchand de *chameaux*, qui lui dit : vous avez là un âne bien malin, qui vous mène où vous ne voulez pas aller; si vous voulez me le céder, je vous donnerai quatre de mes *chameaux* à choisir. RUSTAN remercia la Providence de lui avoir procuré un si bon marché. TOPAZE avait grand tort, dit-il, de me dire que mon voyage serait malheureux. Il monte sur le plus beau *chameau*, les trois autres suivent. Il rejoint sa caravane et se voit dans le chemin de son bonheur.

A peine a-t-il fait quatre paransages, qu'il est arrêté par un torrent profond, large et impétueux, qui roulait des rochers blanchis d'écume. Les deux rivages étaient des précipices affreux qui éblouissaient la vue et glaçaient le courage; nul moyen de passer, nul d'aller à droite ou à gauche. Je commence à craindre, dit RUSTAN, que TOPAZE n'ait eu raison de blâmer mon voyage, et moi grand tort de l'entreprendre; encore s'il était ici, il me pourrait donner quelques bons avis. Si j'avais EBÈNE, il me console-

rait, et il trouverait des expédiens : mais tout me manque. Son embarras était augmenté par la consternation de sa troupe : la nuit était noire, on la passa à se lamenter. Enfin la fatigue et l'abattement endormirent l'amoureux voyageur ; il s'éveille au point du jour, et voit un beau pont de marbre élevé sur le torrent d'une rive à l'autre.

Ce furent des exclamations, des cris d'étonnement et de joie ; est-il possible ! est-ce un songe ? Quel prodige ! quel enchantement ! Oserons-nous passer ? Toute la troupe se mettait à genoux, se relevait, allait au pont, baisait la terre, regardait le ciel, étendait les mains, posait le pied en tremblant ; allait, revenait, était en extase, et RUSTAN disait : Pour le coup, le ciel me favorise ; TOPAZE ne savait ce qu'il disait ; les oracles étaient en ma faveur ; EBÈNE avait raison ; mais pourquoi n'est-il pas ici ?

A peine la troupe fut-elle au-delà du torrent, que voilà le pont qui s'abîme dans l'eau avec un fracas épouvantable. Tant mieux ! s'écria RUSTAN, DIEU soit loué, le ciel soit béni ! il ne veut pas que je retourne dans mon pays, où je n'aurais été qu'un simple gentilhomme ; il veut que j'épouse ce que j'aime ; je serai prince de *Cache-*

mire ; c'est ainsi qu'en *possédant* ma maîtresse, je ne *posséderai pas* mon petit marquisat à *Candahar* ; *je serai* RUSTAN, *et je ne le serai pas*, puisque je deviendrai un grand prince. Voilà une grande partie de l'oracle expliquée nettement en ma faveur, le reste s'expliquera de même ; je suis trop heureux : mais pourquoi EBÈNE n'est-il pas auprès de moi ? Je le regrette mille fois plus que TOPAZE.

Il avança encore quelques parensages avec la plus grande allégresse ; mais sur la fin du jour, une enceinte de montagnes plus roide qu'une contrescarpe, et plus haute que n'aurait été la tour de *Babel*, si elle eût été achevée, barra entièrement la caravane saisie de crainte.

Tout le monde s'écria : DIEU veut que nous périssions ici ; il n'a brisé le pont que pour nous ôter tout espoir de retour ; il n'a élevé la montagne que pour nous priver de tout moyen d'avancer. O RUSTAN ! ô malheureux marquis ! nous ne verrons jamais *Cachemire*, nous ne rentrerons jamais dans la terre de *Candahar*.

La plus cuisante douleur, l'abattement le plus accablant, succédaient dans l'ame de RUSTAN, à la joie immodérée qu'il avait

ressentie, aux espérances dont il s'était enivré; il était bien loin d'interpréter les prophéties à son avantage. O ciel ! ô DIEU paternel! faut-il que j'aie perdu mon ami TOPAZE ?

Comme il prononçait ces paroles en poussant de profonds soupirs et en versant des larmes au milieu de ses suivans désespérés, voilà la base de la montagne qui s'ouvre; une longue galerie en voûte, éclairée de cent mille flambeaux, se présente aux yeux éblouis; et RUSTAN de s'écrier, et ses gens de se jeter à genoux, de tomber d'étonnement à la renverse, et de crier miracle, et de dire : RUSTAN est le favori de *Vilsnou* le bien-aimé; il sera le maître du monde. RUSTAN le croyait, il était hors de lui, élevé au-dessus de lui-même : Ah ! EBÈNE, mon cher EBÈNE ! où êtes-vous ? que n'êtes-vous témoin de toutes ces merveilles ? comment vous ai-je perdu ? Belle princesse de *Cachemire*, quand reverrai-je vos charmes ?

Il avance avec ses domestiques, son éléphant et ses chameaux, sous la voûte de la montagne, au bout de laquelle il entre dans une prairie émaillée de fleurs et bordée de ruisseaux, et au bout de la prairie ce sont des allées d'arbres à perte de vue, et au bout de ces allées une rivière le long de

laquelle sont mille maisons de plaisance, avec des jardins délicieux. Il entend par-tout des concerts de voix et d'instrumens; il voit des danses; il se hâte de passer un des ponts de la rivière; il demande au premier homme qu'il rencontre, quel est ce beau pays ?

Celui auquel il s'adressait lui répondit : Vous êtes dans la province de *Cachemire;* vous voyez les habitans dans la joie et dans les plaisirs; nous célebrons les noces de notre belle princesse qui va se marier avec le seigneur BARBABOU, à qui son père l'a promise : que DIEU perpétue leur félicité ! A ces paroles, RUSTAN tomba évanoui, et le seigneur *Cachemirien* crut qu'il était sujet à l'épilepsie. Il le fit porter dans sa maison, où il fut long-temps sans connaissance. On alla chercher les deux plus habiles médecins du canton; ils tâtèrent le pouls du malade, qui, ayant repris un peu ses esprits, poussait des sanglots, roulait les yeux, et s'écriait de temps en temps : TOPAZE ! TOPAZE ! vous aviez bien raison.

L'un des deux médecins dit au seigneur *Cachemirien :* Je vois à son accent que c'est un jeune homme de *Candahar,* à qui l'air de ce pays ne vaut rien; il faut le renvoyer chez lui : je vois à ses yeux qu'il est devenu

fou : confiez-le moi, je le remènerai dans sa patrie, et je le guérirai. L'autre médecin assura qu'il n'était malade que de chagrin, qu'il fallait le mener aux noces de la princesse, et le faire danser. Pendant qu'il consultait, le malade reprit ses forces ; les deux médecins furent congédiés, et RUSTAN demeura tête-à-tête avec son hôte.

Seigneur, lui dit-il, je vous demande pardon de m'être évanoui devant vous, je sais que cela n'est pas poli ; je vous supplie de vouloir bien accepter mon éléphant en reconnaissance des bontés dont vous m'avez honoré. Il lui conta ensuite toutes ces aventures, en se gardant bien de lui parler de l'objet de son voyage. Mais au nom de *Vilsnou* et de *Brama*, lui dit-il, apprenez-moi quel est cet heureux BARBABOU qui épouse la princesse de *Cachemire ;* pourquoi son père l'a choisi pour gendre, et pourquoi la princesse l'a accepté pour époux ?

Seigneur, lui dit le *Cachemirien*, la princesse n'a point du tout accepté BARBABOU ; au contraire, elle est dans les pleurs : tandis que toute la province célèbre avec joie son mariage, elle s'est enfermée dans la tour de son palais, elle ne veut voir aucune des réjouissances qu'on fait pour elle. RUSTAN

en entendant ces paroles, se sentit renaître; l'éclat de ses couleurs que la douleur avait flétries, reparut sur son visage. Dites-moi, je vous prie, continua-t-il, pourquoi le prince de *Cachemire* s'obstine à donner sa fille à un BARBABOU dont elle ne veut pas?

Voici le fait, répondit le *Cachemirien.* Savez-vous que notre auguste prince avait perdu un gros diamant et un javelot, qui lui tenaient fort au cœur? Ah! je le sais très-bien, dit RUSTAN. Apprenez-donc, dit l'hôte, que notre prince au désespoir de n'avoir pas de nouvelles de ses deux bijoux, après les avoir fait long-temps chercher par toute la terre, a promis sa fille à quiconque lui rapporterait l'un ou l'autre : il est venu un seigneur BARBABOU qui était muni du diamant, et il épouse demain la princesse.

RUSTAN pâlit, bégaya un compliment, prit congé de son hôte, et courut sur son *dromadaire* à la ville capitale où se devait faire la cérémonie. Il arrive au palais du prince, il dit qu'il a des choses importantes à lui communiquer; il demande une audience; on lui répond que le prince est occupé des préparatifs de la noce. « C'est pour cela même que je viens lui parler. » Il presse tant qu'il est introduit. Monsei-

gneur, dit-il, que Dieu couronne tous vos jours de gloire et de munificence! votre gendre est un *fripon*.

Comment, un fripon! qu'osez-vous dire? Est-ce ainsi qu'on parle à un duc de *Cachemire*, du gendre qu'il a choisi? Oui, un fripon, reprit RUSTAN, et pour le prouver à votre Altesse, c'est que voici votre diamant que je vous apporte.

Le duc tout étonné confronta les deux diamans, et comme il ne s'y connaissait guère, il ne put dire quel était le véritable. Voilà deux diamans, dit-il, et je n'ai qu'une fille; me voilà dans un étrange embarras. Il fit venir BARBABOU, et lui demanda s'il ne l'avait pas trompé. BARBABOU jura qu'il avait acheté son diamant d'un *Arménien*. L'autre ne disait pas de qui il tenait le sien, mais il proposa un expédient; ce fut qu'il plût à son Altesse de le faire combattre sur-le-champ contre son rival. Ce n'est pas assez que votre gendre donne un diamant, disait-il, il faut aussi qu'il donne des preuves de valeur. Ne trouvez-vous pas bon que celui qui aura tué l'autre, épouse la princesse? Très-bon, répondit le prince, ce sera un fort beau spectacle pour la cour: battez-vous vîte tous deux, le vainqueur

prendra les armes du vaincu, selon l'usage de *Cachemire*, et il épousera ma fille.

Les deux prétendans descendent aussitôt dans la cour. Il y avait sur l'escalier une *pie* et un *corbeau*; le *corbeau* criait : battez-vous, battez-vous : la *pie*, ne vous battez pas. Cela fit rire le prince. Les deux rivaux y prirent garde à peine. Ils commencent le combat; tous les courtisans faisaient un cercle autour d'eux. La princesse se tenant toujours renfermée dans sa tour, ne voulut point assister à ce spectacle ; elle était bien loin de se douter que son amant fût à *Cachemire*; et elle avait tant d'horreur pour Barbabou, qu'elle ne voulait rien voir. Le combat se passa le mieux du monde ; Barbabou fut tué roide, et le peuple en fut charmé parce qu'il était laid, et que Rustan était fort joli : c'est presque toujours ce qui décide de la faveur publique.

Le vainqueur revêtit la cotte de mail, l'écharpe et le casque du vaincu, et vint, suivi de toute la cour, au son des fanfares, se présenter sous les fenêtres de sa maîtresse. Tout le monde criait : Belle princesse, venez voir votre beau mari qui a tué son vilain rival. Ses femmes répétaient ces paroles. La princesse mit par malheur la tête

à la fenêtre, et voyant l'armure d'un homme qu'elle abhorrait, elle courut en désespérée à son coffre de la Chine, et tira le javelot fatal qui alla percer son cher Rustan au défaut de la cuirasse. Il jeta un grand cri, et à ce cri la princesse crut reconnaître la voix de son malheureux amant.

Elle descend échevelée, la mort dans les yeux et dans le cœur. Rustan était déja tombé tout sanglant dans les bras de son père ; elle le voit : ô moment! ô vue, ô reconnaissance dont on ne peut exprimer ni la douleur, ni la tendresse, ni l'horreur! Elle se jette sur lui, elle l'embrasse. Tu reçois, lui dit-elle, les premiers et les derniers baisers de ton amante et de ta meurtrière. Elle retire le dard de la plaie, l'enfonce dans son cœur, et meurt sur l'amant qu'elle adore. Le père épouvanté, éperdu, prêt à mourir comme elle, tâche en vain de la rappeler à la vie ; elle n'était plus. Il maudit ce dard fatal, le brise en morceaux, jette au loin ces deux diamans funestes ; et tandis qu'on prépare les funérailles de sa fille au lieu de son mariage, il fait transporter dans son palais Rustan ensanglanté, qui avait encore un reste de vie.

On le porte dans un lit : la première chose

qu'il voit aux deux côtés de ce lit de mort, c'est Topaze et Ebène. Sa surprise lui rendit un peu de force. Ah! cruels, dit-il, pourquoi m'avez-vous abandonné? peut-être la princesse vivrait encore, si vous aviez été près le malheureux Rustan. Je ne vous ai pas abandonné un seul moment, dit Topaze; j'ai toujours été près de vous, dit Ebène.

Ah! que dites-vous? pourquoi insulter à mes derniers momens, répondit Rustan d'une voix languissante. Vous pouvez m'en croire, dit Topaze; vous savez que je n'approuvai jamais ce fatal voyage, dont je prévoyais les horribles suites : c'est moi qui était l'aigle qui a combattu contre le vautour, et qu'il a déplumé; j'étais l'éléphant qui emportait le bagage pour vous forcer à retourner dans votre patrie; j'étais l'âne rayé qui vous ramenait malgré vous chez votre père; c'est moi qui ai égaré vos chevaux; c'est moi qui ai formé le torrent qui vous empêchait de passer; c'est moi qui ai élevé la montagne qui vous fermait un chemin si funeste; j'étais le médecin qui vous conseillait l'air natal; j'étais la pie qui vous criait de ne pas combattre.

Et moi, dit Ebène, j'étais le vautour qui a déplumé l'aigle; le rhinocéros qui donnait

cent coups de cornes à l'éléphant ; le vilain qui battait l'âne rayé ; le marchand qui vous donnait des chameaux pour courir à votre perte : j'ai bâti le pont sur lequel vous avez passé ; j'ai creusé la caverne que vous avez traversée ; je suis le médecin qui vous eucourageait à marcher, le corbeau qui vous criait de vous battre.

Hélas ! souviens-toi des oracles, dit TOPAZE ; *si tu vas à l'Orient, tu seras à l'Occident*. Oui, dit EBÈNE, car on ensevelit ici les morts le visage tourné à l'Occident : l'oracle était clair, que ne l'as-tu compris ? *Tu as possédé, et tu ne possédais pas*, car tu avais le diamant, mais il était faux, et tu n'en savais rien ; tu es vainqueur, et tu meurs ; tu es RUSTAN, et tu cesses de l'être : tout a été accompli.

Comme il parlait ainsi, quatre aîles blanches couvrirent le corps de TOPAZE, et quatres aîles noires celui d'EBÈNE. Que vois-je ! s'écria RUSTAN. TOPAZE et EBÈNE répondirent ensemble : Tu vois tes deux génies. Eh ! messieurs, leur dit le malheureux RUSTAN, de quoi vous mêliez-vous ? et pourquoi deux génies pour un pauvre homme ? C'est la loi, dit TOPAZE, chaque homme a ses deux génies ; c'est PLATON qui

l'a dit le premier, et d'autres l'ont répété ensuite : tu vois que rien n'est plus véritable : moi qui te parle, je suis ton bon génie, et ma charge était de veiller auprès de toi jusqu'au dernier moment de ta vie ; je m'en suis fidèlement acquitté ; *mais tu n'as suivi aucun de mes conseils.*

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES

Et principales matières du deuxième volume.

DEUXIÈME PARTIE.

Education physique et morale.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

TROISIÈME PARTIE.

Education morale et politique.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

FIN DE LA TABLE.



